




STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

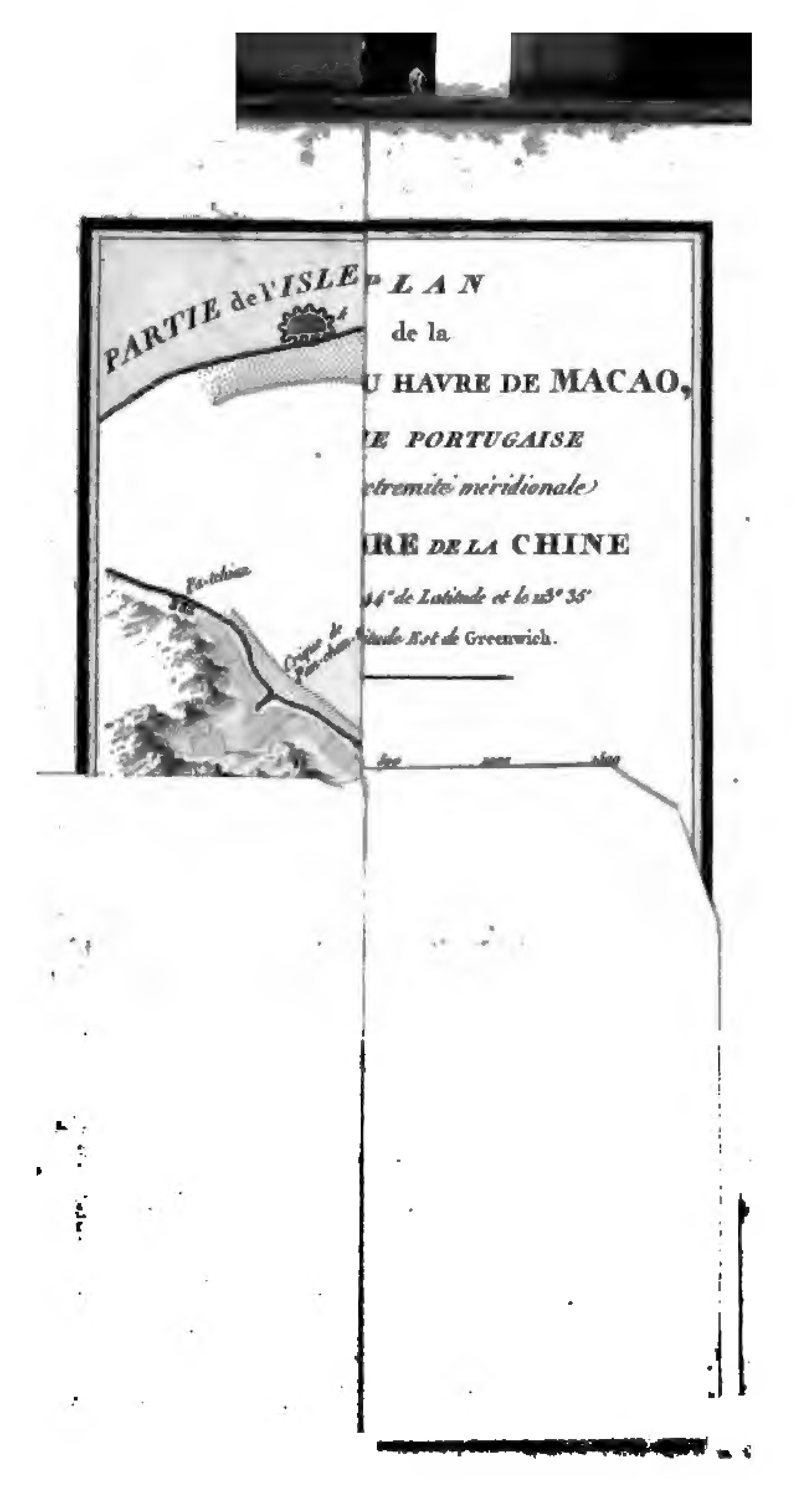
[redacted]

VOYAGE
EN CHINE ET EN TATARIE,
A LA SUITE DE L'AMBASSADE
DE LORD MACARTNEY.



Se vend à PARIS,

Chez
- SIMON, Graveur, rue Saint-Jacques, N°. 77;
- LEVRAULT, SCHOELL et Comp., Libraires, rue de Seine Saint-Germain, N°. 1395;
- DELANCE et LESUEUR, Imprimeurs-Libraires, rue de la Harpe, N°. 133.


PARTIE de l'ISLE
PLAN
de la
U HAVRE DE MACAO,
E PORTUGAISE
etremité meridionale
RE DE LA CHINE
de Greenwich.

[redacted]

VOYAGE

EN CHINE ET EN TATARIE,

A LA SUITE DE L'AMBASSADE

DE LORD MACARTNEY,

PAR M. HOLMES,

SERGENT-MAJOR DE SA GARDE;

Auquel on a joint les Vues, Costumes, etc., de la Chine, par M. W. Alexandre, les Planches de l'Atlas original de cette Ambassade, omises dans la traduction française, et leur Explication.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MM***,

REVU ET PUBLIÉ

Avec des Observations sur les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine, et quelques Notes,

PAR L. LANGLÈS,

DE L'INSTITUT NATIONAL, etc.

TOME I,

ORNÉ DE 25 GRAVURES.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE ET LESUEUR.

AN XIII. — 1805.

[redacted]

HOMMAGE

DE VÉNÉRATION, DE REGRETS

ET

DE RECONNOISSANCE

OFFERT

A LA MÉMOIRE

DU R. P. AMIOT,

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

A PÉKIN,

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES;

SAVANT INFATIGABLE,

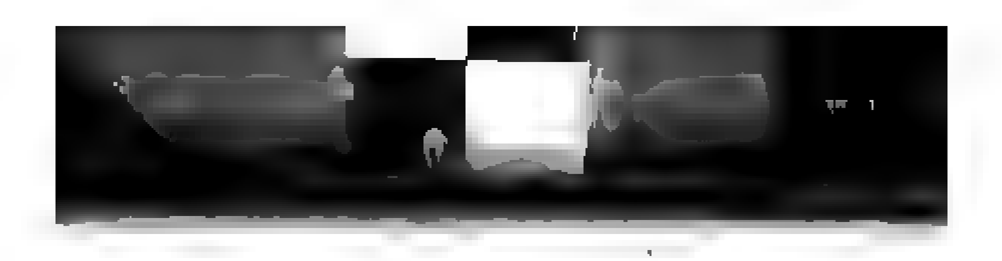
PROFONDÉMENT VERSÉ DANS L'HISTOIRE,

LES SCIENCES, LES ARTS,

ET LA LANGUE DES CHINOIS;

ARDENT PROMOTEUR DE LA LANGUE

ET DE LA LITTÉRATURE TATARES-MANTCHOUES.



Le R. P. Amiot, ancien membre de la Compagnie de Jésus, passa fort jeune à la Chine, en l'an 1750, et y mourut dans un âge fort avancé, en 1794, pendant le séjour de l'Ambassade Anglaise. Comme, à cette époque, ses infirmités ne lui permettoient plus de sortir, il écrivit à lord Macartney une lettre, dont on peut voir le précis dans la relation de son Ambassade. Peu de Mandarins lettrés étoient aussi profondément versé que lui dans la langue et la littérature des Chinois, et dans celles des Tatârs-mantchoux. Il reçut de l'Empereur Kien-Long, digne appréciateur du mérite littéraire, plusieurs témoignages éclatans de la plus haute distinction. Nous manquons malheureusement de matériaux, et même de renseignemens pour composer une notice biographique de ce vénérable savant; mais son éloge se trouve tout entier dans les 4 derniers volumes des *Lettres Édifiantes*, dernière édition, et dans les 15 volumes *in*-4°. des *Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts des Chinois.* Nous ne craignons pas d'affirmer que les lettres et les mémoires de notre estimable et docte missionnaire, constituent le plus bel ornement de ces deux utiles collections.

La reconnoissance nous prescrit d'ajouter ici que c'est d'après les lumineuses observations de M. Amiot sur l'importance et l'utilité du Tatâr-Mantchou, que nous nous sommes livrés à l'étude de cette langue, et lui seul nous a fourni plus de matériaux que n'en possédoit déjà la Bibliothèque Impériale, pour la rédaction du *Dictionnaire* de cette langue, que nous avons déjà publié en 3 vol. *in*-4°., et pour celle des *Grammaires*, dont nous espérons pouvoir bientôt reprendre et terminer l'impression.

(Langlès.)

AVIS

AU RELIEUR.

Les Gravures doivent être placées en face des pages indiquées ci-après :

TOME PREMIER.

AVIS AU RELIEUR.

TOME II.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Nous n'avions d'abord que le projet de publier les *Vues, Costumes, Mœurs et Usages de la Chine*, joli ouvrage de M. Will. Alexandre, dessinateur attaché à l'Ambassade de lord Macartney. Ce recueil, composé de six Numéros, ne contient que 24 planches et 48 pages d'explication (1). Bientôt notre plan s'est agrandi, et en récapitulant avec soin les différentes relations de l'Ambassade Anglaise auprès de l'Empereur de la Chine, publiées

(1) *Views, costums and manners of China, by William Alexander, draftman*, etc., 1798, 6 numbers in-4°.

jusqu'au moment des hostilités entre la France et la Grande-Bretagne, nous avons remarqué d'abord qu'une de ces relations n'avoit pas encore été traduite en français, sans doute à cause de l'extrême rareté des exemplaires (1). En effet, l'ouvrage de M. Holmes (2) n'a été tiré qu'à très-petit nombre, et s'est vendu un prix excessif. Cette relation, qui renferme peut-être un peu trop de détails nautiques, surtout pour des lecteurs français, n'est pourtant pas dé-

(1) Voyez ci-après, pag. première et suiv.

(2) Intitulé *The Journal of M. Samuel Holmes, sergeant major of the XIth. light dragoons, during his attendance as one of the guards on lord Macartney's embassy to China and Tartary*, 1792-3. *Printed without addition, abridgement, or amendment, from the original diary kept during that expedition. London*, 1798, *in*-8°. (Le Journal de M. Samuel Holmes, sergent-major du 11e. régiment de dragon-légers, pendant qu'il accompagnoit en qualité de garde l'Am-

[redacted]

pourvue d'intérêt. Elle offre quelques détails curieux, omis dans la Relation officielle de lord Macartney, publiée par sir Staunton, laquelle a été soumise à une espèce de censure politique. Cette dernière a été traduite en français, avec autant d'élégance que de fidélité, par M. Castera; mais cet estimable littérateur n'a pas été, à beaucoup près, secondé par son libraire. Celui-ci s'est borné à copier les petits culs-de-lampe qui ornent les deux vol. *in*-4°:

bassade de lord Macartney en Chine et en Tatârie, imprimé sans addition ni retranchement ou correction sur le journal manuscrit tenu pendant cette expédition.)

Cet ouvrage étoit uniquement destiné aux bibliothèques des curieux; chaque exemplaire sortant de la presse a été vendu une guinée, comme on le voit dans la préface de l'éditeur, page 52 de notre traduction, et l'on a pris toutes les mesures imaginables pour en empêcher la contrefaçon.

du texte anglais, et à extraire trois cartes géographiques et trois planches du magnifique et nombreux atlas qui accompagne ces deux volumes. Cet atlas renferme dix cartes géographiques, un beau plan de Macao, et trente-deux planches en taille-douce d'une exécution parfaite. M. Buisson s'est permis en outre de supprimer les *Explications* des cartes et des planches; ces explications sont si détaillées et si instructives, qu'elles peuvent intéresser, quoique isolées des cartes ou des planches dont elles dépendent. C'est ce qui nous a déterminés à les traduire toutes, sans excepter même celles des grandes cartes supprimées par M. Buisson, et que nous n'avons pas publiées, parce que nous aurions été obligés de les réduire à trop petits points;

en outre les navigateurs, à qui elles sont principalement utiles, prendront toujours de préférence les cartes originales anglaises. Il n'en est pas ainsi des estampes, dont les sujets intéressent un bien plus grand nombre de lecteurs, et qui peuvent être réduites sans en altérer l'exactitude, comme il est aisé de s'en convaincre, en comparant nos gravures avec celles de l'atlas original. Nous n'avons pas cru devoir copier les trois planches que M. Buisson a déjà données, malgré les invitations de plusieurs amateurs, parce que notre ouvrage est essentiellement lié à la relation publiée par ce libraire, et forme le complément de toutes celles de la même Ambassade qui ont paru avant la guerre actuelle (1). Nous savons que,

(1) La première est celle de M. Æneas Anderson,

depuis peu de temps, il en a été publié à Londres une nouvelle, en un volume *in*-4°. avec des figures. Nous n'avons pas encore pu nous la procurer, mais nous doutons que l'auteur n'ayant pas eu plus de liberté que ses

employé à la suite de l'Ambassade, traduite en français par M. Lallemand, en l'an IV, 2 vol. *in*-8°. Elle est écrite avec beaucoup de liberté; on pourroit même soupçonner l'auteur de quelque ressentiment contre lord Macartney. Au reste, cette espèce d'animosité tourne au profit du lecteur, à qui l'auteur apprend plusieurs faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs. La seconde est celle qui a été publiée par sir Georges Staunton, Ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique auprès de l'Empereur de la Chine; c'est la seule officielle. Elle a été rédigée sur les papiers de lord Macartney, et de différentes personnes attachées à l'Ambassade, publiée et imprimée avec un très-grand luxe, par ordre et aux frais du Gouvernement Anglais, en 2 volumes grand *in*-4°., accompagnés d'un magnifique atlas : M. Castera l'a traduite en français. Enfin, le *Voyage à la Chine*, par M. Hüttner, savant

compagnons de voyage, ait pu faire beaucoup d'observations qui leur aient échappé ; l'espèce de captivité où l'on tint les Anglais pendant leur séjour en Chine, la célérité avec laquelle on leur fit traverser cet immense

allemand, gouverneur du fils de M. Staunton, et attaché à l'Ambassade. Cette relation, écrite en langue allemande, a été publiée par le célèbre M. Boettinger, ensuite traduite et publiée en français, d'abord en l'an VII, un vol. *in*-18, et dernièrement, à la suite de la troisième édition de la traduction française de l'Ambassade de lord Macartney. On ne peut reprocher à l'ouvrage de M. Hüttner que son extrême brièveté. Il est fâcheux qu'un aussi bon observateur qu'il paroît l'être n'ait pas eu plus de moyens d'exercer ses talens. La petite édition *in*-18 renferme quelques détails sur la musique chinoise et un air de rameurs chinois, qui ont été supprimés dans l'édition *in*-8°. Les deux autres ouvrages relatifs à la même expédition, et publiés avant la reprise des hostilités, sont ceux de MM. Alexandre et Holmes, dont nous donnons aujourd'hui la traduction.

Empire et sa capitale; enfin, l'active surveillance qu'on exerçoit à leur égard, ne leur ont point permis de satisfaire, à beaucoup près, leur curiosité; mais quoique ce long et pénible voyage n'ait eu, ni pour la politique, ni pour les sciences, les résultats que l'on étoit en droit d'espérer, d'après les connoissances et le mérite de la plupart des personnes composant la suite de l'Ambassade, il faut payer un juste tribut d'éloges et de reconnoissance à ceux qui, pendant une marche précipitée, et au milieu des contrariétés de toute espèce, ont réussi à rassembler le petit nombre de faits intéressans et de notions nouvelles consignés dans leurs différentes relations.

[redacted]

OBSERVATIONS

Sur les Relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine.

Après avoir rempli l'Inde entière de la terreur de ses armes, et surtout de son nom ; après avoir posé les fondemens de cette puissance colossale que les Anglais élèvent encore chaque jour sur les ruines de cette belle et malheureuse contrée, lord Clive, toujours insatiable d'or et de conquêtes, proposa à son Gouvernement de s'emparer de la Chine. Il ne comptoit employer que dix mille hommes pour cette expédition, et le succès ne lui en paroissoit pas douteux. Sans prétendre atténuer les graves et trop

justes reproches faits à lord Clive par ses propres compatriotes, nous ne croyons pas qu'il ait jamais été taxé de présomption. Il connoissoit parfaitement le caractère des habitans de l'Asie orientale, et le Bengale est si voisin de la Chine (1), que les Anglais établis dans l'Inde doivent avoir des renseignemens très-exacts sur la véritable situation de cet empire, dont la conquête, en effet, ne nous paroît pas présenter des difficultés insurmontables. Souffrant avec impatience le joug pénible que, depuis un siècle et demi, les Tatârs appesantissent sur leur tête,

(1) Calcutta n'est pas à plus de 600 milles anglais (200 lieues) d'Yunân, la plus occidentale des provinces de la Chine; et la frontière orientale du Bengale, nommée Silhet, est au plus à 350 milles anglais des frontières de la Chine, de manière que Silhet se trouve à une égale distance de ces frontières et de Calcutta. Voyez le *Discours sur le 2e. livre classique des Chinois*, par M. Jones, et ma note sur ce discours, tom. II, p. 240 des *Recherches asiatiques*, traduction française.

constamment écartés des hautes dignités de leur propre gouvernement (1), et isolés de leurs maîtres par la langue, les moeurs, les préjugés et les usages, les Chinois ne manqueroient pas d'accueillir et de seconder de tout leur pouvoir les étrangers qui se présenteroient pour les délivrer des Mantchoux (2). Ceux-ci énervés, abâtardis par un long

(1) « Ce qui augmente encore la haine des Chinois » contre cette nation, c'est que les premières dignités » de l'Empire, celles de vice-roi, de colao, etc., ne sont » jamais données qu'à des seigneurs tatârs. » *Voyage de Hüttner*, pag. 226 de l'édit. *in*-18, et page 224 de l'édit. *in*-8°., *à la suite de l'Ambassade de lord Macartney;* dans cette dernière édition, cet important passage me paroît un peu altéré.

(2) « On auroit tort, dit M. Hüttner, de croire que » la jalousie des grands de la Chine et du peuple » contre le Gouvernement Tatâr ne subsiste plus, les » deux nations se haïssent mutuellement du fond du » cœur, etc. » *Voyage à la Chine, par Hüttner*, p. 224 de l'édit. *in*-18, et 223 de l'édit. *in*-8°., *à la suite de l'Ambassade de lord Macartney.*

séjour au milieu de la nation la plus avilie, la plus corrompue et la plus policée de la terre, ne conservent maintenant de leur origine primitive que le nom, la rudesse et l'avidité; ils semblent avoir laissé leur valeur au fond de leurs déserts paternels; et aujourd'hui les vainqueurs seroient moins redoutables que les vaincus. Au moins il n'y a pas de doute que tels qu'ils sont actuellement, les Mantchoux n'eussent jamais envahi l'immense empire où ils exercent une autorité si despotique ; il est même aisé de prévoir que d'ici à peu d'années, sans aucune intervention étrangère, les Chinois parviendront à les exterminer ou à les repousser au delà de la grande muraille. Tel est le sort qu'ont toujours éprouvé, qu'éprouveront toujours les peuples conquérans qui veulent s'isoler des habitans du pays conquis. C'est ainsi qu'à différentes époques, différentes hordes de tatârs ou de monghols s'emparèrent de la

Chine

Chine ou de plusieurs provinces de cet empire, s'y établirent en souverains, et en furent bientôt chassés, sans opposer plus de résistance qu'ils n'en avoient éprouvé eux-mêmes au moment de leur invasion.

Quel est donc le motif qui peut avoir détourné le Cabinet Britannique d'entreprendre une expédition dont le succès étoit à peu près certain, et qui devoit procurer à la nation anglaise d'incalculables avantages commerciaux, politiques et pécuniaires, suivant l'opinion de lord Clive ? Parmi ces avantages, cet officier mettoit au premier rang l'extinction de la dette publique de l'Angleterre par le moyen des sommes que l'on trouveroit en Chine. Lord Chatham, qui tenoit alors les rênes du gouvernement, ne se laissa point séduire par ces flatteuses espérances ; il allégua, pour motiver son refus, que la dette publique n'étoit pas un fléau aussi désastreux qu'on pouvoit l'imaginer.

Selon ce ministre, elle est même nécessaire pour maintenir le peuple dans une certaine activité; mais étoit-ce bien là le motif du refus de lord Chatham, et n'avoit-il pas d'autres considérations plus puissantes? Quant à moi, je crois en avoir pressenti quelques-unes qui subsistent toujours, et qui détournent encore aujourd'hui et détourneront longtemps les Anglais de tenter une invasion dans la Chine; je vais les indiquer.

Lord Chatham n'ignoroit point, sans doute, qu'à la Chine, comme dans tous les pays soumis au gouvernement absolu, le peuple est extrêmement pauvre, et que les grandes fortunes sont rares et de courte durée. Des impôts excessifs et multipliés sous différentes formes et dénominations, les vexations exercées par les Mandarins, les proscriptions lancées contre ces concussionnaires, et constamment suivies de la confiscation de leurs biens entraînent naturellement et irrévocablement tou-

tes les richesses de l'Etat dans les coffres du souverain, où elles demeurent ensevelies à jamais; car celui-ci se regardant comme étranger dans la capitale de son Empire, a soin d'expédier à Moukden, tous les objets précieux qu'il peut recueillir (1). Moukden est, comme on sait, la capitale de la patrie des Mantchoux, qui ne lui ont pas dit un éternel adieu; on en est aisément convaincu en lisant l'*Eloge* de cette ville, poëme composé en chinois et en tatâr par l'Empereur Kien-Long (2).

(1) « Les Tatârs de distinction font aussi porter en » Tatârie les corps de leurs parens morts en Chine, » parce qu'ils craignent d'être obligés tôt ou tard de » quitter ce beau royaume, et ils ne peuvent supporter l'idée de laisser à leurs ennemis les cendres révé» rées de leurs pères »... *Voyage de Hüttner*, page 227 de l'édition *in*-18, et 224 de l'édit. *in*-8°.

(2) Le texte original de ce poëme existe en chinois et en mantchou à la Bibliothèque Impériale; il a été traduit en français par M. Amiot, et publié par M. de Guignes, en 1770, *in*-8°., 1 vol. D'après les expres-

C'est là que l'on enterre, sous le lit d'une rivière, les trésors envoyés de la Chine par les souverains Mantchoux. La garde de cet inappréciable dépôt est confiée à un homme de leur nation, d'une fidélité éprouvée, et entièrement dévoué à la dynastie des Tay-Tsing (1); ainsi ces sommes énormes que les Européens portent chaque année à Canton et à Macao, et donnent en échange

sions mêmes de Kien-Long, et une note de M. Amiot, il y a lieu de croire que la fondation de Moukden ne remonte pas au delà de l'an 1631. Voyez *l'Eloge de Moukden*, p. 51.

(1) Nom de la dynastie mantchoue, actuellement régnante à la Chine, depuis 1644; ce mot est composé de *tay* (grand, grande), et *tsing* (pur, net, clair). M. Amiot pense qu'on pourroit traduire ces mots par ceux-ci, *grande balayeuse*, et croit que c'est le véritable sens, car les Mantchoux ont voulu donner à leur dynastie un nom qui exprimât ce qu'elle avoit fait. Elle a balayé les deux Empires et les a délivrés de tous les brigands et malfaiteurs qui les infestoient. *Eloge de Moukden*, pag. 26, *note* 16.

des dépouilles de quelques misérables arbustes ou d'objets également superflus, auxquels le caprice seul et la mode ont donné chez nous une valeur idéale, toutes ces matières d'or et d'argent sont perdues à jamais pour nous, pour le commerce et pour les Chinois eux-mêmes à qui nous les prodiguons; car, après avoir passé par un grand nombre de mains, elles tombent en dernier résultat dans celles du monarque, qui les replonge dans les entrailles de la terre, d'où elles ne sortiront peut-être jamais.

Tels sont, à mon avis, les véritables motifs qui déterminèrent le refus du Cabinet de Saint-James. La prompte résignation de lord Clive, et le mystère dont sa proposition fut couverte, prouvent assez qu'une grande partie de ces motifs ne lui avoit pas échappé; mais, élevé dans le métier des armes, l'amour des conquêtes pouvoit bien quelquefois lui faire négliger

de simples considérations politiques.

Au reste, soit que ce projet fût repoussé pour toujours, soit que l'exécution en fût différée à des circonstances plus opportunes, le Gouvernement Anglais ne prétendit point fermer les yeux sur les avantages que lui procureroient des liaisons plus intimes avec la Chine. L'usage du thé devenant chaque jour plus commun dans le nord de l'Europe, les Anglais ont cru devoir s'assurer, autant qu'ils le pourroient, du commerce exclusif de cette production particulière à la Chine; ils résolurent donc de s'insinuer comme négocians dans un pays dont ils ne daignoient pas tenter la conquête.

Dès 1788, un Ambassadeur fut expédié de Londres, de la part de Sa Majesté Britannique (1), auprès du fils du

(1) Le colonel Cathcart, frère du lord de ce nom, premier Envoyé du roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine, mourut en se rendant à son poste,

Ciel (1), le sage et vénérable Kien-Long ; mais cet Ambassadeur étant tombé malade pendant la traversée, fut obligé de s'arrêter à Anguéra, où il mourut. A peine le Cabinet Britannique fut-il instruit de cet événement, qu'il prépara une ambassade plus brillante que la première. Un négociateur consommé dans la diplomatie, lord Macartney, fut chargé de cette mission im-

en 1788, et fut enterré à la pointe d'Anguéra, dans les îles de la Sonde. Voyez *la Relation de l'Ambassade de lord Macartney à la Chine, par M. Æneas Anderson*, etc., tome Ier., pag. 72 et 73 de la traduction de M. Lallemand, *le Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années* 1792-4, *par lord Macartney*, etc., tome I, page 219 de la traduction de M. Castera, 3e. édition, et *le Voyage de M. Holmes*, page 86 de la traduction française.

(1) *Tien-tsé*. C'est un des titres que les Chinois donnent à leur Empereur. Ils le regardent, en effet, comme un être de nature plus qu'humaine, ont pour lui des attentions et un respect inimaginables, et, suivant l'expression d'un voyageur, ils voudroient lui procurer un air différent de celui que respirent les autres hommes.

portante; et, afin de prévenir l'inconvénient qu'on avoit déjà éprouvé par la mort du précédent Ambassadeur, on donna à celui-ci un suppléant; sir Georges Staunton fut adjoint à lord Macartney en qualité de Ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique, et chargé de le remplacer dans le cas où cet Ambassadeur viendroit à mourir. Malgré les talens bien connus de ces deux Ministres, le succès de leurs négociations ne répondit pas à l'attente de leur Cour. Cette expédition, qui coûta au Gouvernement Anglais plus de cinq cent mille livres sterlings (près de douze millions de notre monnoie), n'eut qu'une issue insignifiante, pour ne pas dire ridicule; car, suivant l'expression d'un membre de cette expédition, ils furent accueillis comme des aventuriers et éconduits comme des voleurs. C'est même à tort que quelques écrivains croient leur devoir l'*hortensia*. Cette fleur magnifique et digne de

figurer dans les boudoirs de nos belles, comme dans nos plus beaux parterres, nous a été apportée par M. Commerson, qui lui donna le nom de *Pautia* (1); M. de Jussieu changea ce nom en celui de *hortensia*. Outre le système de conduite politique et invariable de la Cour de Pékin envers les étrangers, d'autres circonstances contribuèrent encore à déranger les plans de l'Ambassadeur et à traverser toutes les négociations qu'il avoit entamées. Je me bornerai à en citer une assez étrange, et qui exige quelques détails préliminaires. Vers 1772, le râdjah du Boutan, qui relève immédiatement de la Cour du Tibet, ayant quelques différends avec un prince du Béhâr, fit une invasion dans cette province, située entre le Bengale et le Boutan; il fut vivement repoussé par le prince indien,

(1) A cause de Mme. le Paute, savante en astronomie. *Bibliographie astronomique* de M. de Lalande, page 680.

[redacted]

qui avoit eu la précaution d'appeler les Anglais à son secours. Ceux-ci, profitant de leurs avantages, pénétrèrent dans le Boutan, où ils firent un grand butin, et battirent la garnison chinoise de Lhassa, qui étoit venue pour s'opposer à leurs progrès. On sait que le grand Lama et la capitale du Tibet sont sous la protection immédiate de l'Empereur de la Chine (1). Par un concours d'événemens qui tiennent de la fatalité, le général chinois qui avoit été battu par les Anglais dans le Boutan, arriva à

(1) Voyez de plus amples détails sur cet important événement, dans les *Voyages au Thibet, faits en* 1625, *et en* 1774, 1784 *et* 1785, etc., *traduits par MM. Parraud et Billecoq*, pag. 10 et suiv. de la Préface; Craufurd's *sketches chiefly relating to.... the Hindoos*, tome II, pag. 165-216; Turner's *account of an Ambassy to the court of the Teshoo Lama in Tibet*, etc., pag. VIII et suiv. de la Préface, édit. *in*-4°., et t. I, pag. 4 et suiv. de la traduction française de M. Castera, et mes *notes* sur les *Recherches asiatiques*, tome I, page 137-150 de la traduction française.

[redacted]

la Cour de Chine en même temps que l'ambassade de lord Macartney. On imagine bien quelles pouvoient être ses dispositions à l'égard des Anglais : il ne manqua pas de les peindre comme une nation usurpatrice et très-dangereuse pour celles qui ont l'imprudence de l'accueillir; enfin, la mauvaise fortune des Anglais voulut que ce même général fût nommé vice-roi de Canton : il avoit conséquemment tous les moyens de leur causer les plus grands désagrémens, et il n'en négligea aucun (1); car jusqu'au moment de son arrivée à Jéhol en Tatârie, où se trouvoit alors l'Empereur, les Anglais avoient éprouvé un fort bon accueil, et leurs négociations prenoient une tournure assez satisfaisante. Bientôt les affaires changèrent de face, les obstacles se multiplièrent à l'infini; l'Ambassadeur, qui

(1) *Voyage de lord Macartney*, tome III, pag. 249 et suiv. de la troisième édit.

avoit fait ses dispositions pour passer l'hiver à Pékin, reçut tout à coup son audience de congé; on le reconduisit, avec toute sa suite, jusqu'à Canton. Les Anglais marchoient nuit et jour, et firent environ cinq cents lieues sans s'arrêter; à la vérité, comme ils naviguèrent sur le Fleuve Jaune et sur le grand canal pendant une grande partie de la route, ce trajet ne fut pas très-fatigant. Cependant, loin de se laisser décourager par la mort de leur premier Ambassadeur, et par l'expulsion très-formelle du second, les Anglais se disposent à en envoyer un troisième. La mort de Kien-Long a ranimé leurs espérances; ils se flattent de trouver des dispositions plus favorables dans le successeur qui est aussi le fils de ce sage souverain (1). Nous ignorons jusqu'à

(1) Kien-Long, âgé de 85 ans, et après en avoir régné 60, abdiqua, en 1796, en faveur de son 17e. fils; il mourut peu de temps après cette abdication, emportant avec lui l'estime, les regrets et la vénération

quel point leurs espérances peuvent être fondées, mais nous croyons que la Cour de Pékin n'est pas sujette à varier dans son système politique, surtout à l'égard des étrangers, et plus particulièrement encore à l'égard des Anglais, dont les conquêtes et les envahissemens dans l'Inde retentissent souvent aux oreilles des Chinois.

Quelle que soit, au reste, notre opi-

de deux nations qu'il avoit si bien gouvernées, le respect des soldats, dont il avoit toujours bien dirigé et largement récompensé la valeur; et l'amour des savans et des littérateurs, qui avoient constamment trouvé en lui un digne émule et un protecteur généreux; son nom honorablement consigné dans ses propres ouvrages et célébré dans presque tous ceux qui ont paru pendant le long cours de son règne, fera une époque mémorable dans les annales des Chinois et des Tatârs. Puisse son exemple convaincre les souverains de ces nations, que la gloire qui résulte de la culture des lettres et des arts, ou de la protection que l'on accorde à ceux qui s'y livrent, est à la fois la plus brillante, la plus pure et la plus durable !

nion sur toutes les opérations politiques et militaires de ces ambitieux insulaires, et malgré le juste ressentiment qui nous anime contre eux, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer leur génie actif, industrieux et entreprenant. Non contens de faire seuls le commerce de l'Inde à peu près en entier, ils veulent accaparer celui de la Chine, et, pour y parvenir, ils se soumettent à tous les caprices des Mandarins subalternes, bravent les orages d'une Cour ennemie de tous les étrangers, très-défavorablement prévenue contre eux, et dont ils ne connoissent ni la langue, ni les protocoles, ni les intrigues; enfin, malgré leur caractère mercantile, ils affectent beaucoup de générosité et une rigoureuse probité (1). Ils n'ignorent

(1) L'Administration de la Compagnie des Indes jouit d'une telle confiance dans toute l'Asie orientale, même parmi les Chinois, qui sont les plus fripons, et conséquemment les plus méfians des hommes, que

[redacted]

pas que les seuls Européens admis à cette Cour sont des missionnaires catholiques, parmi lesquels ne se trouve pas un seul Anglais, et qui sont eux-mêmes peu disposés à seconder les projets d'hérétiques qui méconnoissent le chef suprême de la chrétienté. A la vérité, l'accueil généreux et hospitalier

l'ambassade anglaise vit à Pékin des ballots de draps portant le cachet de cette Compagnie, et absolument tels qu'ils avoient été embarqués à Londres; les négocians et les facteurs de Canton, de Macao et de Pékin avoient trafiqué ces ballots sans les ouvrir, parce qu'il n'y a pas d'exemple qu'ils aient été trompés sur la quantité ou la qualité des marchandises. Il est fâcheux de ne pouvoir rendre ici le même témoignage à nos compatriotes. « La fraude excessive de nos fa-
» bricans, dit M. Félix Beaujour, a commencé dès
» 1782 à dégoûter les Turks, etc. » Voyez le *Tableau du commerce de la Grèce,* tome I, pag. 58; l'auteur de cet excellent ouvrage, trop peu connu, présente des vues sages et profondes sur le commerce du Levant; il prouve que la mauvaise foi des marchands français leur a *été* plus nuisible que la concurrence des Anglais.

que nos prêtres fugitifs ont trouvé, pendant la révolution, dans la Grande-Bretagne, doit avoir affoibli et même effacé l'antique ressentiment que tous les partisans de la Cour de Rome conservoient contre les habitans de ce royaume; l'empressement des prêtres de la propagande à fournir des interprètes pour l'ambassade de lord Macartney, et les renseignemens utiles que lui donnèrent les missionnaires de Pékin, suffisent pour prouver le changement de dispositions dont nous venons de parler. Mon intention est bien moins ici de faire l'apologie de nos ennemis que d'adresser des reproches bien fondés à mes concitoyens. Aucune nation européenne n'a eu autant que nous, les moyens d'ouvrir et d'entretenir une correspondance politique et commerciale avec la Chine; et jamais nous n'en avons profité, pas même aux époques où nos vaisseaux circuloient librement dans toute l'étendue des mers.

Nous

Nous nous contentions alors d'expédier quelques navires pour Canton, et nous nous bornions dans le commerce de la Chine à un rôle secondaire, tandis que nous pouvions aisément prendre le premier, et nous débarrasser même de tous les concurrens capables de nous nuire ou seulement de nous inquiéter. Voici les preuves de ma proposition. — Nos relations avec la Chine datent de plus d'un siècle; et quoique nos missionnaires aient quelquefois exagéré les témoignages de bienveillance que leur accordoit l'Empereur, il n'y a pas de doute que plusieurs d'entre eux n'aient joui d'une très-haute faveur, qui auroit pu avoir des conséquences politiques fort avantageuses pour la patrie de ces missionnaires, si le gouvernement d'alors eût su en tirer parti. Nos vues ne se sont dirigées que vers des objets de pure curiosité, et pour que l'on puisse juger de nos succès en ce genre, je citerai le témoignage de M. William Jones : cet

immortel savant affirme que c'est à la France que l'on doit les connoissances les plus étendues et les plus exactes que l'on ait en Europe sur la littérature chinoise (1); enfin, pendant les trente dernières années de la monarchie, un ministre, dont le nom restera profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, et dans la mémoire des amis de la littérature, des sciences et des arts de l'Inde et de la Chine, le digne et vénérable M. Bertin, entretenoit avec nos missionnaires de Pékin une correspondance scientifique et littéraire très-intéressante et très-active: comme le résultat de cette correspondance se trouve consigné dans les 15 volumes des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts des Chinois*, recueil plus connu et mieux apprécié par les étrangers que par nous-

(1) Voyez son *Commentaire sur la littérature des Hindous*, dans les *Recherches asiatiques*, tome I, p. 381 de la traduction française.

mêmes, je ne parlerai ici que d'une acquisition littéraire que nous devons à la même correspondance, et particulièrement à l'infatigable activité du savant Amiot : c'est la connoissance de la langue des Mantchoux ; langue d'autant plus précieuse qu'elle *nous ouvre*, suivant les propres expressions de notre missionnaire, *un libre accès à la littérature chinoise de tous les âges* (1), ces Tatàrs ayant fait traduire dans leur

(1) Dans sa Préface de l'*Eloge de la ville de Moukden*, pag. 5 et 6. Quand on n'obtiendroit, par l'étude de cette langue, qu'une connoissance plus facile des ouvrages chinois, que l'insurmontable difficulté d'un langage hiéroglyphique ne nous permet pas de consulter, ce seroit déjà une acquisition bien précieuse ; mais nous ne craignons pas d'ajouter, et la Bibliothèque Impériale possède des ouvrages qui prouvent que le mantchou est la clef des autres idiômes tatârs : entre autres ouvrages précieux de ce genre, nous citerons un vocabulaire mantchou, monghol, tibétain et sanskrit. On trouvera de plus amples détails sur l'utilité du mantchou et sur la réduction que j'ai faite des

langue *tous les bons ouvrages chinois.* Ces traductions ne sont pas, comme chez nous, de pures spéculations mercantiles, mais elles forment l'objet spécial des travaux d'un tribunal (ou académie), composé par moitié de savans Chinois et de savans Mantchoux, également versés dans les deux langues, et qui exercent sur leurs travaux mutuels une censure très-sévère. Ce tri-

1400 groupes de son syllabaire à 29 lettres isolées (ayant chacune quatre formes différentes), avec lesquelles je rétablis les mêmes groupes du syllabaire, dans ma *Dissertation sur l'alphabet mantchou*, publiée d'abord en 1787, *in*-4°., et réimprimée ensuite en 1789, à la tête du premier volume du *Dictionnaire mantchou-français*, en 3 vol. *in*-4°., dans les *Détails littéraires et typographiques sur l'édition du dictionnaire et des grammaires mantchoux*, placés à la tête du 3e. volume de ce *Dictionnaire*, et dans ma *Notice d'un dictionnaire latin-chinois-mantchou de la bibliothèque Impériale*, en 3 vol. *in*-fol., insérée dans le tome Ve., pag. 581-606 des *Notices et extraits des manuscrits*, etc.

bunal, érigé par Kan-hi, second empereur de la dynastie actuellement régnante, c'est-à-dire, vers 1676, a continué ses travaux depuis; il est établi dans le palais impérial. Kien-Long désignoit lui-même les ouvrages dont ces savans devoient s'occuper, revoyoit souvent leurs traductions, et y ajoutoit des préfaces, écrites avec son propre pinceau. Ces traductions forment maintenant une immense collection, et nous en possédons, à la Bibliothèque impériale, environ trois cents volumes, qui ne seront bientôt plus un objet de vaine curiosité; les matériaux que M. Amiot et M. Raux m'ont fournis, et ceux qui nous avoient été envoyés par leurs prédécesseurs, depuis le commencement du siècle dernier, m'ont servi à rédiger un *dictionnaire mantchou-français*, en 3 vol. *in*-4°., que j'ai publié en 1789 et 1790, avec les premiers types mantchoux gravés en Europe, sous ma direction, par mon esti-

mable ami, M. Firmin Didot, si célèbre par la pureté et l'élégance de son burin. L'impression des *grammaires* étoit commencée lorsque les événemens politiques m'enlevèrent tous les moyens de poursuivre de pareils travaux. Aujourd'hui des circonstances plus paisibles, plus favorables aux lettres et aux arts me laissent entrevoir l'espérance de terminer cet ouvrage, de faire connoître et de donner les moyens de cultiver une langue savante et politique, entièrement ignorée en Europe jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. Avec quel plaisir je consulterois ceux de mes anciens maîtres dans cette langue qui peuvent encore exister, et je renouerois la correspondance littéraire de la Chine, à laquelle j'ai eu quelque part vers les dernières années qui en ont précédé l'interruption! Les dernières lettres que je reçus, en 1790, étoient de M. Amiot, qui donnoit l'approbation la plus positive à

tous mes travaux sur le mantchou (1).

La lacune que les événemens révolutionnaires ont causé dans cette correspondance, l'abandon total et cruel dans lequel nous avons laissé nos missionnaires depuis quinze années, la mort de plusieurs d'entre eux ne doivent pas cependant nous faire perdre l'espérance de rattacher à nous ceux qui existent encore; osons espérer qu'un Gouvernement plus éclairé, surtout moins frivole que celui de nos derniers monarques, profitera des fautes passées et de l'exemple des Anglais. Bientôt, sans doute, nous verrons les Missions Etrangères rétablies d'après un plan non moins orthodoxe, mais plus vaste, plus philantropique, et plus utile que celui

(1) J'ai fait imprimer deux de ces lettres à la fin des *Détails littéraires et typographiques relatifs à l'impression du Dictionnaire, des Grammaires et Dialogues mantchoux.*

qui avoit d'abord été adopté (1). On n'y admettra que des ministres du culte, qui réunissent aux vertus de leur pro-

(1) On pourroit me reprocher de répéter ici les mêmes observations que j'ai consignées en 1790, pag. 18-22 et 37-40 de mon *Adresse à l'Assemblée nationale sur l'importance des langues orientales, pour l'extension du commerce, les progrès des lettres et des sciences*; mais on me pardonnera, je crois, de citer mon propre ouvrage, puisqu'il a été le premier et qu'il est encore le seul consacré à développer une vérité méconnue jusqu'à présent parmi nous, et tous dont nos voisins, les Anglais surtout, sont intimement pénétrés. La meilleure preuve que je puisse présenter en faveur de mon assertion, est le magnifique collége qu'ils viennent d'établir dans le fort William à Calcutta, pour l'enseignement du persan et des principales langues de l'Inde. Les professeurs et les élèves sont également pensionnés; vingt ouvrages élémentaires de ces langues, tels que grammaires, dictionnaires et autres avoient paru à Calcutta en 1802. On peut voir la nomenclature de ces ouvrages, dont la Compagnie a payé la composition et l'impression, à la suite des *Essais by students*, etc. (Essais des étudians du collége du fort

[redacted]

fession des connoissances utiles dans les lettres ou dans les sciences, de bonnes vues politiques et un véritable amour

William, auxquels on a ajouté les thèses prononcées dans les exercices publics, sur les langues orientales, le 6 février 1802.) *Calcutta*, 1802; *in*-8°. 1 vol. La même liste se trouve à la fin du IVe. volume de l'*Asiatick annual register ; for* 1802. Si l'exemple des Anglais, à qui l'on ne refusera certainement pas le droit de faire autorité pour tout ce qui concerne l'important objet dont il s'agit, pouvoit exciter l'émulation de notre Gouvernement et le déterminer à consacrer un grand et bel établissement à l'enseignement des langues orientales, nous croyons qu'on ne pourroit pas établir de meilleurs réglemens que ceux qui composent les statuts du collége du fort William. Il n'est pas inutile de rappeler ici que dès 1784, les Anglais ont formé à Calcutta une société académique qui a déjà publié sept gros volumes *in*-4°. de ses *mémoires*, sous le titre d'*Asiatick researches* (Recherches asiatiques), dont il va paroître une traduction française, faite par M. Labaume, publiée par M. Duquesnoy, et à laquelle MM. Delambre, Cuvier, Lamarck et moi, avons ajouté des notes fort étendues.

de la patrie. Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de développer ici les précautions qu'exige le choix de ces missionnaires (1), ni de faire l'énumération des talens et des qualités nécessaires pour leur procurer des succès utiles à leur pays. Je ne puis m'empêcher pourtant d'insister sur une précaution bien essentielle, et prescrite autant par la prudence que par l'équité, c'est de rétablir nos relations avec les missionnaires de Pékin, sur le même pied où elles étoient avant la révolution. On doit leur rendre la modique pension dont ils jouissoient.

(1) En insistant sur la nécessité de n'envoyer que des missionnaires à Pékin, je suis fort éloigné d'imaginer que le caractère sacerdotale soit indispensable pour obtenir les bonnes grâces de l'Empereur; mais comme tous les Européens qui ont habituellement accès auprès de sa personne en sont revêtues et forment *corps*, je doute que celui qui ne seroit pas de ce corps puisse réussir, et ne pas même éprouver des désagrémens.

On y joindroit, comme par le passé, les instrumens de physique les plus nouveaux et les plus intéressans, quelques livres de sciences et d'arts, et quelques présens pour l'Empereur. Ces présens consistoient en objets curieux provenans de nos manufactures, lesquelles jouissent d'une grande réputation à la Chine, même nos manufactures de porcelaine. Les missionnaires ne manquoient pas de les lui offrir tous les ans, à l'anniversaire de sa naissance. Quelquefois il leur indiquoit lui-même les objets qu'il désiroit, et leur donnoit même des commissions pour l'Europe. On se rappelle que Kien-Long fit graver à Paris seize énormes planches représentant son expédition contre les Eleuthes, d'après les dessins de différens Jésuites. Que de moyens nous avons pour piquer la curiosité d'un monarque chinois, et que de prétextes pour lui envoyer une ambassade! Les utiles documens de nos missionnaires

[redacted]

nous aideroient à prévenir les difficultés inséparables d'une pareille entreprise; ils les aplaniroient par leurs fréquentes communications avec l'Empereur et les grands de sa Cour. Ajoutez à tous ces avantages celui de n'employer pour agens intermédiaires et pour interprètes que des hommes familiarisés avec les trois langues, le Chinois, le Mantchou et le Français, dévoués à leur patrie et jouissant auprès des deux puissances d'une considération bien méritée. Le zèle avec lequel ils se sont empressés de répondre à toutes nos questions sur des objets de simple curiosité, disons plus, les services qu'ils nous ont rendus dans plusieurs circonstances assez délicates (1), sont

(1) « En 1786, 1787, 1788, leur Procureur résident » à Macao a eu l'avantage de se rendre utile aux » officiers et aux équipages de plusieurs vaisseaux » français, expédiés vers ces plages. . . . . Ce sont les missionnaires qui ont donné lieu au

les garans de ceux qu'ils nous rendroient encore, et de l'activité qu'ils montreroient dans les négociations politiques.

» commerce que la France a entrepris dans les pays
» orientaux, et à la formation de la première Compa-
» gnie des Indes, etc. » Voyez un extrait de l'adresse des Missions étrangères à l'Assemblée nationale, que j'ai consigné dans les notes placées à la suite de mon *Adresse à la même Assemblée sur l'importance des langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des sciences et des lettres*, pag. 38-40.

Pl. I.



Portrait du Mandarin Van-ta-jin.

Dessiné par Alexandre

Gravé par S. Simon



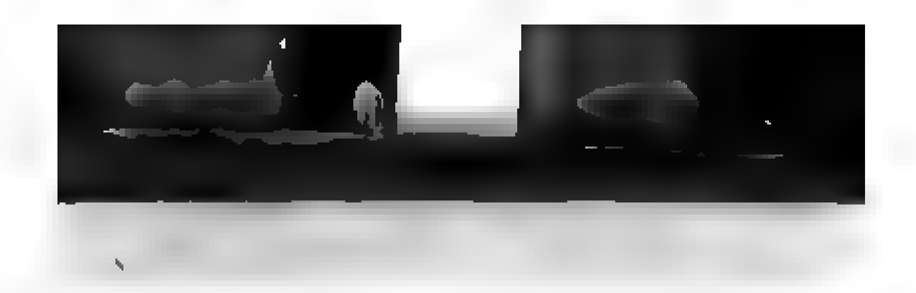
VUES, COSTUMES, MŒURS ET USAGES DE LA CHINE.

PLANCHE I.

PORTRAIT DE VAN-TA-JIN,

Mandarin de l'Ordre Militaire (ou Gentilhomme) de la Chine.

Cet Officier (collégue de Tchaou-ta-Jin, Mandarin attaché au Département civil), fut chargé, par l'Empereur, d'accompagner l'Ambassade Britannique depuis le moment de son arrivée au golfe de Pe-tché-li, jusqu'à son départ de Canton. Van-ta-Jin étoit un homme d'un caractère hardi, généreux et aimable, et possédoit, à un degré éminent, toutes les qualités propres à sa profession, étant aussi habile à tirer de l'arc qu'adroit à manier le sabre. En reconnoissance des services qu'il avoit rendus dans les guerres du Thibet, il portoit, suspendue à son chapeau, une plume de paon,



comme une marque extraordinaire de faveur de la part de son Souverain; et de plus, une boule de corail rouge, qui distinguoit son rang. Il est représenté ici dans son costume ordinaire, qui consiste dans une courte et large robe de belle toile de coton, et dans une veste de dessus en soie brodée. A sa ceinture pendent son mouchoir, son couteau et ses bâtonnets dans un étui, et des bourses remplies de tabac. Ses pouces sont armés de deux larges anneaux d'agathe, dont il se sert pour bander son arc. Le fer des flèches, qui remplissent son carquois, est de formes différentes, barbelé, en losange, etc.; ses bottes sont de satin avec des semelles épaisses de papier, chaussure ordinaire des Mandarins et des Chinois de distinction.



Pl. II.

Paysan entouré de sa famille.

Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon





[redacted]

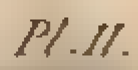
PAYSAN

ENTOURÉ DE SA FAMILLE.

L'USAGE de fumer est si universellement répandu à la Chine, qu'il n'est pas extraordinaire de voir de jeunes filles, de l'âge de douze ans, prendre ce plaisir.

La mère est habillée selon l'usage des Provinces du Nord ; la pointe qui s'avance sur son front, est de velours, orné de grains d'agathe ou de verre. Ses cheveux sont peignés d'une manière tellement serrée et unie, au moyen de l'huile dont ils sont arrosés, qu'ils ressemblent plutôt à une masse de vernis qu'à des cheveux. Sur le derrière de sa tête est une gance de cuir, et le tout est réuni par de petites broches d'ivoire ou d'écaille. En général, l'habillement de cette classe du peuple, homme ou femme, consiste en nankin de diverses couleurs, quoiqu'on le porte plus communément teint en bleu ou en noir.

La méthode la plus généralement adoptée par les mères qui sont employées dans quelque manufacture, ou livrées à des travaux manuels, comme le passage des bateaux, etc.,



Paysan entouré de sa famille.

Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon





Pl. III.

Pagode ou Tour
près de la Ville de Sou-Tchéou.





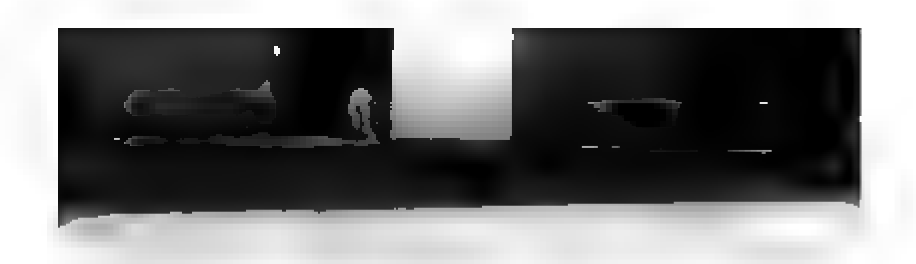
[redacted]

PAGODE ou TOUR,

PRÈS DE LA VILLE DE SOU-TCHEOU.

Ces sortes de bâtimens sont, pour ainsi dire, les traits qui caractérisent la physionomie de cette Contrée. Leur nom Chinois est *Ta*, et c'est improprement que les Européens les nomment Pagodes, terme usité dans quelques parties de l'Orient pour exprimer un temple consacré à des usages religieux. Il ne paroît pas que ce soit la destination des Ta Chinois qui semblent plutôt avoir été élevés dans quelque occasion particulière par des vices-rois ou de riches mandarins, soit pour satisfaire leur propre vanité, soit dans l'intention de transmettre leur nom à la postérité, et peut-être aussi par ordre des magistrats, dans le seul dessein de contribuer à l'embellissement du paysage.

Ces édifices sont généralement construits en briques, et quelquefois revêtus en porcelaine, ayant le plus souvent neuf étages, quoique le nombre, dans quelques-uns, en soit borné à sept ou même cinq. A chaque étage règne une galerie où l'on peut se rendre par la fenê-



tre, et qui est couverte par un toit avancé en tuiles, d'une riche couleur jaune fortement vitrifiée ; ces tuiles reçoivent du soleil un éclat semblable à celui de l'or bruni. De chaque angle des toits pend une clochette que le vent, en l'agitant, fait résonner d'une manière qui n'est pas absolument désagréable. Les toits sont presque tous octogones. Cependant quelques-uns présentent une construction hexagonale et cylindrique. Leur circonférence diminue graduellement de la base au sommet ; et dans l'intérieur règne un escalier tournant, qui facilite l'ascension jusqu'à l'étage le plus élevé. Ils ont généralement, en hauteur, de cent à cent cinquante pieds, et sont indifféremment situés sur des éminences, dans des plaines, et le plus souvent dans les villes. Le Ta représenté par la gravure est d'une structure moderne ; ceux d'une architecture plus ancienne sont pour la plupart mutilés. Leurs toits, de tuiles grises, sont ensevelis sous la mousse ; ils ne présentent souvent qu'une corniche au lieu du toit avancé.

Voyez la gravure de la Pagode de Lin-Tsin, dans la relation de l'ambassade à la Chine, par Georges Staunton.

Pl. IV.



Bateau de voyage du Mandarin Van-ta-jin.

Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon





[redacted]

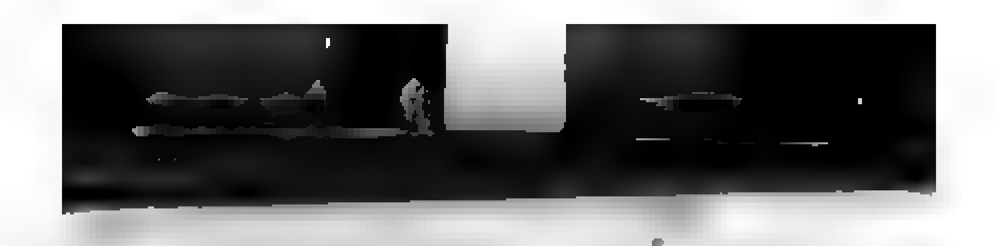
BARQUE DE VOYAGE

DU MANDARIN VAN-TA-JIN.

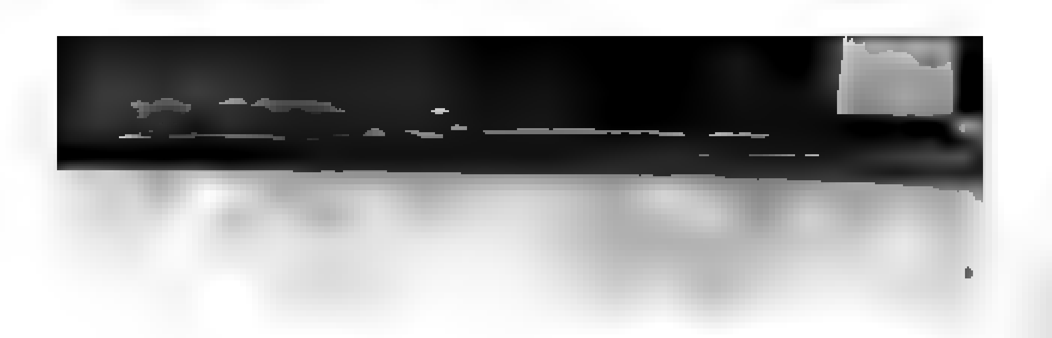
COMME les voyages, dans l'intérieur de la Chine, se font ordinairement par eau, on voit sans cesse un nombre prodigieux de yachts (ou barques) de différentes formes, employées à conduire des voyageurs et à transporter des marchandises.

L'appartement du centre, dont les croisées sont surmontées d'un tendelet, est occupé par le propriétaire; l'avant du vaisseau par ses domestiques; et l'arrière est partagé entre l'emplacement nécessaire à ce qui regarde la cuisine et celui où les matelots reposent.

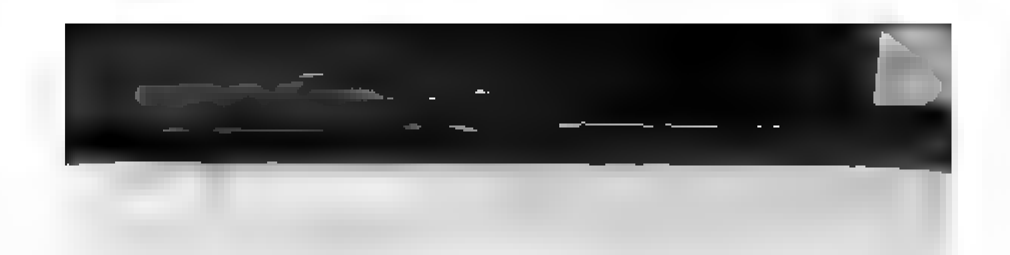
Les barques de cette espèce ont une large voile de natte, tendue sur des bambous qui la traversent horizontalement. Rien de plus facile que d'amener cette voile; on n'a qu'à larguer les drisses, et aussitôt on la voit se replier sur elle-même, à la façon d'un éventail. Lorsque le vent ou la marée sont contraires, alors ces barques se halent à force de bras, le long du rivage, ou se gouvernent avec de longs avirons



qui se meuvent sur des pivots placés à l'avant et à l'arrière du bâtiment. Ces avirons ne sortent jamais de l'eau ; mais, au moyen du simple mouvement alternatif qu'on leur imprime, la barque est poussée en avant avec la plus grande vîtesse. Le triple parasol annonce qu'il y a à bord un Mandarin de distinction ; et les grandes lanternes, avec des caractères chinois, ainsi que le pavillon hissé à poupe, sont également des marques de distinction.







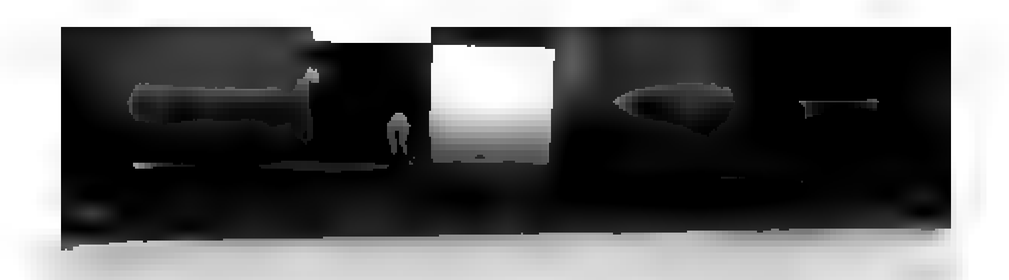
FANTASSIN CHINOIS

(OU TIGRE DE GUERRE).

L'HABILLEMENT chinois est généralement lâche ; cependant celui que portent les fantassins, corps de troupes composé à peu près de seuls naturels du pays, prend bien le corps, et dessine parfaitement les formes. Mais, en général, l'uniforme de la milice chinoise est embarrassant et incommode, et celui des Tigres de guerre que représente la gravure est, sans contredit, le plus propre aux travaux militaires.

Le nom de *Tigres de guerre*, que les missionnaires ont donné à ces soldats, vient de l'aspect de leur habillement, qui a quelque ressemblance avec le tigre, étant rayé comme cet animal, et surmonté de deux oreilles.

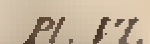
Leur armure consiste en un cimeterre grossièrement travaillé, et en un bouclier d'osier ou de quelqu'autre plante semblable, si solidement tissu, qu'il peut parer les coups de sabre les plus vigoureux. Sur ce bouclier est peint un monstre imaginaire qui, comme



la tête de Méduse, est supposé posséder la vertu de pétrifier ceux qui le fixent.

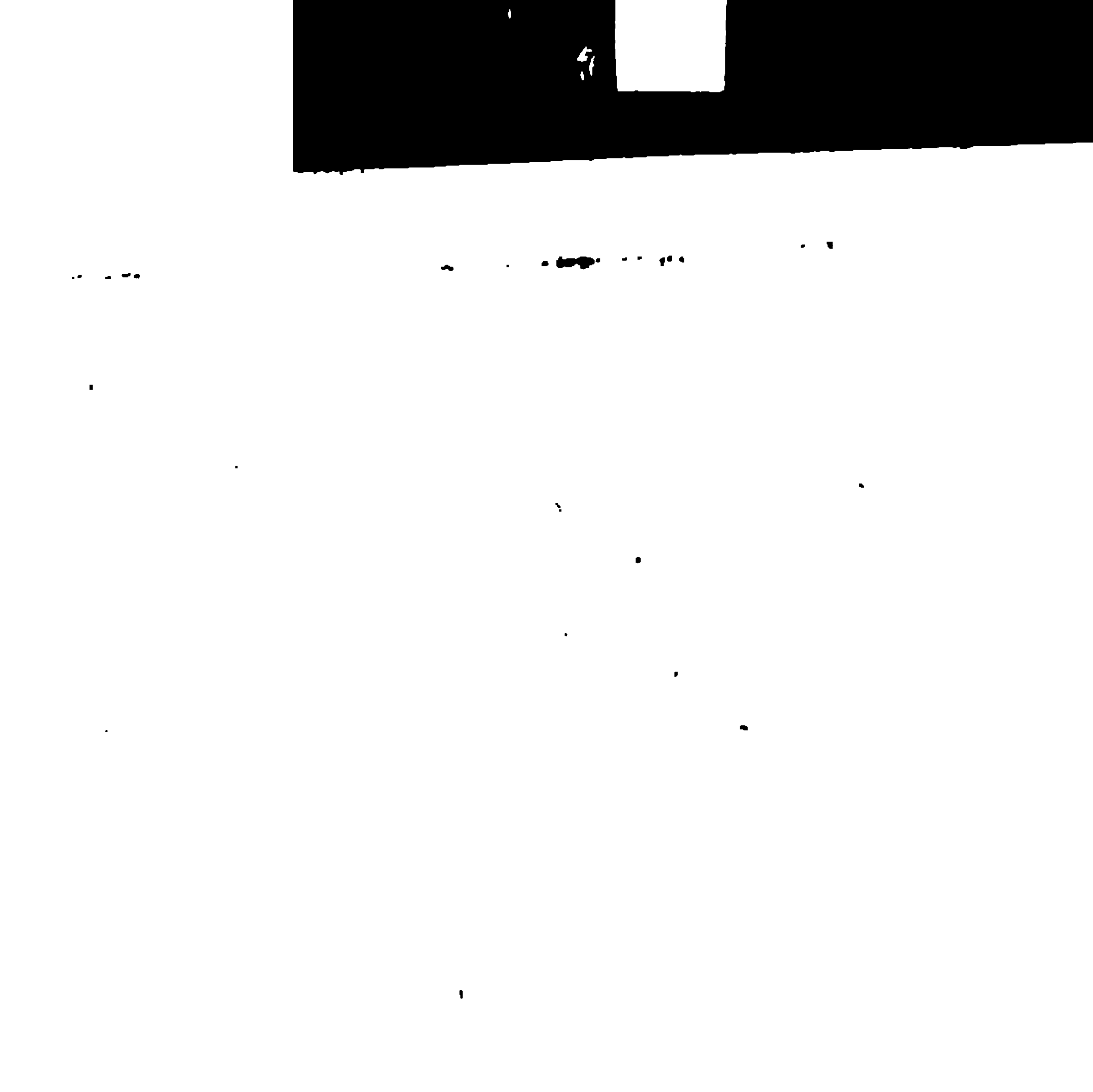
Dans l'éloignement, on aperçoit un poste militaire, rallié sous le pavillon impérial, dont la couleur est le jaune.





Dîner d'hommes employés au hallage des bateaux.

Dessiné par Alexandre — Gravé par S.t Simon



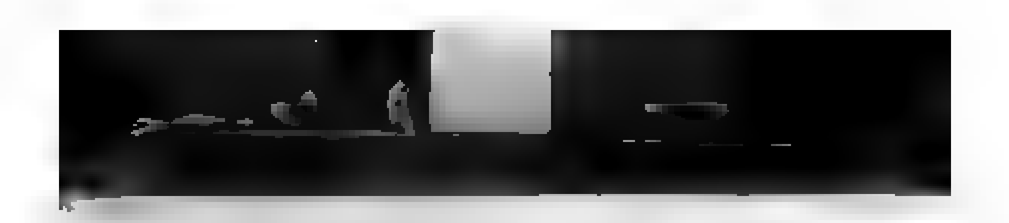
DÎNER D'HOMMES

EMPLOYÉS

AU HALAGE DES BATEAUX.

Lorsque le vent ou la marée est contraire à la marche des vaisseaux, on abandonne la voile et les rames, et l'on a coutume alors de recourir au halage. Le nombre d'hommes employés à cette manœuvre, dépend de la dimension du bâtiment ou de la force du courant, qui exige quelquefois l'effort de vingt hommes pour être remorqué. Ils sont exactement surveillés par un piqueur, toujours prêt à distribuer, avec la plus grande libéralité, des coups de fouet par tout où il voit quelque disposition à la paresse.

Le riz est la nourriture principale de ces pauvres travailleurs, et c'est pour eux un grand régal quand ils peuvent se procurer quelques végétaux frits dans de mauvaise huile rance, ou quelques restes de viande pour les mêler avec ce riz. La gravure les représente occupés à faire cuire leur repas sur



un fourneau de terre. Le personnage qui est debout offre la manière dont ils mangent le riz ; elle consiste à placer le bord de la jatte contre la lèvre inférieure, tandis qu'avec les bâtonnets on pousse dans l'intérieur de la bouche ce qu'elle contient.

Quelquefois ils portent des souliers faits de paille, mais le plus ordinairement ils vont pieds nus. La *pen-tzé* ou queue est souvent incommode aux ouvriers Chinois. Pour s'en débarrasser, ils l'entortillent autour de leur tête, et la contiennent en la repliant à son extrémité.

Des planches polies, garnies de cordages, sont destinées à être appliquées contre leur poitrine, quand ils halent les jonques ou vaisseaux.



Pl. VII.



Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon

Pont situé dans les environs de la ville de Sou-Tchéou



PONT

SITUÉ DANS LES ENVIRONS DE LA VILLE DE SOU-TCHÉOU.

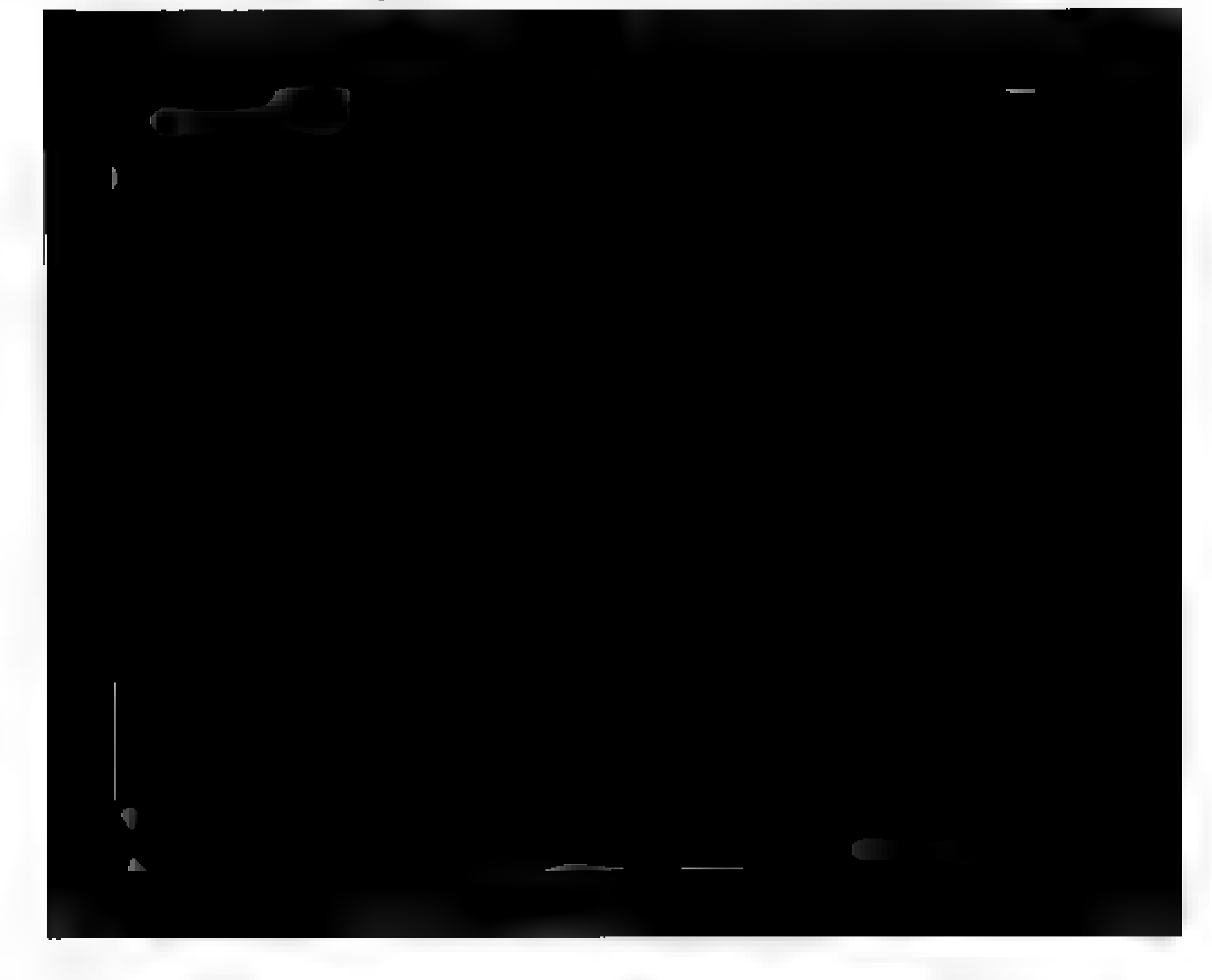
Les ponts, à la Chine, diffèrent beaucoup dans leur construction. La plupart, composés de trois arches, offrent souvent une construction légère et élégante ; d'autres ne consistent qu'en de simples piles pyramidales, sur lesquelles sont jetées de fortes poutres destinées à soutenir un couchis horizontal.

Cette arche, dont la courbe ressemble au contour d'un fer à cheval, se présenta souvent sur la route que tint une partie de l'ambassade, pour se rendre de *Han-Tcheou* à *Tchu-san.* Comme la plupart des ponts chinois, cette arche est d'une montée rapide, faisant un angle de vingt degrés avec l'horizon, et l'ascension en est facilitée par le secours d'un escalier. On transporte conséquemment fort peu de marchandises par terre dans l'intérieur de la Chine, où les rivières et les canaux forment, pour ainsi dire, les grandes routes.

Les matériaux employés dans la construc-

tion de ces ponts sont, en grande partie, une espèce de marbre à gros grain. Les pierres avancées et posées debout contre la surface, sont supposées donner de la force et de la liaison aux différentes parties de la bâtisse; et les cinq marques circulaires que l'on aperçoit sur l'arche, contiennent des caractères chinois qui, probablement, expriment la date de son érection et le nom de l'architecte.

L'ornement momentanée que l'on voit sur le milieu de l'arche, et qui consiste en mâts peints et ornés de banderoles de soie où sont suspendues des lanternes, fut erigé en l'honneur de l'Ambassadeur. Les six soldats tirés d'un poste militaire du voisinage, furent aussi



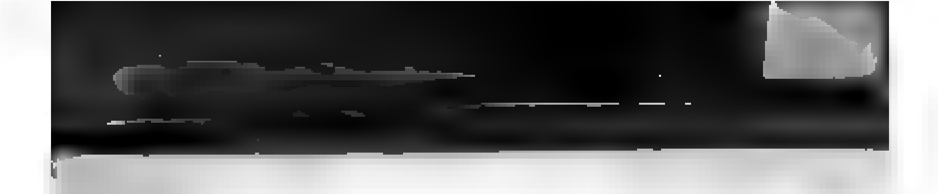


Pl. VIII.

Vaisseau marchand.

Dessiné par Alexandre | Gravé par S. Simon



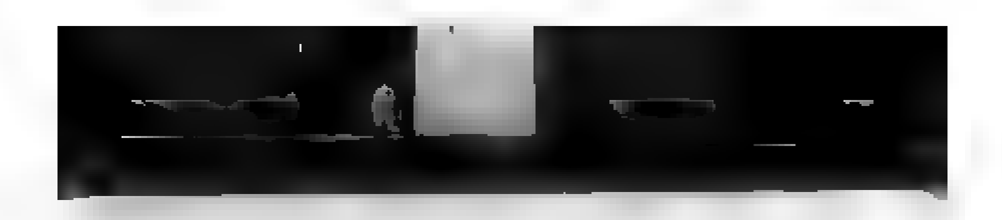


VAISSEAU MARCHAND.

Ces navires se hasardent dans des navigations lointaines, telles que celles des Manilles, du Japon, de Batavia même, qui est le port le plus éloigné où ils abordent, et plusieurs d'entre eux sont de neuf cents à mille tonneaux. Pour entreprendre de pareils voyages, les pilotes attendent la saison la plus calme de l'année, et, quoique bien versés dans l'usage de la boussole, ils s'éloignent rarement des côtes.

Depuis plusieurs siècles, les Chinois n'ont pas apporté le moindre changement dans leur architecture navale. Ce peuple est si ennemi de l'innovation et tellement attaché à ses anciens préjugés que, malgré le grand nombre de vaisseaux européens qui abordent chaque année à Canton, et de la construction desquels ils doivent reconnoître la supériorité, ils n'admettent aucune espèce de changement ni d'amélioration dans la manière de construire les leurs.

La proue de ce navire forme un angle rentrant : dans d'autres vaisseaux, on pra-



tique une cavité dans laquelle le gouvernail est à l'abri de la violence de la mer, et cependant cette méthode expose surement le navire à de très-grands hasards, lorsque, dans de fortes marées, il marche contre le vent.

De chaque côté de la proue est peint un œil avec la prunelle dirigée en avant, peut-être dans l'intention de lui donner quelque ressemblance avec un poisson, ou dans l'idée superstitieuse que le navire peut ainsi voir devant lui et éviter le danger.

Souvent les sabords servent de fenêtres dans ces vaisseaux qui, pour la plupart, pèchent du côté de l'élégance et de la commodité.



Portrait du pourvoyeur
de l'ambaſsade à Macao.

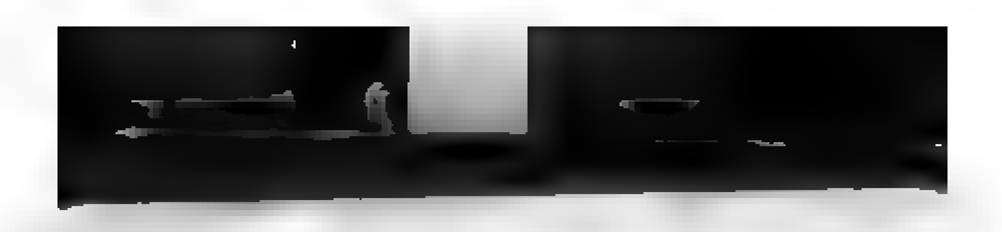
Dessiné par Alexandre — Gravé par J. Simon



[redacted]

PORTRAIT DU POURVOYEUR DE L'AMBASSADE A MACAO.

L'HABILLEMENT sous lequel est représenté ce personnage est le même que portent généralement les citoyens ou la classe mitoyenne du peuple à la Chine. Il n'y a de différence que dans les couleurs et dans la forme des chapeaux, bonnets, bottes, etc. La jaquette de dessus est en peau de mouton, ornée de croissans faits de la même peau, mais d'une couleur différente, cousus à des distances égales les uns des autres. Le collet est de martre zibeline ou de peau de renard. On endosse ce Surtout le matin et le soir pour se garantir de la fraîcheur qui se fait alors sentir. Le reste de la journée on n'en fait pas usage : on ne garde qu'une robe de soie brodée, qui en recouvre une autre de toile de lin blanche, ou de taffetas, sous laquelle on porte de larges caleçons de lin ou de soie pour l'été, et chaudement fourrés ou piqués de soie pour l'hiver. Dans les provinces septentrionales on ne connoît que les caleçons de peau.



Le bonnet est en feutre d'une espèce très-commune. Quand il est neuf il ressemble, pour la forme, à celui que portent les Mandarins (*voyez* le portrait de Van-ta-Jin); mais il ne tarde pas à se déformer et à s'affaisser lorsqu'on l'a porté quelque temps ou que la pluie lui a fait perdre son apprêt. Les bas sont de nankin et rembourrés intérieurement de coton. Les souliers sont également de nankin, avec de fortes semelles de papier.

De la ceinture pendent sur le côté droit une pierre à fusil, un briquet et une gaine de couteau; sur le côté gauche, des bourses pleines de tabac à fumer ou en poudre. La petite caisse que ce personnage tient à la main renferme des confitures dont il présenta une jatte aux personnes attachées à l'ambassade, comme une marque de considération de sa part.

Dans le fond, le paysage représente une vue de Macao.

Pl. X



Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon

Supplice de la cangue.

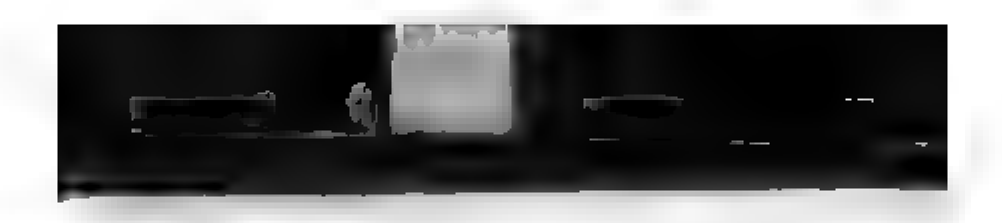


SUPPLICE DE LA CANGUE.

C'est le nom sous lequel les Européens désignent communément ce supplice, appelé *Tcha* par les Chinois. L'instrument destiné à l'infliger consiste en une table pesante ou collier de bois percé d'un trou dans le centre, ou plutôt en deux pièces de bois, ayant chacune au milieu une échancrure demi-circulaire, pour y recevoir le cou du patient. Cette machine est assez semblable à notre pilori. Deux autres trous sont destinés à lui emprisonner les mains. Quelquefois on lui fait la grâce de lui en laisser une libre, avec laquelle il peut alléger une partie du fardeau qui pèse sur ses épaules.

Les deux parties rapprochées, après y avoir inséré la tête, sont fortement maintenues par des chevilles et, pour plus de sûreté, une large bande de papier collée sur la jointure porte le sceau du Mandarin. On y lit aussi en gros caractères la cause du supplice.

Le poids de ces ignominieuses machines, qui est de soixante à deux cents livres, et



le temps auquel les coupables sont condamnés à les porter, dépendent de la grandeur du crime. Ils les portent quelquefois un, deux et même trois mois sans interruption. Durant cet intervalle, ils passent toutes les nuits en prison, et chaque matin un préposé à cet effet les conduit avec une chaîne à une des portes de la ville ou sur quelqu'une des places les plus fréquentées. Alors il leur permet de se soulager en partie du poids de leur fardeau, en l'appuyant contre quelque muraille, où ils restent exposés le jour entier à la dérision de la populace, et dans l'impossibilité de prendre d'autre nourriture que celle qu'on veut bien leur porter à la bouche par commisération.

Lorsque le Mandarin ordonne qu'on le délivre de la Cangue, le criminel n'est pas pour cela au bout de son supplice. Il lui revient encore certain nombre de coups de bambou, pendant l'application desquels, le front dans la poussière et dans l'attitude la plus humiliante, il adresse des remercîmens au Mandarin sur sa correction paternelle.



Pl. [illegible]

Dessiné par Alexandre | Gravé par S. Sapon

Porte méridionale de la ville de Tong-Hai.





[redacted]

PLANCHE XI.

PORTE MÉRIDIONALE
DE LA VILLE DE TING-HAÏ
DANS LE HAVRE DE TCHOU-SAN.

Le port de Tchou-San, ouvert anciennement aux Anglais, est situé par trente degrés vingt minutes de latitude nord, ou à mi-chemin entre Canton et Peking, sur la côte orientale de la Chine.

Les murs dont cette ville est environnée ont près de trente pieds d'élévation, et, à l'exception des Pagodes et des édifices publics, ils cachent entièrement la vue des maisons particulières, qui n'ont en général qu'un seul étage.

Les briques et les tuiles que l'on emploie à la Chine sont d'une couleur bleuâtre ou d'ardoise qui tient à leur propre substance, ou qu'elles reçoivent artificiellement par un procédé particulier de dessication et de cuisson.

Les embrasures ne sont point garnies d'artillerie, mais dans les merlons on a pratiqué des lucarnes à l'usage des archers. Sur les murs et près de la porte sont des tentes servant de corps-de-garde, où l'on entretient

sans cesse un nombre suffisant de soldats. A la chute du jour on ferme les portes de la ville, et personne alors ne peut plus y entrer, sous quelque prétexte que ce soit.

Les angles des toits formant une courbe rentrante, et considérablement projetés dans les bâtimens chinois, doivent, selon toute apparence, leur origine à l'inspection des tentes. En effet, un canevas fortement tendu sur quatre cordes prend naturellement cette forme. Des figures d'animaux et de dragons décorent les angles par lesquels se termine au-dessus de la porte le faîte des édifices. Les flancs des angles, ainsi que les extrémités des poutres, sont peints en diverses couleurs. La table jaune placée au-dessus du ceintre porte des caractères chinois, qui probablement indiquent le nom de la ville et le rang qu'elle occupe. Le chariot que l'on voit prêt à y entrer est la voiture en usage pour les personnes de distinction. Quoique les Chinois n'aient pas adopté l'usage des ressorts, ces voitures cependant sont un peu plus douces que nos chariots d'Europe. La figure disposée sur le premier plan, offre la méthode que les Chinois emploient pour porter de légers fardeaux, tels que des végétaux, des fruits, etc.

Pl. XII



Trois vaisseaux à l'ancre dans la riviere de Ning-Po

Dessiné par Alexandre. Gravé par St Simon.

[illegible] XII

TROIS [illegible] A L'ANCRE

[illegible]

[illegible] le petit [illegible] fut [illegible] de l'ambassade [illegible] de [illegible] [illegible]



PLANCHE XII.

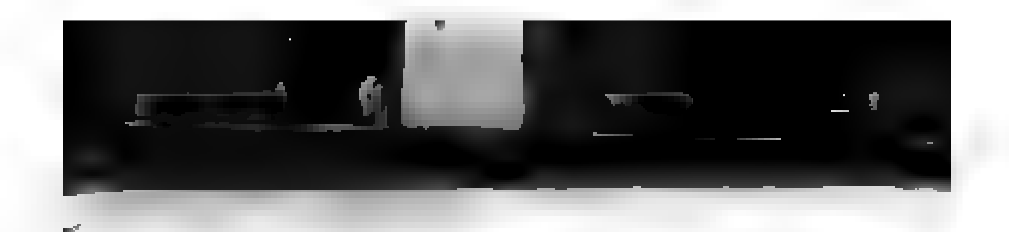
TROIS VAISSEAUX A L'ANCRE

DANS LA RIVIÈRE DE NING-PO.

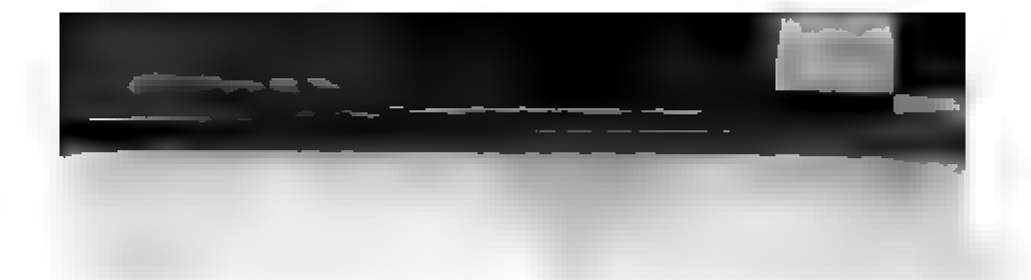
Le navire de moyenne grandeur qui présente sa poupe, étoit un vaisseau marchand sans cargaison. On l'a choisi pour donner un exemple de la manière singulière dont est construite cette partie de leurs navires.

On peut remarquer qu'elle est creusée en angle cannelé, pour loger et protéger le gouvernail que l'on peut, au moyen d'un cable, retirer de la mer. Les caractères chinois que l'on y voit tracés indiquent le nom du vaisseau, et le demi-cône près de la poupe est destiné au même usage que les *bouteilles* (ou latrines) dans nos navires.

Le petit bâtiment fut loué pour le service de l'ambassade et employé au transport des bagages; le plus grand conduisit une partie de l'ambassade, de Ning-Po à Tchou-Sạn, où elle s'embarqua à bord de *l'Hindoùstân* pour Canton. La partie supérieure de la proue se terminant en deux espèces d'ailes ou cornes, donne à ce vaisseau, vu



par la proue, un aspect singulier. La petite chaloupe (ou *Sam-paan*, comme l'appellent les Chinois) doit accompagner nécessairement des vaisseaux de cette dimension.



Pl. XIII.

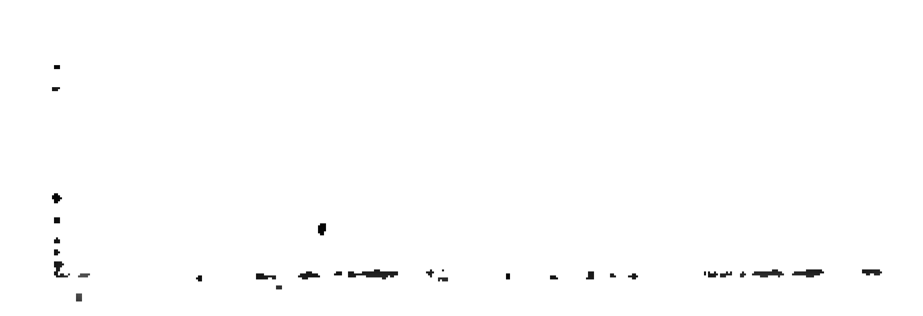


Portrait d'un lama (ou bonze).

Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon







[redacted]

PORTRAIT D'UN LAMA (OU BONZE).

Les prêtres de la Tatarie, et ceux de la Chine, depuis que les Tatars en ont fait la conquête, diffèrent très-peu tant dans leurs manières que dans leur habillement. C'est la seule classe, chez ces deux nations, qui ait la tête entièrement rasée. Leur vêtement consiste généralement en une robe lâche, garnie d'un large collet de soie ou de velours; la couleur de la robe dépend de la secte particulière qu'ils suivent ou du monastère auquel ils sont attachés. Il y en a parmi eux qui portent pour ornement une espèce de bonnet délicatement travaillé en bois, qu'ils attachent sur le derrière de la tête.

La figure représentée sur cette estampe est celle d'un des Lamas qui desservent le temple nommé Pou-ta-la, et qui est situé près de la résidence impériale à Je-hol en Tatarie. Tous ces prêtres sont habillés en jaune; c'est la couleur impériale. Leurs chapeaux ont de très-larges bords pour garantir également et du

soleil et de la pluie, et sont fort bien travaillés en paille et en fragmens de bambou.

Le temple de Pou-ta-la, que l'on aperçoit dans l'éloignement, renferme huit cents Lamas consacrés au culte de la divinité Fo : c'est à cette secte dominante dans toute la Chine que l'empereur est attaché. Cet édifice, de forme carrée, est entouré de petits bâtimens construits dans le style de l'architecture chinoise. Chaque côté du temple a deux cents pieds de long et à peu près autant de haut, avec onze rangs de croisées. Au centre de cet immense édifice est une chapelle extraordinairement bien décorée, et dont la couverture est en tuiles d'or massif. C'est au milieu de cette chapelle que se trouve le *Saint des Saints*, qui contient des statues de l'idole Fo avec sa femme et ses enfans.

Pl. XIV



Dame chinoise avec son fils, et suivie de son domestique.

Dessiné par Alexandre

Gravé par S. Simon





[redacted]

DAME CHINOISE AVEC SON FILS, ET SUIVIE DE SON DOMESTIQUE.

La retraite observée par les femmes chinoises est proportionnée au rang qu'elles occupent dans la société. Les femmes d'un ordre inférieur jouissent de la même liberté qu'en Europe ; mais celles de la classe moyenne ne sortent que rarement de chez elles, et les dames de première qualité jamais. Leur manière de se vêtir n'est pas assujettie aux caprices de la mode : les saisons, et quelque variété dans la disposition de leurs ornemens, y produisent seules de foibles différences. Une légère étoffe de soie qui remplace chez elles le lin, est recouverte par un habit de dessous et des caleçons de taffetas ; et, lorsque la douceur de la saison le permet, elles se contentent de jeter sur le tout, et pour vêtement extérieur, une longue robe de soie ou de satin richement brodée. Elles prennent un soin tout particulier pour orner leur tête. Après avoir lissé leurs cheveux avec de l'huile et les avoir fortement tressés, elles les rassemblent sur le sommet de la tête, où elles les assujettissent avec des épingles

[redacted]

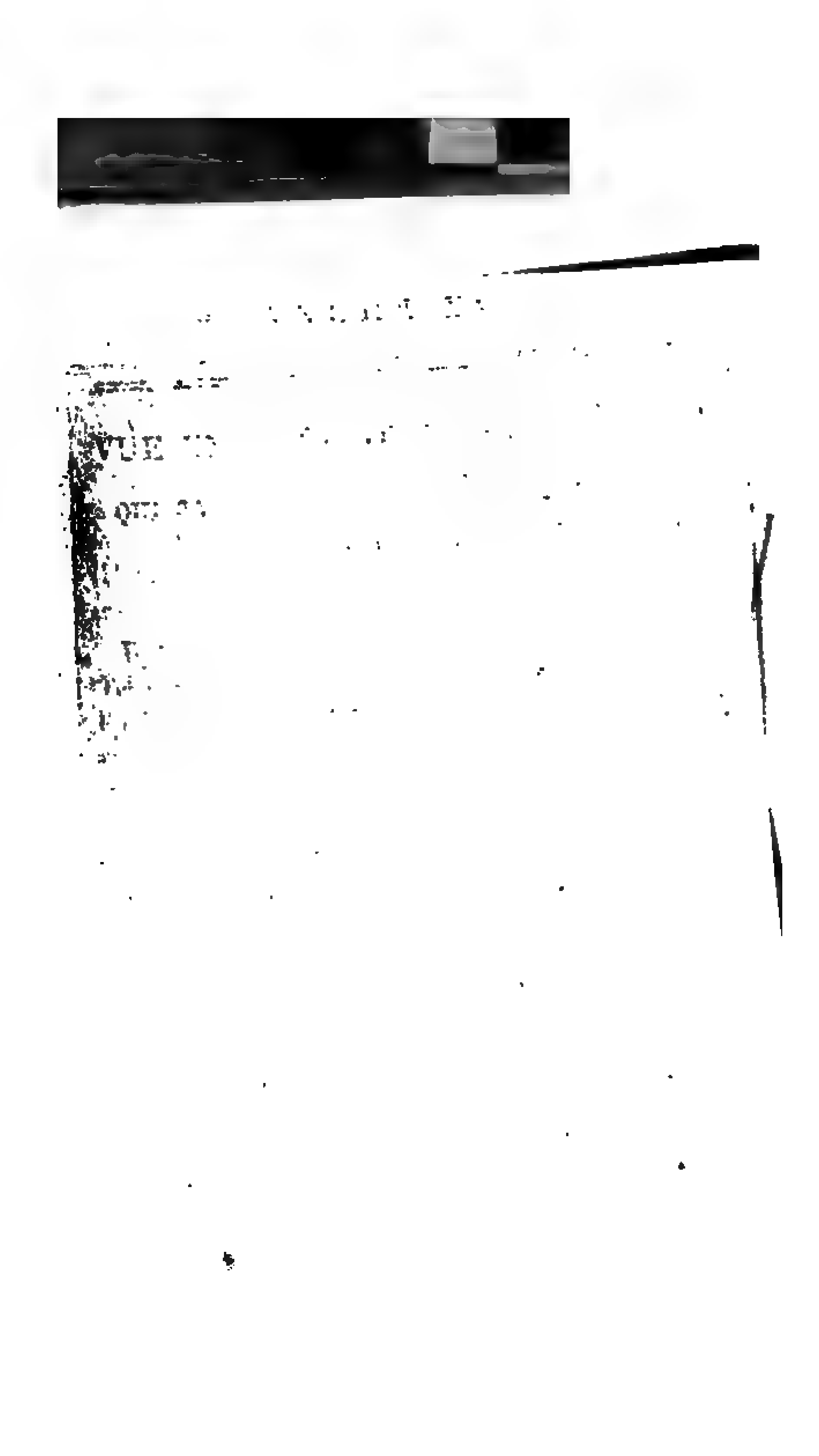
d'or ou d'argent. Sur leur front, ceint d'une bandelette d'or, s'avance une pointe de velours portant un diamant ou une perle, et des fleurs artificielles sont jetées de chaque côté de la tête, selon leur goût. Les boucles d'oreilles et des cordons de grains parfumés suspendus à leurs épaules font également partie de leur parure. L'usage des cosmétiques est parfaitement connu des dames chinoises; et l'emploi du blanc et du rouge pour animer leur teint est très-commun parmi elles. Elles tracent une petite raie d'un rouge très-vif sur la lèvre inférieure, et elles ont un art tout particulier pour imprimer à leurs sourcils la forme d'un arc extrêmement délié et du plus beau noir. Leur chaussure mignonne est d'un travail exquis, et les contours de leurs chevilles sont cachés sous une espèce de cothurne fort lâche. Les enfans, jusqu'à l'âge de sept ans, portent souvent deux queues que l'on laisse croître de chaque côté de la tête. Les domestiques, selon un usage propre à la classe inférieure du peuple, portent au poignet un anneau de cuivre ou de ce mauvais étain, nommé *tutanag*.

Pl. XV



Dessiné par Alexander — Gravé par [illegible]

Vue en face d'un bateau qui passe sur un plan incliné (ou glacis).





[redacted]

VUE EN FACE D'UN BATEAU

QUI PASSE SUR UN PLAN INCLINÉ

(OU GLACIS).

DANS la traversée de Han-Tchéou-fou à Tchéou-sau (route suivie par une partie de l'ambassade), la surface du terrain est entièrement montueuse; ce qui nécessite, pour la communication des canaux, l'établissement de ces sortes de pertuis. Nous fûmes obligés d'en passer un le 16 novembre 1793.

La différence de niveau entre les deux bassins étoit de six pieds pleins; dans le plus élevé, l'eau se trouvoit d'un pied plus basse que le bord supérieur de la poutre sur laquelle le bateau devoit passer. Cette construction consistoit en un double glacis d'une maçonnerie oblique, inclinée à peu près de 40 degrés à l'horizon. Les bateaux sont tirés par des cabestans, dont deux suffisent ordinairement, quoique quelquefois il faille en employer quatre ou six, lorsqu'ils sont d'un poids plus considérable. Lorsqu'un bateau est sur le point

[redacted]

de passer, les cordes des cabestans formant une boucle à leur extrémité, sont fortement attachées à sa poupe, et pour plus de solidité, après avoir passé les boucles l'une dans l'autre, on y introduit une cheville de bois pour empêcher le nœud de se défaire; ensuite on fait prendre à ces cables une direction convenable le long du *plat bord.* C'est alors que des hommes manœuvrent les cabestans, jusqu'à ce que le bateau ayant perdu l'équilibre, soit rapidement lancé, par son propre poids, dans le bassin inférieur, où il est préservé de se remplir d'eau au moyen d'une espèce de grand éventail en osier et d'un tissu très-serré, dont on a soin de munir son avant.

On voit à main gauche les ruines d'un arc de triomphe et un petit temple consacré à une idole, à laquelle on fait de fréquens sacrifices pour la conservation des bateaux qui passent en cet endroit.

Pour le plan et la coupe de la construction dont nous venons de parler, *Voyez* la relation de sir George Staunton, *planche* 34 de l'atlas, édition anglaise.

Pl. XVI.



Cimetière situé près de Han-Tchéou-Fou.

Dessiné par Alexandre Gravé par S. Simon

[redacted]

[redacted]

CIMETIÈRE

SITUÉ PRÈS DE HAN-TCHÉOU-FOU.

Les tombeaux et les monumens funèbres, chez les Chinois, offrent une grande variété dans leur architecture, excepté ceux du peuple, qui ne consistent qu'en de petit cônes de terre, sur les sommités desquels ils plantent souvent des arbres nains. Ces modestes sépultures, dans certaines occasions, sont visitées par la famille du mort, qui a un soin tout particulier de les tenir dans le plus bel ordre.

Ils sont dans l'usage de faire les bierres en planches très-épaisses, dont l'intérieur est parfaitement enduit de poix et l'extérieur recouvert de vernis, précaution qui contribue à les rendre durables et à empêcher les exhalaisons putrides qui se répandroient parmi les sépultures du peuple, dont les bierres souvent ne sont même pas recouvertes de terre.

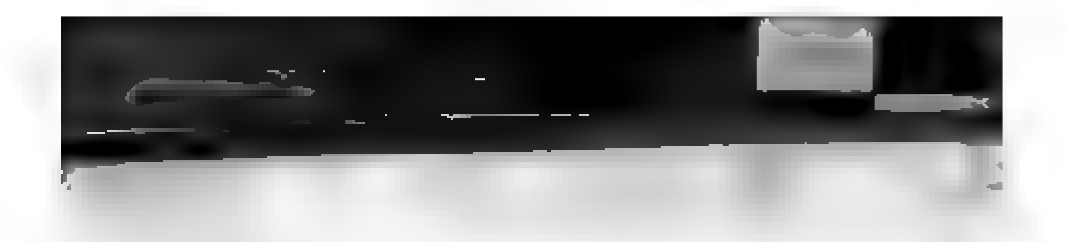
Les riches n'épargnent aucune dépense pour se procurer des bierres du bois le plus précieux, dont se pourvoient souvent plusieurs

[redacted]

années avant leur mort les personnes qui doivent les occuper. Il n'est pas rare de voir une famille tendre et respectueuse conserver, dans sa propre maison, pendant plusieurs mois, des années même, le corps d'un parent décédé, sans qu'il en résulte aucune émanation contagieuse, soit que cela tienne à leur manière d'embaumer ou à leur méthode de fermer exactement avec du bitume tous les joints de la bierre.

Les devoirs de la veuve ou des enfans ne se bornent pas là, même après que le corps a été déposé dans la sépulture de ses ancêtres : vêtus d'une toile grossière, ils s'enferment avec le mort et passent encore plusieurs mois dans les larmes.

Les caractères tracés sur les monumens désignent le nom et la qualité du défunt, et des épitaphes où l'on célèbre ses vertus sont tracées sur des tables de marbre à l'entrée des voûtes. La tombe où l'on remarque des degrés et celle qui est environnée de cyprès, sont communes à toutes les personnes opulentes.



Pl. XVII.



Soldat en grand uniforme.

Dessiné par Alexandre　　　　Gravé par S. Simon



[redacted]

SOLDAT EN GRAND UNIFORME.

L'EMPIRE de la Chine, depuis la conquête des Tatars, si nous exceptons quelques insurrections partielles, a joui d'une tranquillité non interrompue. Il est résulté de cette longue paix, que la milice chinoise s'est laissée énerver et manque du courage et de cette belle discipline qui distinguent les troupes Européennes; enfin il y règne une si grande mollesse, qu'il n'est pas rare de voir leurs soldats, même dans les rangs, se servir d'éventails.

On n'exige pas seulement des candidats qui aspirent à quelque grade militaire, des preuves de leurs connoissances dans la tactique, il faut encore qu'ils l'emportent sur leurs concurrens par leur force et leur agilité à se servir du bouclier, et à manier le pistolet et le sabre, etc.

La profession de soldat est particulièrement enviée par la classe inférieure du peuple, parce qu'ils reçoivent régulièrement leur paye, quoiqu'on ne demande que rarement leurs services, et encore cela se borne-t-il à appaiser quelque tumulte, ou à monter la garde à quelque poste militaire. Ainsi ils peuvent em-

[redacted]

ployer la plus grande partie de leur temps à leurs propres occupations, se bornant seulement à tenir leurs armes et leur habillement propres et dans le meilleur état, dans le cas où ils seroient à l'improviste appelés à une revue ou à quelque autre exercice.

L'habillement des troupes est grossier, incommode, et absolument contraire aux exercices, militaires; cependant, à quelque distance, un bataillon équipé de cette sorte a une apparence splendide et vraiment guerrière; mais, vues de plus près, ces cottes de maille impénétrables ne sont plus qu'un léger nankin piqué, enrichi de quelques plaques de métal fort minces et entourées de clous brillans, ce qui donne à tout l'ensemble l'apparence d'une armure formidable.

Du sommet du casque, qui est la seule pièce en fer, s'élève une pointe de pique entourée d'une touffe de crins de cheval colorés; les caractères tracés sur la plaque qui recouvre la poitrine indiquent le corps auquel appartient le soldat, et la boîte qu'il porte par devant sert à contenir des pointes de flèches, des cordes d'arcs, etc., etc.: la partie inférieure de l'arc repose dans une gaîne ou espèce de boîte.



Pl. XVIII.



Groupe de paysans, porteurs d'eau, &c.ª jouant aux dés.

Dessiné par Alexander | Gravé par S. Simon



[redacted]

GROUPE DE PAYSANS,

BATELIERS, etc., JOUANT AUX DÉS.

Les Chinois ont tellement la passion du jeu, qu'il seroit rare de les rencontrer sans un paquet de cartes ou un assortiment de dés. Les combats de coqs sont en usage parmi eux, et ils nourrissent également des cailles pour le même objet. Il y a aussi à la Chine une grosse espèce de sauterelles fort commune, qu'ils se plaisent à faire combattre l'une contre l'autre; ils en placent pour cela une couple dans un bassin, les spectateurs gagent alors pour l'un ou l'autre des champions, et les insectes s'attaquent avec tant de furie qu'il n'est pas rare de voir quelques membres rester sur le champ de bataille. Les dés chinois sont absolument marqués comme les nôtres; mais ils n'emploient pas les cornets, et ne se servent que de la main pour les jeter. Les lois de l'empire leur donnant un plein pouvoir sur leurs femmes et leurs enfans, il n'est pas sans exemple que ceux-ci voient leur sort dépendre d'un coup de dés, et soit par goût ou par avarice,

[redacted]

j'ai toujours remarqué que, dans tous leurs jeux, les Chinois étoient singulièrement pointilleux et querelleurs. La figure que la planche représente debout avec un instrument aratoire à la main, est un agriculteur; et celle que l'on voit assise avec une espèce de petit bonnet noir, est un batelier, ayant près de lui un *gong*, espèce d'instrument composé d'un demi-métal particulier et assez semblable au couvercle d'une marmite. Cet instrument, frappé avec la baguette que l'on voit auprès de lui, produit un son dur et discordant qui se fait entendre à une distance considérable. Il y en a toujours un de suspendu à la tête de chaque vaisseau que l'on hale le long des canaux, afin que, selon que l'occasion le demande, ceux qui sont à son bord puissent le frapper et avertir ainsi les haleurs de s'arrêter ou de reprendre leur marche. Cette méthode prévient une très-grande confusion qui ne pourroit manquer de résulter du frottement et du choc des nombreux vaisseaux qui circulent sans cesse dans les canaux; et ces *gongs* rendent des sons tellement variés que les haleurs distinguent parfaitement s'ils proviennent du vaisseau qu'ils tirent.

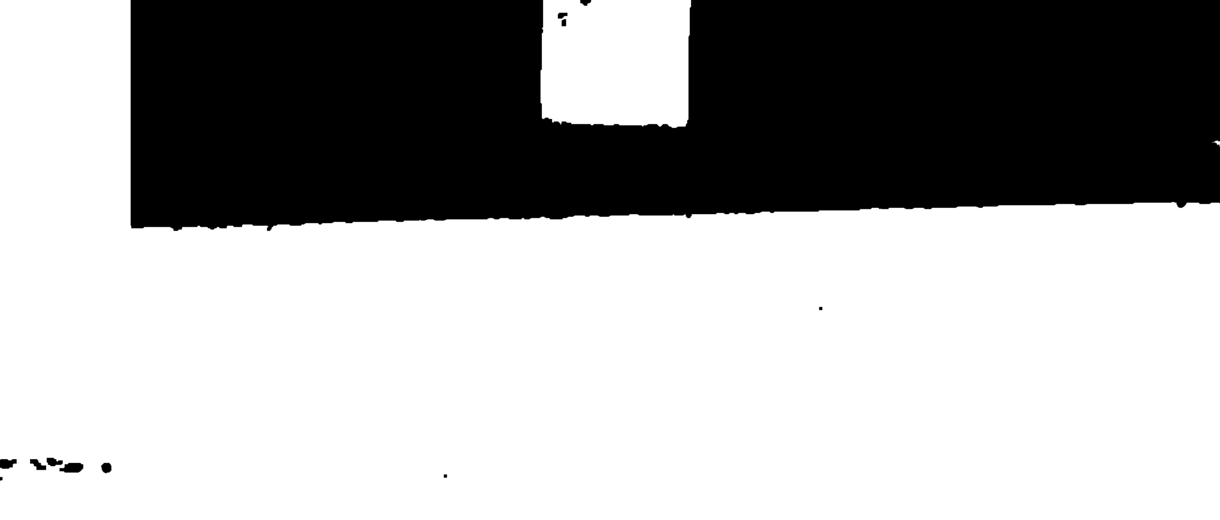


Pl. XIX.



Dessiné par Alexandre. Gravé par J. Simon

PLANCHE



[redacted]

FORTERESSE

SITUÉE AUPRÈS DE LA VILLE DE TIEN-SIN.

Ce château, ou plutôt cette tour, est située sur une pointe de terre, au confluent de trois rivières, le Pei-ho, le Yun-Leang et le Whenho, près la Cité Céleste (Tien-Sin), qui est le port le plus considérable pour l'embarquement et le dépôt principal des marchandises de la Chine. C'est de cette place que les divers articles de commerce circulent, par le moyen des canaux, jusque dans les provinces les plus éloignées.

Cet édifice a trente-cinq pieds de haut; il est construit en briques, excepté les fondations, qui sont en pierre, et qui ont été en partie minées, très-probablement par des inondations, tout le terrain environnant étant singulièrement bas et marécageux. Une garde y est sans cesse cantonnée, et dans des cas de tumulte ou de troubles, les sentinelles donnent l'alarme aux postes voisins, soit en hissant un pavillon à cet effet, si c'est pendant le jour, ou

Pl. XX.



Vaisseau à la voile

Dessiné par Alexandre — *Gravé par J. Simon*



[redacted]

VAISSEAU A LA VOILE.

Les vaisseaux de cette construction sont employés par les marchands pour transporter le produit de quelques provinces dans les différens ports de l'empire.

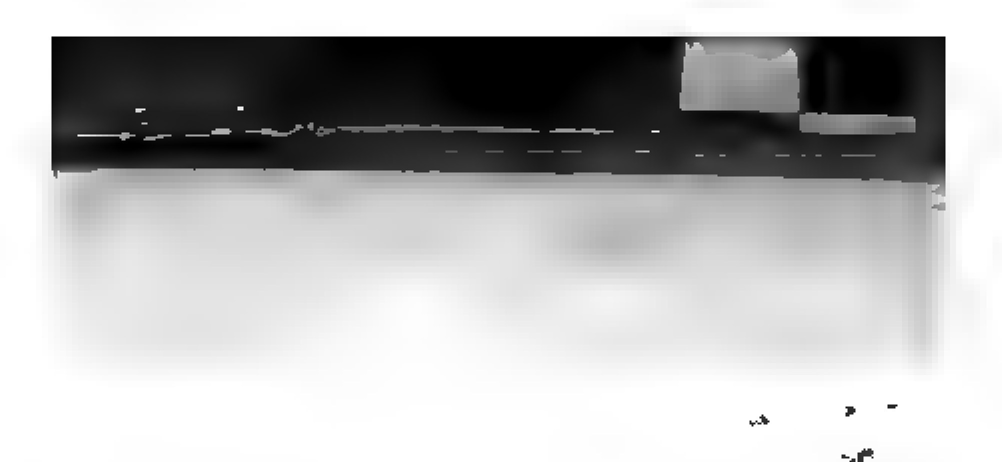
Le fond de cale, pour plus de commodité, est divisé en différentes cases, qui sont si bien calfatées avec une certaine composition nommée tchénâm, qu'elles sont à l'épreuve de l'eau ; en sorte que dans le cas où il se feroit une voie d'eau, la plus grande partie de la cargaison se trouve à l'abri de tout dommage, et le bâtiment est lui-même moins exposé à couler bas.

La grande voile et la misaine sont en nattes d'un tissu très-serré, et étendues sur des cannes de bambou qui règnent horizontalement derrière elles. La voile d'artimon et celle du perroquet sont en nankin, et cette dernière (par une méthode contraire à celle des Européens) n'est jamais hissée plus haut que ne le représente la gravure. Les voiles sont brassées ou larguées par le moyen de cordes attachées aux extrémités des cannes

[redacted]

qui les traversent et qui sont connues sous le nom d'*araignées ;* de cette façon le service du bâtiment se fait sans la moindre difficulté.

La proue, comme il est d'usage dans tous les vaisseaux chinois, manque d'étrave. Ils n'ont pas non plus de quille, ce qui les rend sujets à une dérive considérable. Les deux ancres sont faites d'un bois fort pesant, nommé par les Chinois *tye-mou*, bois de fer. Les différentes parties qui les composent sont fortement unies et chevillées ensemble, et armées de pointes en fer, quoiqu'elles portent quelquefois de larges grappins, formés de quatre verges. Le toit arqué en nattes est la chambre où les mariniers se retirent pour dormir, et les cannes de bambou que l'on voit dans les hanches du navire s'y trouvent placées convenablement pour les besoins du bâtiment. Les différens pavillons et enseignes donnent une idée du goût des Chinois dans ce genre.



Pl. XXI.



Portrait de Tchuwu-Ta-Jin,
mandarin civil, en grand costume.

Dessiné par Alexandre — Gravé par J. Simon





[redacted]

PORTRAIT

DE TCHAOU-TA-JIN,

MANDARIN CIVIL, EN GRAND COSTUME.

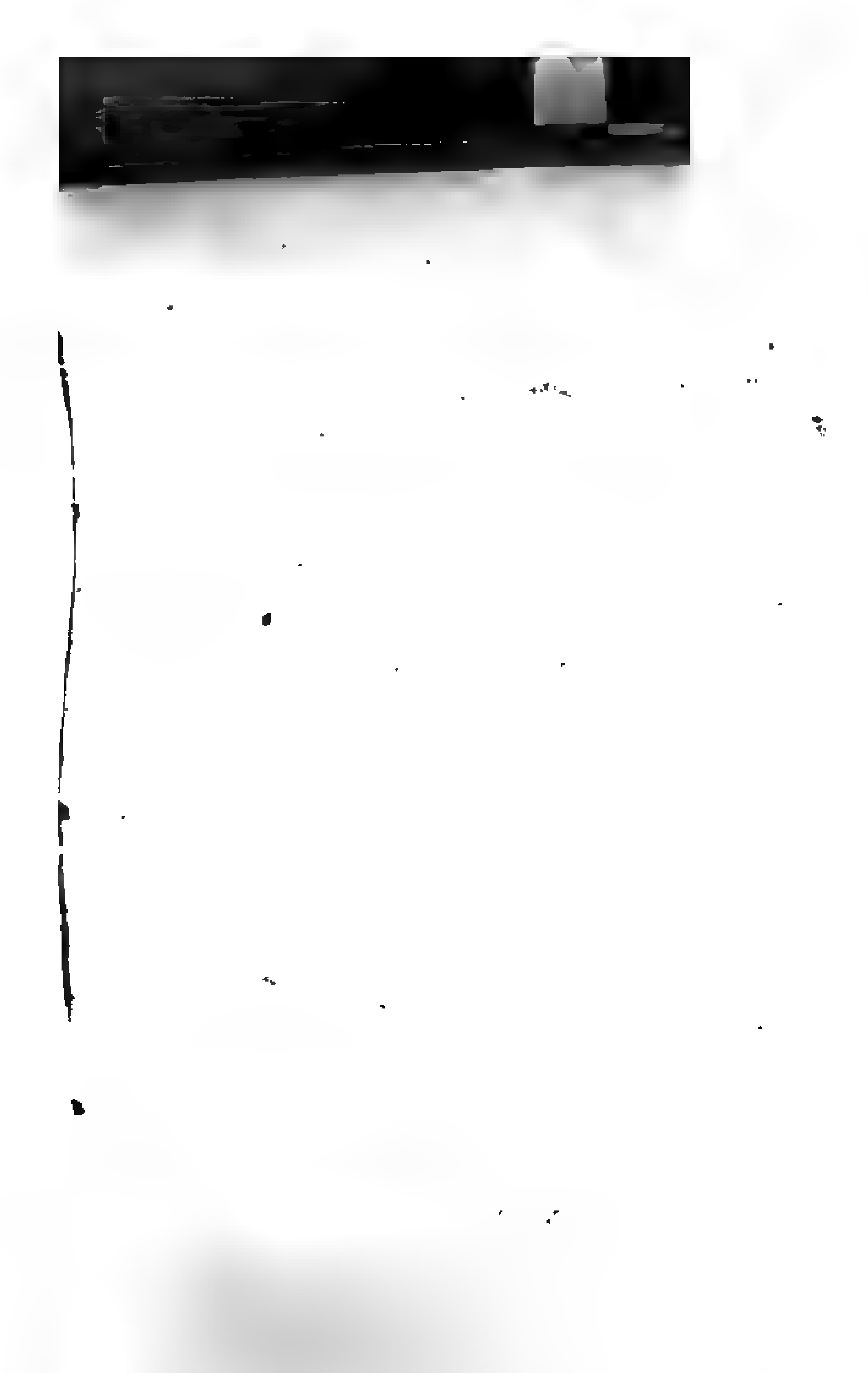
TCHAOU-TA-JIN, revêtu d'un emploi distingué dans les affaires civiles de l'Etat, fut chargé par l'empereur, conjointement avec Van-Ta-Jin, de traiter convenablement l'ambassade britannique pendant son séjour à la Chine. C'étoit un homme extrêmement grave dans ses manières, qui, à une intégrité parfaite et à un jugement solide, réunissoit une vaste érudition. Aussi avoit-il dirigé l'éducation d'une partie de la famille impériale.

Outre la boule bleue, placée sur le sommet du chapeau, et qui est la marque ordinaire de sa dignité, il y portoit encore suspendue une plume de paon, signe d'une plus haute distinction.

Il est représenté dans son grand habit de Cour, lequel consiste en une large robe de soie ou de satin qui couvre une veste de dessous, brodée en soie des plus vives couleurs. La pièce carrée qu'il porte sur la poi-

trine et l'autre semblable qui lui traverse le dos, sont aussi richement brodées et présentent la figure d'un oiseau imaginaire, marque distinctive d'un mandarin lettré ; un tigre ainsi placé dénote que celui qui le porte, jouit d'un grade militaire. Les grains qui forment le collier, sont de corail, ou d'agathe, ou de bois odorant merveilleusement sculptés, suivant l'imagination de l'artiste.

Il porte à la main un papier relatif à l'ambassade.



Pl. XXII



Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon

Brouette allant à la voile

[illegible]

[illegible] armées, [illegible] permettre [illegible] qui fut [illegible]

Le [illegible] des [illegible]



[redacted]

BROUETTE

ALLANT A LA VOILE.

LORSQUE le vent est favorable et que la surface du terrain est assez unie pour le permettre, les Chinois se contentent quelquefois de hisser cette simple voile pour faciliter les efforts du tireur; mais si le vent est contraire, on abandonne la voile, et un second manœuvre assiste alors le premier, en tirant de concert avec lui la machine par le moyen d'une corde passée en travers de ses épaules.

La voiture contient, entre autres objets, des végétaux, une corbeille de fruits, une boîte de thé, des bamboux et une jarre de vin, dont l'ouverture est hermétiquement fermée avec du lut, pour préserver la liqueur de l'impression de l'air. Sur le côté est placé le chapeau du conducteur et quelques ustensiles propres à tenir la machine en bon état.

Milton a ainsi décrit cet usage dans son Paradis perdu, liv. III, vers 437, etc.

« Poursuivant son voyage, il se trouve » dans les plaines stériles de la Sérique, où » les Chinois, empruntant le secours de la » voile et des vents, font voler avec rapi- » dité leurs légers chariots de canne. »



Pl. XXIII



Dessiné par Alexandre — Gravé par J. Simon

Barque de mandarin.



[redacted]

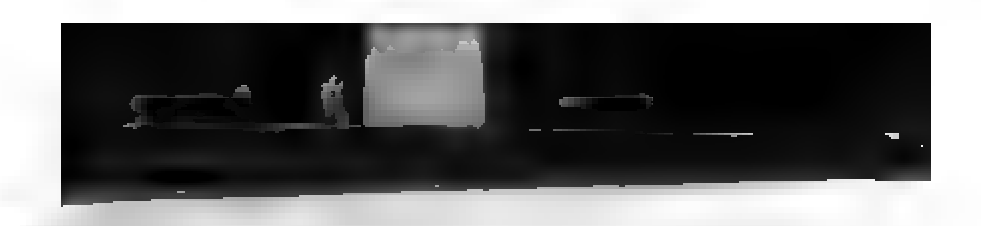
BARQUE
DE MANDARIN.

Les mandarins obligés par le service public de se transporter dans les différentes parties du royaume, s'y rendent dans des barques qui remplacent, à la Chine, nos carrosses d'Europe.

Leurs panneaux et leurs moulures sont ornés de peintures et de vernis singulièrement variés. Pendant la nuit, ou dans un temps de pluie, la partie qu'occupe le mandarin est fermée par des volets, et la lumière n'y pénètre qu'au travers d'un treillis recouvert de lames fort minces, enlevées sur des coquilles d'huître.

Le plat-bord de ces barques (comme dans la plupart des vaisseaux chinois) a assez de largeur pour que les bateliers puissent faire aisément le service, et se rendre de la poupe à la proue sans incommoder les passagers.

Le mandarin est représenté dans la gravure, servi par des soldats et des domestiques qui lui apportent son repas. La double



ombrelle, ou marque de son autorité, est placée d'une manière évidente pour imprimer le respect. Le pavillon et la table qui décorent la poupe, chargés de caractères chinois, dénotent son rang et son emploi. A ces marques de la puissance, les autres vaisseaux doivent se ranger pour lui faire place; en sorte que, malgré le grand nombre de bâtimens naviguant sans cesse dans les canaux, la marche de la barque qui transporte un mandarin, est rarement retardée; et si, par entêtement, ou même par accident, le pilote de quelque vaisseau retardoit ces officiers dans l'exercice de leurs fonctions, le mandarin lui feroit appliquer autant de coups de bambou qu'il jugeroit convenable.

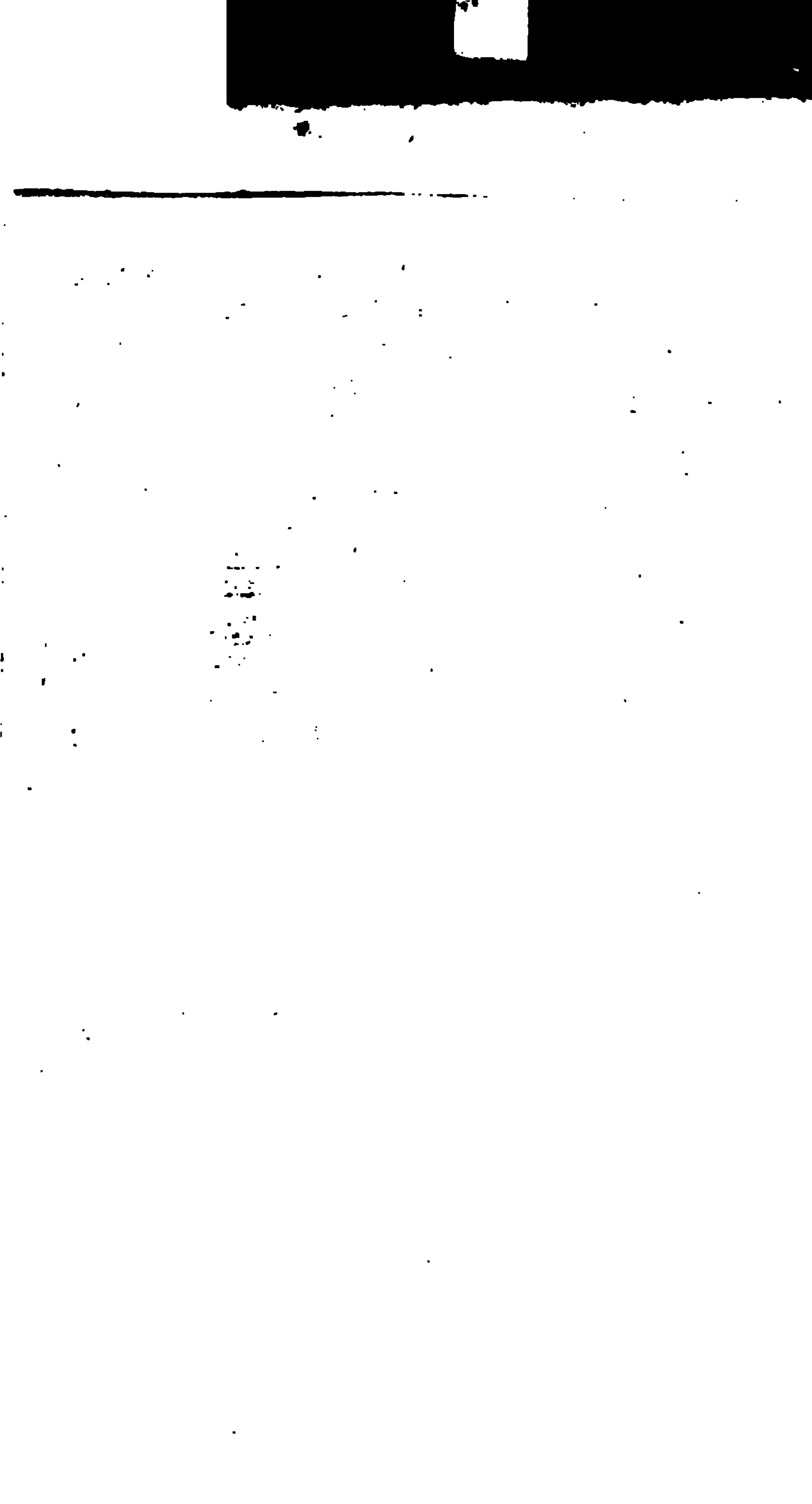




Dessiné par Alexandre — Gravé par S. Simon

Palais de mandarin

PLANCHE XXIV.



[redacted]

PALAIS
DE MANDARIN.

LA maison d'un mandarin est généralement distinguée par deux mâts élevés, placés au-devant de la porte. Pendant le jour, des pavillons flottans à leurs sommets, annoncent la dignité du maître, et durant la nuit, des lanternes peintes y brillent suspendues.

Les Chinois de la première classe aiment à vivre retirés dans l'intérieur de leur famille ; c'est pourquoi leurs habitations sont le plus souvent entourées d'une muraille. Leurs maisons ont rarement plus d'un étage, quoiqu'il y ait à cela quelques rares exceptions ; car, pendant la résidence de l'ambassade à Pekin, la maison occupée par le secrétaire en avoit deux.

La plupart des chambres, dans une maison chinoise, sont sans lambris ; en sorte que les merrains qui supportent le toit, restent à découvert. L'ameublement consiste communément en châssis couverts en soie de différentes couleurs, ornés de sentences de mo-

[redacted]

rale écrites en caractères d'or, et suspendus de manière à former d'agréables compartimens. On voit disposés sur des tables des arbres nains très-curieux, des branches de corail, ou de petits poissons d'or et d'argent, le tout placé dans de charmans vases de porcelaine.

JOURNAL

DU VOYAGE

DE

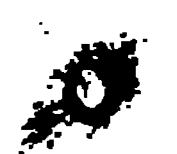
M. SAMUEL HOLMES,

Sergent-major du onzième régiment de dragon-légers, et l'un des gardes de lord MACARTNEY dans son ambassade en Chine et en Tatârie;

1792 — 1793.

Imprimé littéralement à Londres en 1798 d'après le Journal même tenu pendant l'expédition;

Et traduit de l'anglais par M. M-L.





PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR ANGLAIS.

MONSIEUR Samuel Holmes, promu depuis peu, par son mérite, au grade de sergent-major du onzième régiment de dragons, faisoit partie de la garde qui accompagna lord Macartney dans son ambassade en Chine et en Tatârie. Il tint un journal exact de tout ce qui se passa sous ses yeux et dans la sphère de ses connoissances. Ce récit simple et sans apprêts porte à chaque page le cachet de l'authenticité; sa lecture prouve que tous les objets et tous les événemens ont été décrits aussitôt après l'impression reçue, et conformément à cette impression.

Tels sont les titres de recommandation en faveur du *Journal d'un Voyage à la Chine*, rédigé par un homme honnête et impartial, mais illettré; tels sont les modestes auspices sous lesquels il se présente au Public. S'il ajoute *peu de chose* à la masse des renseignemens déjà recueillis sur les diverses circonstances de l'expédition, ce *peu de chose* ne sera peut-être pas totalement dénué d'intérêt pour le lecteur curieux qui, assuré de la vérité par le caractère même de l'écrivain, pourra donner toute sa confiance aux détails relatifs à cette nation si célèbre et si peu connue, depuis si

long-temps l'objet des plus profondes méditations du politique et du philosophe (1).

. . . .

Pour ne rien laisser à désirer aux personnes qui ont honoré ce petit ouvrage d'une si généreuse protection (2), l'éditeur y a joint une lettre du sergent-major Holmes, en réponse aux questions qui lui avoient été faites sur le temps et le lieu où il avoit rassemblé ses matériaux, et sur la manière dont il les avoit confiés au papier.

Copie d'une lettre du Sergent-major Holmes à M. W. Young (3), *sur la manière dont il a écrit son Journal.*

Berks, 7 décembre 1797.

En réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et que j'ai reçue ce matin, je vous dirai qu'au moment de quitter l'Angleterre je me munis d'un petit livre dans le dessein de prendre des notes, et ne songeant

(1) Les deux paragraphes suivans, que le traducteur n'a pas jugé à propos de faire passer en français, ne pouvoient intéresser que les souscripteurs eux-mêmes. (*Note du Traducteur.*)

(2) Le prix de la souscription étoit d'une guinée, de manière que les exemplaires de cet ouvrage ayant été tirés à très-petit nombre, ils sont maintenant très-rares et très-chers. (L-s.)

(3) Quoique M. Holmes n'ait pas jugé à propos d'ajouter les titres de la personne à laquelle il adresse cette lettre, j'ai tout lieu de croire, d'après la parfaite identité de nom, que c'est le secrétaire de la Société Africaine, qui a été dernièrement chargé par cette Société de publier la relation du Voyage de

nullement à m'étendre autant que je l'ai fait ; mais ce livre étoit entièrement rempli lorsque nous arrivâmes à la Chine. J'achetai alors du papier chinois et je transcrivis les notes que j'avois recueillies jusqu'alors. J'ajoutai à la suite toutes mes observations journalières, et je n'ai pas écrit une seule ligne concernant la Chine, après notre départ de Macao. Personne ne m'a aidé dans ce travail, à l'exception d'un de mes camarades, qui me permettoit de lire son journal et qui lisoit aussi le mien. Pour les observations de latitude et de longitude, j'ai consulté le livre de Lock. En arrivant en Angleterre, le cahier se trouva rempli, moins une partie de la dernière feuille.

Je suis, Monsieur, avec le plus profond respect,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

S. HOLMES,

Sergent-major du 11e. *de dragons.*

S. W. YOUNG. Bartonne. M. P.

M. Hornemann, dans l'intérieur de l'Afrique : cette intéressante relation a été traduite en français par M. La Beaume ; j'ai ajouté à cette traduction des notes géographiques et un Mémoire sur les Oasis, composé principalement d'après les auteurs arabes ; 1 vol. *in*-8o., chez Dentu. (L-s.)



VOYAGE EN CHINE

ET

EN TATÂRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Composition de la garde de l'ambassadeur. — Départ de Spithead. — Temps orageux. — Situation des rochers nommés *Las Desertas*. — Arrivée dans la rade de Funchal à Madère. — Fertilité de cette île en vin et en gibier. — Pic de Téneriffe. — Note sur les montagnes les plus élevées. — Description de Santa-Cruz ; — Des environs du Pic. — Départ. — Iles du Cap Vert, — Habitées par des esclaves et des Portugais déportés, — Abondantes en gibier. — Situation de San-Iago. — Passage de la Ligne. — Arrivée à Rio-Janeiro. — Description de cet important établissement des Portugais. — Superstition, insolence, paresse et dépravation des habitans de cette ville. — Observation sur le climat. — Description d'un petit animal particulier au pays. — Position de Rio-Janeiro.

Le vendredi 14 septembre 1792, les troupes destinées à accompagner lord Macartney dans son ambassade à la Cour de Pékin,

reçurent ordre de s'embarquer à Spithead; elles étoient composées de vingt hommes du corps de l'artillerie royale, à bord du *Lion*, vaisseau de ligne de soixante-quatre canons, commandé par sir Erasme Gower; de vingt hommes d'infanterie, et de dix dragon-légers, à bord de l'*Hindostan*, beau bâtiment neuf de la Compagnie des Indes, du port de 1200 tonneaux, sous le commandement du capitaine William Mackintosh.

Le mardi 25, l'ambassadeur se rendit à bord avec sa suite, et le lendemain les vaisseaux appareillèrent avec plusieurs bâtimens marchands expédiés pour l'Ouest. Le jeudi 27, nous découvrîmes l'île de Wight, dans l'est-sud-est, à la distance de cinq lieues, un vent très-fort soufflant de la partie du sud-ouest, et le brigantin le *Jackall*, qui devoit nous accompagner, se trouvant alors loin derrière nous. Le lendemain nous le perdîmes entièrement de vue, et nous craignîmes que quelque accident ne l'eût forcé de retourner à Portsmouth.

Vers midi, nous allâmes mouiller dans la baie de Torbay, où nous restâmes jusqu'au premier octobre; mais une forte brise s'étant élevée de la partie de l'Est, nous appareil-

lâmes une seconde fois, et en peu d'heures nous perdîmes de vue notre patrie. Nous aperçûmes plusieurs bâtimens, dont les uns se rendoient en Angleterre, et les autres s'en éloignoïent. Le 3, de grand matin, nous relevâmes au sud-sud-ouest, à la distance de quatre lieues, l'île d'Ouessant, sur la côte de France. Pendant ce jour, et quelques-uns des suivans, étant par le travers de la baie de Biscaye, nous eûmes une mer houleuse et grand frais de vent. Le 4, le *Lion* fit signal de forcer de voiles. Le 5, nous dépassâmes un bâtiment de la Compagnie des Indes de Dannemark, à l'Orient à nous; et le lendemain nous parlâmes à un navire de Bristol, destiné pour la côte d'Afrique.

Le 7, nous vîmes dans l'Est un gros vaisseau et un cutter; le temps étoit couvert et orageux. Le 8, le *Lion* démâta de son mât de hune de misaine, pour avoir mis trop de voiles dehors. Nous continuâmes notre route, et le laissâmes en arrière, occupé à réparer ce dommage. Le même jour, vers cinq heures du soir, nous vîmes la terre par l'avant du navire; et le 9, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes fort près des rochers appelés *Las Desertas*, au sud-est de Madère; nous

reconnûmes que leur extrémité sud-est est située par 32d 33' latitude nord, et par 16d 17' longitude ouest, au méridien de Greenwich.

Vers midi, nous mouillâmes dans la rade de Funchal; et le soir, nous vîmes le *Lion* se diriger vers l'île; mais le vent étant très-foible, il ne put l'atteindre que le lendemain matin. Il vint mouiller à côté de nous, et salua le gouverneur de quinze coups de canon; le fort rendit le salut en nombre égal. Le gouverneur avoit été prévenu de notre intention de relâche à Madère, et il avoit reçu de Lisbonne l'ordre d'accueillir l'ambassadeur et sa suite avec toutes les marques possibles de distinction et d'égards : l'ordre fut ponctuellement exécuté. Les logemens et tous les accessoires avoient été préparés à terre, et l'on ne tarda pas à s'y rendre; l'ambassadeur fut salué par le *Lion* et les forts.

Les soldats qui composoient la garde de son Excellence, ayant obtenu la permission de passer quelques jours à terre, furent traités avec toutes sortes d'attentions par les habitans, qui mirent un empressement particulier à leur montrer ce qu'il pouvoit y avoir de curieux : rien, dans cette riche con-

trée, ne fut épargné pour contribuer à leur agrément et les rendre contens de leur séjour.

Le territoire de Madère est très-fertile; il abonde en fruits de différentes espèces, et principalement en raisins, dont il produit une assez grande quantité pour suffire annuellement à d'immenses exportations de vins dans toutes les parties de l'Europe. Il abonde aussi en gibier de diverses sortes, dont quelques-unes se trouvent en Europe, sous les latitudes les plus chaudes, mais les autres sont propres à cette île. On y voit un nombre prodigieux de lézards; mais on dit n'y avoir jamais rencontré de reptiles venimeux. S'il n'y a qu'une seule ville de quelque importance, on y trouve en revanche une multitude de délicieuses maisons de campagne, où les Portugais passent la plus grande partie de leur temps. Il y a aussi dans toutes les parties de l'île, et dans les plus beaux sites, beaucoup de couvens et de maisons religieuses, qu'entourent des bosquets d'orangers et différentes espèces d'arbres verts. Quoique pendant notre séjour le vent eût été assez favorable au *Jackall*, nous n'eûmes aucune nouvelle de ce navire, et dès lors nous renonçâmes à l'espérance de le revoir.

Le 16 octobre, nous appareillâmes, recevant et rendant le salut comme à notre arrivée ; et rien de remarquable ne s'offrit à nous jusqu'au dimanche 21, où nous eûmes le plaisir de découvrir le Pic de Ténériffe, qu'on croit être la montagne isolée la plus élevée qui soit au monde (1). Comme la matinée étoit belle et le ciel serein, nous vîmes très-distinctement son sommet au-dessus des nuages. Vers midi, nous aperçûmes l'île de Ténériffe, et le soir nous jetâmes l'ancre dans la rade de Santa-Cruz, après une excellente traversée, qui, depuis notre départ d'Angleterre, n'avoit duré que trois semaines, y compris le temps de notre séjour à Madère. Le voyageur a peu d'agrémens à espérer à Ténériffe. Après avoir entendu débiter sur le fameux Pic tant de merveilles, il peut passer, même

(1) M. Holmes a raison sous le point de vue de l'isolement; mais le Pic de Ténériffe, suivant M. Borda, n'a que 3710 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, tandis que la montagne de Chimboraçao au Pérou, a près du double, c'est-à-dire, 6274 mètres. Le sommet du Pichincha a 4742 mètres de haut, et le Mont-Blanc, dans le département de ce nom, 4774 mètres. Voici donc trois montagnes connues, dont deux dans le nouveau monde et une dans l'ancien, qui sont plus hautes que le Pic de Ténériffe. (L-s.)

sans l'entrevoir, des mois entiers à la ville de Santa-Cruz. Le sommet vient-il à se dégager des nuages dont il étoit enveloppé, l'attente du curieux sera encore déçue; car du point de vue sous lequel il l'apercevra, l'effet en sera considérablement affoibli par les montagnes voisines; et le Pic excepté, l'œil trouve un bien médiocre plaisir à contempler la morne physionomie d'une contrée stérile. Cependant la ville, dont la blancheur contraste avec le fond rembruni des hauteurs opposées, offre un aspect fort agréable. Elle est bâtie sur un plan régulier, et ses édifices sont en général d'un assez bon goût. Ses églises et ses couvens sont en grand nombre, et le luxe le plus somptueux semble avoir présidé à leur décoration. Mais l'effronterie et l'importunité des mendians, l'excessive immodestie des femmes de la dernière classe, forment des accessoires extrêmement dégoûtans.

Comme il y a beaucoup d'Anglais établis en ce lieu, nous ne manquâmes ni de société, ni de renseignemens. A la vérité, nous ne pouvions trouver cette double ressource qu'auprès de nos compatriotes; car il n'est pas facile de triompher de la réserve d'un Espagnol, et cette victoire est surtout difficile

pour un Anglais, dont la réserve est presque égale.

On a décrit l'intérieur de l'île comme un pays fertile et pittoresque; les environs de la petite ville de Laguza, située au pied du Pic, méritent cette réputation. Quelques officiers et plusieurs gentilshommes d'ambassade firent une excursion au Pic, dont ils essayèrent de gagner la pointe; mais ils trouvèrent l'air si froid, la montée si périlleuse, et des difficultés si multipliées, qu'ils furent obligés de renoncer à leur entreprise. Toutefois, quelques-uns d'entre eux, plus hardis que les autres, gravissant les précipices, et s'attachant avec leurs pieds et leurs mains aux escarpemens des rochers, s'élevèrent à environ un demi-mille du sommet; mais après une semaine d'absence, ils regagnèrent les vaisseaux, très-fatigués et fort mécontens de leur tentative. Le Pic se présente sous la forme d'un pain de sucre, et on dit que sa hauteur perpendiculaire est de plus de trois milles. La pierre blanche qui constitue sa partie supérieure, et qui de loin ressemble à de la neige, a généralement accrédité l'opinion que son sommet étoit couvert d'une neige éternelle : cette opinion est une erreur. Il y a au

pied du Pic plusieurs cavernes souterraines vraiment curieuses, et qui, pendant toute l'année, fournissent de la glace aux habitans. Les marchés leur procurent de la viande fraîche; mais elle n'est ni abondante ni de bonne qualité. Le poisson y est fort rare; la volaille très-commune, et à aussi bon marché qu'en aucun port d'Angleterre. Les légumes n'y sont pas abondans, à l'exception de la courge et d'une espèce d'oignon qui a une saveur extrêmement douce. Leurs fruits consistent en raisins, en figues, en oranges et en mûres, dont ils font une très-riche récolte dans la saison. Le vin se vend de dix *pounds* quatre *shellings* à quinze *pounds* la pipe, et pour ce dernier prix, on peut avoir la meilleure espèce, qu'ils appellent *London particular*. Les chevreaux y sont à vil prix, et on s'en procure aisément. Mais le voyageur fera sagement de bien garnir sa bourse avant de quitter l'Angleterre, s'il est bien aise de recevoir un bon accueil de la part des Espagnols, extrêmement intéressés en ce pays.

La latitude de Santa-Cruz est de 28d 27′ nord, et sa longitude de 16d 17′ ouest, au méridien de Greenwich. Lorsqu'on s'éloigne de Ténériffe, en cinglant dans l'Ouest, le

Pic se présente sous différens aspects d'une grande beauté. Son élévation prodigieuse, auparavant perdue pour le spectateur, se découvre entièrement à lui, et le frappe d'étonnement. Toute l'ile paroît être une vaste montagne, terminée par un sommet pyramidal. Quelquefois, lorsque les voiles ne sont enflées que par une brise légère, on le voit pendant plusieurs jours de suite; et des personnes dignes de foi nous assurèrent que, par un temps clair, on peut encore le distinguer à la distance de cent milles. Mais comme nous étions partis avec un très-grand vent, qui nous faisoit parcourir dix milles par heure, nous l'avions tout-à-fait perdu de vue dès le lendemain matin.

Nous quittâmes Santa-Cruz le 27 octobre, et le vent continua de nous être favorable jusqu'à notre arrivée aux îles du Cap Vert, que nous découvrîmes le premier novembre, vers le soir; le lendemain, vers midi, nous mouillâmes vis-à-vis la ville de Porto-Praya. Les îles du Cap Vert sont un groupe de petites îles sur la côte d'Afrique, dont la principale, San-Iago, est éloignée du continent d'environ 500 milles. Elles sont au nombre de huit ou dix, et fournissent en général

néral de l'eau excellente et du bœuf pour l'approvisionnement des vaisseaux. Le bétail y est d'une plus petite espèce qu'en Angleterre; mais pour moins de cinq *dollars* on peut avoir un bon bœuf gras; et les fruits, tels que les oranges, les citrons, les noix de cocos, les bananes, les figues-bananes, etc., y croissent dans une telle abondance, que quelques-uns de nos matelots en obtinrent une grande quantité en échange d'un vieux vêtement valant à peine quatre sous. Ces îles produisent peu de grains. On y remarque plusieurs belles vallées, qui sont entièrement desséchées faute de pluie; on nous dit que depuis près de cinq ans il n'en étoit pas tombé une seule goutte. Les habitans sont presque tous, ou des esclaves achetés à la côte d'Afrique, ou des Portugais qu'on y déporte pour leurs crimes. Ainsi, les Européens qu'on rencontre en ces lieux sont, en quelque sorte, le rebut des prisons. Rien au monde n'est plus misérable que leur genre de vie. Le voisinage de la ligne équinoxiale y entretient une chaleur insupportable; et quoique les produits du sol y soient assez abondans, la propriété en appartient exclusivement à un petit nombre d'individus, dont l'intérêt est de les mettre

en réserve pour les vaisseaux qui sont dans l'habitude d'y renouveler leurs provisions. Les malheureux esclaves vivent de fruits et de poisson, dont la rareté égale la mauvaise qualité. Aussi pauvres que leur nourriture, leurs huttes ne sont que quelques pierres posées les unes sur les autres, et couvertes de feuilles de cocotier. De tous les animaux particuliers à ces îles, nous n'eûmes occasion de voir qu'une très-petite espèce de singes, fort jolie, de couleur jaune, et moins portée à la malice que ne le sont les autres espèces. Il y a aussi plusieurs sortes d'oiseaux sauvages. Les officiers et les gentilshommes d'ambassade descendirent à terre pour chasser ; ils furent assez heureux dans leur expédition, car ils rapportèrent à bord plusieurs beaux dindes et plusieurs pintades ; un des chasseurs tua même un aigle d'une grande et belle espèce, chauve sur la tête et gris de vieillesse. Les Nègres et les Portugais sont catholiques romains, et très-superstitieux.

On voit à San-Iago une chapelle décemment ornée et desservie par des religieux Nègres. Il y a un corps-de-garde et un petit nombre de soldats Noirs, misérablement armés et plus misérablement vêtus ; quelques canons

en batterie ; mais de si foibles murailles, qu'un boulet de six livres suffiroit pour les renverser. San-Iago est à 15^{d} de latitude nord, et à 35^{d} $40'$ de longitude ouest.

Le 7 novembre, nous appareillâmes avec un vent du sud-est ; le 18, nous passâmes la ligne, en pratiquant les cérémonies d'usage ; coutume bizarre, qui consiste à raser et à plonger à la mer ceux qui ne l'ont jamais passée. Aux approches de la ligne, nous eûmes des calmes et de terribles coups de tonnerre accompagnés d'éclairs ; mais nous la traversâmes avec une belle brise, qui souffla sans interruption jusqu'à notre arrivée sur la côte d'Amérique ; et pour mettre le comble à notre satisfaction, les équipages des deux vaisseaux étoient pleins de vigueur et de santé. Il ne s'étoit encore manifesté aucun symptôme de scorbut, grâces aux soins et à la vigilance infatigable d'officiers habiles et de chirurgiens expérimentés.

Notre navigation, depuis l'Equateur, fut extraordinairement agréable. Nous eûmes constamment un temps doux et un ciel serein, semblable à celui dont on jouit en Angleterre pendant la plus belle saison de l'année. Le *Lion* fut souvent obligé de diminuer

de voiles pour proportionner sa marche à la nôtre, et sans cette circonstance, il eût probablement employé moins de temps à se rendre au Brésil. Nous n'eûmes cependant pas lieu de nous plaindre; car, à partir de San-Iago, nous achevâmes en vingt-quatre jours une traversée qui exige ordinairement six semaines. Le 30 novembre, nous étions à l'ancre dans le port de Rio-Janeiro, vis-à-vis la ville de Saint-Sébastien, capitale du Brésil, dans l'Amérique méridionale. Le *Lion* salua le gouverneur de quinze coups de canon, qui lui furent rendus sur-le-champ; mais il s'écoula beaucoup de temps avant qu'aucun de nous pût obtenir la permission de descendre à terre. L'établissement de Rio-Janeiro est le plus important de ceux qui appartiennent aux Portugais; il produit du sucre, du tabac, du coton; on en tire des cuirs, et d'excellentes drogues pour la médecine et les manufactures; il fournit aussi de l'or, de l'argent et même des diamans. L'or seul qui s'expédie annuellement pour l'Europe excède, dit-on, la valeur de quatre millions sterlings. Le vice-roi habite un palais spacieux, mais d'une architecture médiocre; la ville est très-fortifiée à différens endroits; le port

est aussi protégé par des ouvrages de fortification. Plusieurs vaisseaux de guerre y sont en station, et la force militaire y est dans un état respectable. La ville est grande et régulière, mais mal bâtie, à l'exception des églises et des monastères, qui sont magnifiquement ornés. Il y a un grand nombre de couvens de différens ordres, qui tous paroissent environnés d'une haute réputation de sainteté, quoique plusieurs d'entre eux ne se fassent aucun scrupule de commettre les plus grands crimes. Il est dangereux pour un étranger de se trouver au milieu d'eux, à moins qu'il ne soit familiarisé avec leurs mœurs et leurs usages, et qu'il n'embrasse toutes leurs opinions. Plongés dans la mollesse et la débauche, les habitans sont hypocrites et dissimulés. Point de franchise dans leur conversation; point de probité dans leurs relations commerciales; superstitieux, ignorans, riches, paresseux, orgueilleux et cruels, ils préfèrent, comme les peuples des climats les plus méridionaux, l'ostentation et l'éclat extérieur aux plaisirs de la société et de la table. Quand ils se visitent les uns les autres, ou qu'ils sortent hors de leurs maisons, ils ont trop d'indolence et de vanité pour se rendre

à pied, même à la plus petite distance; mais ils se font porter sur les épaules de leurs nègres dans une sorte de litière richement décorée; ils ne connoissent pas d'autre voiture, et n'ont que très-peu de chevaux. Lorsqu'un vaisseau arrive en ce pays, le capitaine ou l'officier commandant est obligé de subir une espèce d'interrogatoire, de déclarer d'où il vient, où il va, etc.; et il n'est permis à personne de descendre à terre avant d'avoir obtenu l'autorisation du vice-roi, qui ne l'accorde ni sans difficultés, ni sans délais. Le voyageur est ensuite conduit au corps-de-garde, où il est traité comme un véritable prisonnier; il est forcé de répondre aux questions les plus indiscrètes que le commandant du poste juge à propos de lui adresser. Si vous débarquez avec vous quelque objet de la plus mince valeur, on l'examine avec une attention minutieuse, et vous ne pouvez faire un pas sans être accompagné d'un officier ou d'un soldat, qui ne vous quitte pas un moment, jusqu'à ce que vous soyez remonté à bord. Les femmes sont belles et portées à l'amour; mais quoiqu'elles ne paroissent avoir nulle aversion pour les étrangers, il est difficile et même dangereux de rechercher leurs

faveurs ; car elles sont surveillées de très-près par la jalousie de l'autre sexe, toujours prêt à punir la moindre faute avec la plus extrême rigueur. Cependant il n'est pas de désir qu'un voyageur ne puisse contenter à Rio-Janeiro, s'il veut prendre la peine de faire quelques démarches, et surtout s'il ne manque pas d'argent.

Le pays est très-abondant en fruits de différentes espèces. Le climat est chaud et malsain, sujet aux tempêtes, au tonnerre, aux éclairs, aux pluies, aux vents variables ; et sans les brises qui, dans l'après-midi, s'élèvent de la mer, la température en seroit insupportable. Pendant notre séjour, au mois de décembre, les chaleurs furent extraordinaires, et nous ne pouvions nous empêcher de remarquer qu'au moment même où nos amis en Europe cherchoient sans doute tous les moyens de se garantir du froid, nous ne respirions qu'avec peine les vapeurs embrasées d'une atmosphère étouffante. A la vérité, nous étions alors au commencement de l'été de ces contrées, et les oranges, ainsi que les autres fruits, approchoient de leur maturité. Nous n'eûmes pas occasion de voir un grand nombre d'animaux ; mais tous ceux



que nous aperçûmes étoient les mêmes que ceux décrits comme appartenans au Pérou et au Mexique. Nous achetâmes plusieurs petits quadrupèdes remarquables par leur délicatesse et leur beauté. La taille de ces animaux étoit un peu plus grosse que celle du rat ; leur couleur étoit rouge et lustrée ; ils avoient les pieds et la queue conformés comme le singe, mais la tête semblable à celle du lion, et accompagnée d'une espèce de soie longue et touffue, qui venoit leur ombrager la face. Ils dévoroient leur nourriture à la manière du singe ; mais ils étoient plus tranquilles, vivant principalement de fruits et de lait, et ne pouvant supporter la moindre impression de froid.

Le *Héros*, vaisseau anglais venant des mers du Sud, arriva quelques jours après nous à Rio-Janeiro ; et comme il se remit en route pour Londres peu de temps avant notre sortie du port, nous expédiâmes par cette occasion de nombreuses dépêches à nos amis en Europe. Un de nos matelots malade, et qui, frappé de l'idée qu'il ne résisteroit jamais aux fatigues d'un si long voyage, désiroit nous quitter, en profita pour retourner dans sa patrie. Nous eûmes ici le désagrément

de voir éclater quelques murmures parmi les soldats embarqués à bord de l'*Hindoùstân*, parce que les officiers leur avoient donné quelques ordres extraordinaires pour le service du vaisseau ; jusqu'alors ils s'étoient parfaitement bien comportés, et s'étoient rendus très-utiles à la manœuvre. Le colonel Benson, commandant le détachement, leur reprocha vivement leur conduite ; il leur peignit avec énergie les funestes conséquences d'une semblable insubordination, leur fit envisager la honte personnelle pour eux-mêmes, et la défaveur pour tout le détachement, qui s'étoit volontairement offert pour accompagner l'ambassade. Il ajouta que si quelques-uns d'entre eux croyoient avoir des sujets de mécontentement, il leur permettoit de retourner en Angleterre à bord du *Héros*. Mais tous repoussant unanimement l'idée de regagner leur patrie avec la disgrace de leur chef, promirent d'exécuter sans murmure tous les ordres qu'ils recevroient pour le service du vaisseau. Ces militaires avoient la faculté de descendre à terre à chaque lieu de relâche; ils jouissoient de tous les avantages qu'ils pouvoient raisonnablement souhaiter, et avoient à tous égards beaucoup moins lieu de se

plaindre de leur sort qu'aucun corps de troupes embarqué avant eux.

Rio-Janeiro est situé par 23^{d} $30'$ latitude sud, et par 42^{d} $13'$ longitude ouest, au méridien de Greenwich.

CHAPITRE II.

Départ de Rio-Janeiro. — Baleines. — Iles de Saint-Paul et d'Amsterdam. — Volcans de ces îles. — Lions de mer. — Chasseurs de veaux marins. — Dimension de l'île d'Amsterdam. — Sources bouillantes, où l'on fait cuire le poisson. — Engourdissement extraordinaire des oiseaux nommés Bouby.

Le 16 décembre, lord Macartney se rendit à bord avec toute sa suite, et le lendemain nous nous remîmes en mer avec un grand vent du sud, le Cap à l'est-sud-est. Le 19, les vents passèrent à l'Est, soufflant bon frais; et la température, auparavant extrêmement chaude, devint glaciale. Le 21, le *Lion* eut son mât de hune de misaine fendu, et son grand mât de perroquet emporté. Le 22, nous hélâmes un brick espagnol, sorti de la Havane depuis trois mois, chargé de rhum, de café, de sucre, etc., et se rendant à Rio de la Plata, dans l'Amérique méridionale; le 23, nous hélâmes une corvette espagnole, venant de Cadix et allant à Lima. Vers le soir, nous aperçûmes dans le sud-ouest un vaisseau sous pavillon anglais; mais le vent

étant fort et le temps couvert, il nous fut impossible de lui parler. Le jour suivant, brise piquante de la partie de l'Est; le ciel s'étant éclairci, nous ne vîmes plus le *Lion*. Nous continuâmes notre route dans la même direction, ayant mis dehors toutes les voiles qu'il nous fut possible de porter, et espérant arriver en même temps que lui à l'île de Tristan d'Acunha, où nous comptions nous rendre dans l'espace d'une semaine. Nous célébrâmes de notre mieux, et le plus joyeusement qu'il nous fut possible, la solennité du 25; tout l'équipage se livra aux transports d'une douce alégresse. Vers cinq heures du soir, nous découvrîmes du haut du mât, et sous le vent, une voile qui s'avançoit vers nous. Nous nous dirigeâmes aussi vers elle; et comme elle répondit sur-le-champ au signal que nous lui fîmes, nous eûmes la certitude que c'étoit le *Lion*. Nous nous trouvions alors par le 35e. degré de latitude sud, et le temps étoit extrêmement froid. Plusieurs soldats eurent beaucoup à souffrir du passage brusque du chaud au froid; mais par les soins et les précautions, le mal-aise interne qu'ils éprouvoient se dissipa bientôt sans aucun accident funeste. Le 30 au soir, nous aperçûmes la terre dans

l'est-sud-est, à la distance d'environ dix lieues. Le lendemain au jour, les deux vaisseaux se portèrent sur elle. A midi, nous étions à deux lieues de l'île de Tristan d'Acunha, à cinq lieues d'une île inaccessible, qui nous restoit au sud-sud-est, et à six lieues de l'île du Rossignol, qui nous restoit au sud-quart-sud-ouest. Ces trois petites îles sont à peu près à moitié chemin de Rio-Janeiro au Cap de Bonne-Espérance, par 37^{d} de latitude sud, 14^{d} $15'$ de longitude ouest. Tristan d'Acunha est la plus grande; sa circonférence est d'environ huit milles. Ce n'est presque en tout qu'un rocher stérile, présentant de loin la forme d'un pain de sucre, et assez semblable au Pic de Ténériffe, auquel il ne nous parut pas très-inférieur en élévation. Il n'y a d'ailleurs ni abri, ni mouillage, ni rien qui puisse déterminer les vaisseaux à relâcher dans ces îles désertes. Dans l'après-midi, le *Lion* nous fit signal qu'il étoit dans l'intention de jeter l'ancre. Il mit ses chaloupes à la mer pour chercher un endroit convenable. Vers le soir, il s'éleva un vent très-fort, qui nous menaçoit d'une nuit orageuse; et nous jugeâmes qu'il étoit prudent de tenir le large jusqu'au lendemain matin. Ce que

nous avions prévu arriva. Le premier janvier 1793, dès qu'il fut jour, nous vîmes à une grande distance, sous le vent de l'île, le *Lion* qui, pendant la nuit, avoit été entraîné en dérive; nous nous approchâmes de lui; et pensant bien qu'une seconde tentative de mouiller pouvoit être dangereuse, nous nous laissâmes aller à une forte brise, qui nous faisoit filer dix milles par heure. Dans le voisinage de ces îles, nous aperçûmes un grand nombre de très-grosses baleines et quelques tortues de mer. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au 7, où, à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, nous fûmes assailli par un coup de vent, qui souffla pendant six heures avec une violence extraordinaire, puis se calma tout à coup. Nous trouvâmes sous ces latitudes des vents très-variables qui, dans l'espace de vingt-quatre heures, passoient par tous les points du compas, le temps presque constamment couvert. Par le 39e. degré de latitude sud, et depuis le 19e. jusqu'au 90e. de longitude Est, nous éprouvâmes de fréquentes rafales, et souvent nous perdîmes de vue le *Lion* pendant plusieurs jours de suite; mais nous fûmes toujours assez heureux pour le rejoindre. Pendant le reste

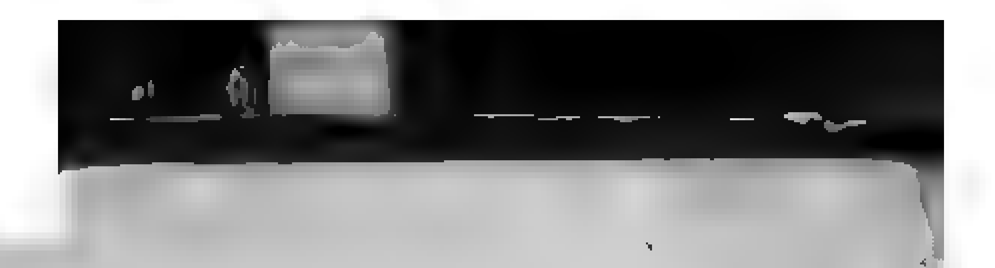
du mois, nous n'eûmes que de légers airs de vent, et des calmes de plusieurs jours.

Le premier février, dès le grand matin, le vent s'étant élevé, nous aperçûmes droit devant nous l'île de Saint-Paul, à la distance de six ou sept lieues. Dans l'après-midi, nous mouillâmes par quarante-cinq brasses au nord-est de cette île. En nous approchant de plus près, nous vîmes en plusieurs endroits de la haute terre s'élever des tourbillons de fumée, que nous regardâmes d'abord comme les signaux de quelques malheureux naufragés; mais lorsque nous fûmes débarqués, nous nous convainquîmes qu'ils étoient réellement produits par des volcans. Pendant le jour, nous ne distinguions que de la fumée; la nuit nous permit d'apercevoir les flammes qui s'élançoient à une hauteur prodigieuse en plus de vingt places différentes; et ceux qui ont visité l'intérieur de l'île, la disent remplie de foyers volcaniques. Le *Héros* étoit le premier vaisseau anglais qui eût relâché à l'île d'Amsterdam, située par 38^{d} $43'$ de latitude sud, et 78^{d} $13'$ de longitude Est. Nous trouvâmes, en abordant, le rivage couvert d'une si grande multitude de veaux marins, que nous fûmes obligés de les disperser

avant de descendre de nos canots. L'île abonde aussi en lions de mer, d'une énorme grandeur et d'une apparence redoutable ; plusieurs d'entre eux ont vingt pieds de long et presque autant de circonférence. Ces animaux sont d'un blanc sale ou de couleur de pierre. Ils ne font aucun mal ; ils sont si lourds et si stupides, qu'ils ne font pas le moindre mouvement lorsqu'on s'approche d'eux ; à moins qu'on ne les attaque ; et dans ce cas, ils fuient à reculons vers la mer, ouvrant leur gueule et agitant leur tête, mais sans faire aucun bruit. Ils sont très-difficiles à tuer ; car quoiqu'un d'entre eux eût reçu à la tête, à la gorge et dans le corps plusieurs balles de mousquet, quoique son sang coulât par torrens, il trouva le moyen de se sauver à la mer. Ils ressemblent beaucoup pour la forme au veau marin, et sont de même pourvus de quatre pieds ou nageoires, dont les deux de derrière se dressent quelquefois de manière à prendre l'apparence d'une queue. Dans cette île, vraiment misérable et peu connue en Europe, nous trouvâmes cinq hommes, Français et Américains, qu'un vaisseau de France y avoit laissés huit mois auparavant, pour se procurer des peaux de veaux

veaux marins; quoiqu'ils en tuassent cent cinquante par jour, leur nombre ne paroissoit pas diminuer. Ils en auroient aisément tué trois fois davantage, s'ils avoient eu des moyens de conserver leurs peaux. Cette contrée ne leur fournissant que du poisson, ils éprouvoient beaucoup de besoins et souffroient de grandes privations. Cependant il devoit s'écouler encore douze mois avant que le vaisseau vînt les chercher. Pour vingt dollars ou leur valeur en provisions, soit de rhum, soit de tabac, ils nous offrirent mille peaux choisies. Des raisons de prudence firent rejeter cette offre avantageuse; mais le capitaine Gower leur donna, gratuitement, plusieurs objets dont ils manquoient (1). L'île a environ sept milles de tour; hérissée de montagnes, elle ne présente ni arbres, ni

(1) Notre voyageur veut ici parler d'un Français nommé Perron, qui s'occupoit, avec quatre autres personnes, à rassembler 25,000 peaux de veaux marins pour la cargaison d'un vaisseau qui devoit venir les chercher douze mois après, et les conduire à la Chine. *Voyez* de plus grands détails sur cet intéressant épisode, dans la Relation de l'ambassade, par Staunton, tom. I, pag. 457 et suiv. de la 3e. édit. française. M. Charpentier Cossigny nous apprend dans ses excellentes observations sur l'ambassade anglaise, pag. 189



buissons, et l'on n'y découvre pas la plus légère trace d'aucune production végétale ou animale. Sur la côte occidentale est un bassin si bien fermé et tellement abrité du vent par les collines qui l'entourent, que sa surface est unie comme celle d'un étang, quoique sa profondeur au centre soit de trente brasses. On y trouve diverses espèces de poissons d'un goût délicieux; nous en prîmes quelques-uns et nous les fîmes cuire dans une source chaude si voisine du bord du bassin, qu'on pourroit en même temps avoir un pied plongé dans l'eau froide et l'autre dans l'eau bouillante. Plusieurs de nos gens mangèrent du poisson ainsi apprêté. J'ignore quel degré de confiance cette assertion obtiendra en Europe; mais c'est un fait incontestable (1).

Il y a encore à l'île d'Amsterdam différentes curiosités naturelles que nous n'eûmes pas le

de son *Voyage à Canton*, que le vaisseau qui devoit venir chercher Perron et ses compagnons fut pris par le *Lion*, dans les mers de Chine. Quel peut être maintenant le sort de ces infortunés? (L-s.)

(1) Ce fait est aussi consigné dans la Relation de l'ambassade, par sir Georges Staunton, tom. I, p. 463 et 464 de la 3e. édit. française. (L-s.)

temps d'examiner, parce que nous remîmes à la voile le 2 février, vers le soir, avec une forte brise de la partie de l'ouest. Le 18, nous nous trouvions par les 26^{d} $30'$ latitude sud, et par les 103^{d} longitude Est. D'après notre calcul, la pointe la plus occidentale de la Nouvelle-Hollande ne devoit pas alors être éloignée de nous de plus de deux cents milles.

Les vents alizés qui soufflent constamment de l'Est entre les parallèles de 30^{d} au nord et au sud de l'équateur, nous obligeoient de faire route au sud-est. Mais ce jour même nous parlâmes au *Lion*, et nous convînmes de reporter notre marche droit au nord, persuadés que nous avions dépassé une chaîne de ressifs appelés *Trial Roks*, située par le travers de la pointe sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Ces écueils sont extrêmement dangereux, car ils sont fort loin de toute terre; leur étendue en longueur est de plusieurs milles, et leur position n'a pas été jusqu'ici bien exactement assignée. Ils furent découverts en 1760 par un bâtiment de la Compagnie des Indes de Suède.

Les vents que nous avions alors étoient modérés, mais constans; et à mesure que

nous avancions vers la Ligne, la température devenoit brûlante. Le *Lion* se tint pendant plusieurs jours au large de nous, dans l'espérance qu'il rencontreroit quelque bâtiment de la Compagnie retournant en Angleterre. Le 22 et le 23, il nous fit divers signaux; mais nous étions si éloignés de lui, qu'il nous fut impossible de les reconnoître; nous continuâmes donc notre route. Le 24, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux du Tropique et de *boobies* ou fous, preuve que nous approchions de terre. Ces oiseaux sont si stupides et si engourdis, que lorsqu'ils s'abattent sur le vaisseau (ce qui arrive souvent), ils s'endorment l'instant d'après, et les matelots s'en saisissent sans avoir besoin d'employer aucune ruse. Un de ceux que nous attrapâmes, tenoit dans son bec un poisson volant.

CHAPITRE III.

Entrée dans le détroit de la Sonde. — Sépulture d'un ambassadeur anglais, mort en allant à la Chine. — Arrivée à Sumatra. — Etablissemens des Anglais dans cette île. — Portrait des habitans des côtes. — Singes, — Tigres, — Crocodiles. — Groupe d'îles nommées les *Dix-Milles*. — Situation et description de Batavia. — Industrie des Chinois. — Abondance et fertilité de l'île. — Atrocité des habitans. — Provisions abondantes tirées de Bantam. — Etablissement des Hollandais à l'île de Banca. — Description des *Pró*. — Les vaisseaux javanais sont très-favorables à la piraterie.

Le 25, à l'entrée de la nuit, nous entrevîmes la pointe de Java, à la distance de dix lieues. Le 26, nous entrâmes dans le détroit de la Sonde. Vers midi, nous vîmes, sous pavillon anglais, un vaisseau qui faisoit route pour en sortir, et, à notre grande satisfaction, nous reconnûmes le *Comte de Wycombe*, capitaine Wood, bâtiment de la Compagnie, chargé pour l'Angleterre. Il nous informa que nous étions attendus depuis longtemps; que lui-même étoit porteur de dépêches de la Chine pour lord Macartney; qu'il

avoit séjourné quinze jours à Batavia, où il avoit ordre d'attendre notre arrivée; mais que l'insalubrité du lieu et diverses autres circonstances avoient déterminé le capitaine Wood à confier les dépêches au gouverneur hollandais, et à se rendre en Europe en toute diligence. Il avoit encore laissé des lettres pour nous à la pointe d'Anguera et à l'île du Nord. Ainsi, nous eûmes le plaisir d'apprendre que les dépêches adressées à l'ambassadeur étoient de la nature la plus satisfaisante, relativement à la réception que nous réservoit l'empereur; et l'on nous fit entendre que l'accueil seroit aussi flatteur que l'ambassade étoit extraordinaire. Après les complimens d'usage, nous laissâmes le *Comte de Wicombe* poursuivre sa route, et le soir, nous vînmes jeter l'ancre à la pointe d'Anguera. Entre ce mouillage et l'île de Cocotore, sur la côte de Sumatra, mourut lord Cathcart, seul ambassadeur que l'Angleterre eût jusqu'alors tenté d'envoyer en Chine; ce ministre expira peu de jours avant que son vaisseau entrât dans le détroit de la Sonde. Il fut enterré à la pointe d'Anguera, où on lui éleva d'abord un monument provisoire. Mais quelques années après, la Compagnie des Indes y envoya un très-beau monument en

marbre, qui fut érigé sur le lieu de sa sépulture, et qui rappeloit son âge, ses titres, la mission qu'il alloit remplir; mission dont l'objet fut manqué entièrement, parce que personne n'avoit caractère pour le remplacer en cas de mort.

Le 27, nous levâmes l'ancre de grand matin, et nous eûmes de légers airs d'un vent variable, entrecoupés de calmes. Vers midi, nous parlâmes à un gros bâtiment de la Compagnie des Indes Hollandaise, retournant en Europe; et le soir, nous rencontrâmes un *trois-mâts* américain et un brick de la même nation, destinés tous deux pour Ostende; le chargement du *trois-mâts* consistoit en sucre de Canton, et le brick alloit sur son lest; propriétaire des deux bâtimens, le capitaine étoit dans l'intention de se défaire du dernier avant son arrivée en Europe. Il s'étoit embarqué sur ce navire à Boston, dans les Etats-Unis, et s'en étoit servi pour faire, de la Chine à la côte sud-ouest de l'Amérique, plusieurs voyages très-lucratifs, dans lesquels il avoit gagné une immense fortune, par le commerce des fourrures. Il avoit acheté le *trois-mâts* en Asie, et l'avoit chargé de sucre pour retourner en Europe.

Le capitaine Mackintosh eut quelque envie de faire l'acquisition du brick pour remplacer le *Jackall*, que nous n'espérions guère revoir ; mais comme les deux parties intéressées ne parvinrent pas à s'accorder sur les conditions du marché, on se sépara de part et d'autre. Le soir, nous arrivâmes à la hauteur de l'île de Cocotore, où nous jetâmes l'ancre ; le lendemain, nous mouillâmes par cinquante brasses entre l'île du Nord et Sumatra ; c'est là le lieu où nos bâtimens qui se rendent à la Chine ont coutume de renouveler leurs provisions d'eau et de bois.

Un *prô* javanais vint nous apporter des tortues, des fruits, de la volaille, des oiseaux et des singes. Après avoir, pendant si longtemps, vécu d'alimens salés, la tortue nous procura un repas extrêmement agréable. Le lendemain, le *Lion* reparut à notre vue, et vint mouiller auprès de nous dans l'après-midi. Il n'avoit rencontré ni le vaisseau de la Compagnie des Indes, le *Comte de Wicombe*, ni aucun des autres vaisseaux auxquels nous avions parlé, et il avoit été en danger d'aller se perdre sous le vent de la pointe de Java.

L'île de Sumatra a, au nord, la presqu'île

de Malacca, à l'Est, l'île de Bornéo, au sud-est, celle de Java, dont elle est séparée par le détroit de la Sonde. On sait que la longueur de ce détroit est d'environ mille milles, sa largeur d'environ cent, et qu'il est partagé par l'équateur en deux parties, dont l'une s'étend à cinq degrés nord-ouest, et l'autre à cinq degrés sud-est de ce cercle.

La Compagnie des Indes d'Angleterre possède deux établissemens voisins du détroit de Malacca, Bencoulen et le fort Malborough. Les contrées intérieures de l'île sont gouvernées par des princes païens, ennemis nés des Européens, et souvent en guerre les uns avec les autres; on nous les représente comme des cannibales. Ils vivent dans de petits villages fortifiés avec des planches de camphrier et des pieux aiguisés en pointe, enfoncés dans la terre, et recouverts de longs herbages et de gazon. Les habitans des bords de la mer prennent le nom de Malais. Ils ont le teint olive foncé, la taille moyenne et généralement courte; les cheveux et les sourcils noirs; les yeux et le nez petit; la bouche grande; peu d'entre eux ont de la barbe; ils paroissent polis, graves, sans malice et disposés à obliger. Quelques-uns se rendirent auprès de nous; mais ils furent très-

surprise, et vraisemblablement dans l'incertitude de savoir si c'étoient des créatures terrestres ou des êtres surnaturels qui apparoissoient si soudainement dans leur retraite. Ils les suivirent jusqu'au rivage, en continuant de manifester leur étonnement, et sans faire à nos gens le moindre mal, quoiqu'ils eussent la facilité d'en tuer plusieurs; car nos gens étoient si avides de voir et de se procurer les moindres objets de curiosité, qu'ils étoient le plus souvent détachés par petits groupes. Nous achetâmes chez ces insulaires beaucoup de beaux oiseaux; mais comme ces oiseaux étoient en même temps très-délicats, la plupart d'entre eux moururent aussitôt qu'ils furent transportés à bord. On trouve en ce lieu un grand nombre de singes; ce sont bien les plus vilains animaux que j'aie jamais vus. Leur grosseur est à peu près celle d'un chat; leur couleur est gris-clair; ils ont le sommet de la tête surmonté d'une houppe, et le poil de dessous le ventre tirant sur le blanc; leur museau est étroit, leurs ongles longs, et ils ont de la barbe. Ils s'embrassent et se saluent les uns les autres en faisant mille contorsions et mille grimaces; s'il ne se trouve pas à leur portée quelque ami de leur propré espèce, ils

joueront avec les chiens. Lorsqu'on les éloigne de leurs semblables, ils sont très-tristes dans les premiers momens de la séparation; les regarde-t-on de travers, ils s'irritent et témoignent leur colère en faisant craquer leurs dents. Ils sont d'ailleurs, comme tous les singes, mal propres, moqueurs et lubriques. Si vous leur laissez la liberté, ils en abusent pour nuire. Se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent, dérober le repas de leur maître, donner la chasse aux poulets, étrangler les oiseaux, porter partout le dégât et le dommage, tels sont les jeux de ces animaux.

La contrée est fort élevée dans la partie où nous étions, excepté vers la mer; les forêts y sont d'une telle épaisseur, qu'il étoit extrêmement difficile d'y pénétrer; la crainte de ne plus pouvoir nous retrouver, nous déterminoit à rester près les uns des autres. Les cris des oiseaux, les sifflemens des lézards et divers autres bruits confus ne nous auroient pas permis de nous faire entendre, même en appelant à très-haute voix. Il existoit pour nous une autre espèce de danger que nous redoutions encore plus, c'étoit la rencontre des bêtes féroces, et particulièrement des tigres, dont on dit ces forêts in-

festées. Les terrains bas et marécageux situés près du rivage sont peuplés de différentes sortes de reptiles ; on y voit des milliers de crocodiles, du genre appelé *alligator*[1], dont plusieurs nous parurent avoir de dix à douze pieds de long.

Le plus grande espèce de requin qui soit au monde se trouve dans ce détroit ; il y en a de trois sortes et de trois couleurs différentes ; le noir est un des plus gros et des plus voraces.

Le 4 mars, nous avions complété notre provision d'eau ; et comme nous étions très-empressés de nous rendre à Batavia, nous appareillâmes à midi, après avoir laissé les noms de nos vaisseaux et les autres instructions nécessaires, tant à l'aignade qu'à l'île du Nord. Nous avertissions les bâtimens de la Compagnie, qui devoient arriver de Canton, et qui, chargés pour l'Angleterre, auroient pu en notre absence aborder sur ces rivages, d'attendre notre retour, dont l'époque étoit fixée au plus tard à une quinzaine. Notre intention étoit de nous servir de ces bâtimens pour expédier des dépêches en Europe.

Un trois-mâts américain, appelé le *Colombus*, un brick et une goëlette jetoient l'ancre

dans le détroit à l'instant même où nous en sortions ; ils venoient de Canton, et ils nous informèrent que le *Sullivan* devoit, le 10 du courant, mettre à la voile pour Londres.

Immédiatement avant la nuit, nous nous trouvâmes au milieu d'un groupe d'îles basses et couvertes de bois, appelées les *Dix-Mille-Iles ;* et certes, elles méritent bien ce nom, car elles sont presque innombrables, et s'étendent sur tout l'espace de mer que l'œil peut en tout sens embrasser. Quoique favorisés par un bon vent, nous fûmes obligés de mouiller et d'attendre le jour pour traverser sans accident cet archipel ; nous levâmes l'ancre le lendemain de grand matin. A midi, nous étions par le travers d'Enroost, à l'entrée du hâvre de Batavia, où nous vîmes relâcher une jonque chinoise. Il est impossible d'exprimer les sensations de plaisir qu'éprouvèrent les deux Chinois embarqués à notre bord, lorsqu'ils aperçurent un bâtiment de leur patrie ; leurs transports n'ont rien de surprenant, quand on considère qu'ils étoient absens depuis environ quinze années. A notre arrivée, la jonque se trouva près de nous ; et il faut avouer que, relativement à la singularité de sa forme, de sa

voilure, etc., la rapidité de sa marche avoit de quoi exciter notre étonnement. Nous entrâmes à Batavia vers cinq heures après midi, et nous fûmes salués par plusieurs vaisseaux anglais qui étoient dans le port. On y comptoit environ cinquante bâtimens hollandais, dont quelques-uns très-grands; plusieurs navires français, et cinq ou six vaisseaux marchands de la Compagnie des Indes d'Angleterre; il y avoit en outre dix ou douze jonques chinoises et une quantité innombrable de barques. Le lendemain de notre arrivée, le *Lion*, dès le matin, salua le gouverneur de treize coups de canon, qui furent aussitôt rendus par le fort. Le gouverneur, ayant appris qu'une indisposition survenue à lord Macartney ne lui permettoit pas de se rendre à terre, voulut bien le dispenser du cérémonial accoutumé, et vint lui-même à bord du *Lion* presser l'ambassadeur de se rendre à Batavia; il reçut en passant le salut de toute la flotte, et le reçut encore en repassant. Le lendemain étant l'anniversaire de la naissance du Prince d'Orange, les batteries de la ville et celles des vaisseaux tirèrent la salve royale. Vers midi, lord Macartney, accompagné de toute sa suite, se rendit à terre, où

où il fut accueilli avec toutes sortes de marques de distinctions. La ville de Batavia est située par 6^{d} $10'$ latitude sud et 105^{d} longitude Est, au nord-ouest de l'île de Java et à l'entrée de la rivière de Jacatra ; elle est pourvue d'un des plus beaux ports qui soient au monde. Entourée de fortifications régulières, la ville proprement dite a près de deux lieues de circonférence ; les faubourgs sont dix fois plus étendus ; les habitans sont de tous les pays ; mais les Chinois y dominent ; on dit que le nombre de ces derniers s'élève à plus de cent mille. Les commerçans et les manufacturiers appartiennent tous à la nation Chinoise, plus capable que les Européens de supporter la chaleur du climat. Leur activité et leur industrie ne contribuent pas peu à enrichir cette place. Le vice-roi Hollandais des Indes Orientales y fait sa résidence ; il ne se montre jamais en public, sans être escorté de sa garde, de ses officiers, et d'un cortége qui surpasse en magnificence celui de tous les souverains de l'Europe.

La ville n'est pas moins belle que forte ; ses superbes canaux, ses ponts, ses avenues en font un très-agréable séjour ; les rues sont larges et bien pavées ; les maisons vastes, élé-

gamment meublées et principalement bâties en briques. La citadelle, où est le palais du vice-roi, commande la ville et les faubourgs; il y a en outre beaucoup d'édifices publics et particuliers, qui l'emportent en grandeur sur tout ce que j'ai vu en ce genre; en un mot, Batavia est généralement regardée comme la plus belle cité de l'Asie, mais en même temps comme la plus malsaine. Une garnison hollandaise de trois mille hommes y séjourne constamment; quinze mille hommes de troupes sont casernés dans l'intérieur de l'île et dans le voisinage de la ville. Les soldats qui composent la garnison sont exposés à la mortalité la plus destructive; on nous assura, d'après des témoignages incontestables, que dans l'espace de seize ans, soixante-dix-huit mille six cents hommes avoient péri; et sur les trente hommes destinés à servir de garde d'honneur au lord Macartney pendant qu'il seroit à terre, sept moururent dans l'espace de quatre jours. Les opinions sont partagées sur les causes de ce terrible fléau; mais on l'attribue principalement à l'usage immodéré du rack ou eau-de-vie de riz, lorsque cette liqueur est nouvelle; les nouveaux arrivés, surtout les soldats et les matelots, sont fort enclins à cet excès.

D'ailleurs, le terrain où se trouve située la ville, est bas et marécageux, et la chaleur y est excessive, quoique tempérée par une brise de mer assez fraîche, qui règne depuis dix heures du matin jusqu'à quatre. Il peut y avoir aussi d'autres causes physiques encore inconnues. Mais je suis persuadé qu'un homme sobre, pour peu qu'il soit accoutumé au climat, peut y vivre aussi bien portant que dans tout autre pays.

Le sol produit du riz, différentes espèces de grains, du poivre, de la canelle, du camphre, etc. Outre une grande variété de fruits d'un goût exquis qui croissent en abondance; l'ananas y vient plus beau qu'en aucun lieu du monde, et avec une étonnante profusion; pour un dollar, vous en avez près d'un cent. Le sucre, le café, le thé, les confitures, etc., y sont aussi à très-bon marché; douze pièces de volaille n'y coûtent qu'un dollar. La plupart des denrées s'y payent un prix raisonnable; mais le vin et la bière y sont excessivement chers. Les bœufs et les buffles sont d'une qualité médiocre, de taille basse, et ont une bosse entre les épaules. Le porc y est très-bon, quoique petit. Les chèvres y sont abondantes; mais nous n'y vîmes pas de

moutons. Les naturels mangent peu de viande; leurs principaux alimens sont le riz et le maïs. C'est à l'île de Java et dans les îles environnantes qu'on trouve les oiseaux du plus riche plumage ; mais ils sont si délicats et si foibles, qu'ils ne peuvent pas supporter le moindre froid ; s'ils n'ont pas reçu en partage un chant harmonieux, plusieurs d'entre eux ont la faculté d'articuler distinctement tous les sons qu'ils entendent.

Les naturels de Java, de Sumatra et des contrées voisines sont Malais, et il n'existe aucune différence entre leur conformation physique, leurs mœurs et leurs usages. La plus grande partie de l'île de Java est sous la domination des Hollandais ; cependant ces insulaires sont aussi gouvernés par plusieurs princes de leur nation, qui, à bien des égards, sont eux-mêmes sujets des Hollandais. En traversant la baie pour nous rendre à Batavia, nous espérions avoir la visite du roi de Bantam ; mais notre attente fut trompée. Ce souverain, qui est le plus puissant de l'île, avoit exprimé un grand désir de voir l'ambassade anglaise, vraisemblablement dans l'espoir d'un riche présent. Le 17 mars, nous appareillâmes de grand matin, et vers midi,

nous arrivâmes à Enroost, où nous trouvâmes un abri contre le vent. Cette île est à neuf milles de Batavia; c'est là que les vaisseaux viennent se radouber. Le *Lion* toucha dans les environs; mais bientôt il se releva sans avarie. Nous mouillâmes le soir dans la baie de Batavia. Sir Erasme Gower et le capitaine Mackintosh s'étoient abouchés avec le propriétaire d'un brick français, dans l'intention d'acheter ce navire; les conditions du marché ayant été agréées, nous lui fîmes signal de s'approcher de nous; il vint le 19 mouiller sous l'arrière du *Lion*. C'étoit un très-beau bâtiment, qui paroissoit devoir nous être d'une grande utilité pour naviguer dans les mers de Chine. On le nomma le *Clarence*; le contre-maître fut chargé d'en commander l'équipage, consistant en quinze hommes tirés de l'équipage du *Lion*. Le 20, nous travaillâmes à le mettre en état d'appareiller; et le lendemain, ayant levé l'ancre de très-bonne heure, nous traversâmes un groupe de jolies petites îles, habitées en grande partie par les Hollandais et les Malais. Dans l'après-midi, nous parlâmes à un navire d'Ostende, appelé l'*Achille*, dehors depuis cinq mois, et chargé pour Batavia; il nous

procura peu de renseignemens relativement à l'Europe ; mais il nous fit grand plaisir en nous donnant l'assurance que peu de jours avant son arrivée à San-Iägo, le *Jackall* en étoit parti pour nous rejoindre, et que probablement il arriveroit au détroit avant un jour ou deux. Le jeudi soir, nous vînmes reprendre notre ancien mouillage, entre l'île du Nord et Sumatra, où nous devions attendre l'arrivée des vaisseaux partis de la Chine et le changement de moussons, espèce de vents alisés qui, depuis avril jusqu'en septembre, soufflent de la partie du sud, et de la partie du nord pendant les six autres mois de l'année. Le vendredi matin, nous vîmes une voile qui s'avançoit vers la baie, et nous ne tardâmes pas à reconnoître notre petit brick le *Jackall.* Aussitôt des chaloupes furent détachées de chaque bâtiment pour le remorquer et lui faciliter l'entrée, parce qu'il faisoit alors très-peu de vent. Il nous apprit que les avaries occasionnées par la tempête l'avoient forcé de retourner à Spithead, d'où il étoit reparti au bout de quelques jours, dans l'espérance de nous rejoindre à Madère ; n'y étant arrivé qu'environ une semaine après notre départ, il étoit allé nous chercher à

San-Iago; et cette seconde relâche n'ayant pas eu pour lui un meilleur succès que la première, il avoit fait route pour le Cap de Bonne-Espérance; mais entraîné dans le sud par les vents contraires, il avoit été obligé de remonter vers le détroit, où son heureuse arrivée nous causa une grande joie. Il avoit beaucoup souffert de la disette d'eau et de provisions; c'étoit d'ailleurs un fort mauvais voilier. Le 24, quelques-uns de nos gentilshommes allèrent visiter, à la pointe d'Anguera, le tombeau du lord Cathcart. Le monument n'avoit pas été détruit; mais l'inscription étoit à peine lisible. Le lundi 25, arriva de la Chine le vieux vaisseau anglais le *Lord North*, chargé pour Bombay, depuis trois mois en mer. C'est alors que se manifestèrent à bord de nos deux vaisseaux, le *Lion* et l'*Hindoùstân*, les premiers symptômes d'une fièvre putride, qui nous causa les plus vives alarmes; jusqu'à cette époque, nous nous étions tous très-bien portés. Le 27, le cuisinier du capitaine en mourut, après deux ou trois jours de maladie, et il fut le même jour enterré à l'île du Nord.

Nous eûmes le lendemain une preuve bien tragique de la férocité des insulaires qui ha-

bitent ces rivages. Un menuisier de la suite de l'ambassadeur étoit descendu à terre, et s'y occupoit à laver son linge; son compagnon l'avoit laissé seul pour faire un tour dans le bois, et il avoit emporté les deux fusils, ne soupçonnant pas qu'après tant de douceur dans leur conduite, les naturels pussent être capables d'une action atroce; cependant le malheureux menuisier fut cruellement égorgé par eux. Il avoit reçu plusieurs coups de poignard dans différentes parties du corps, et son compagnon, qui n'avoit pas été absent une demi-heure, trouva le cadavre dans la rivière; les sauvages avoient disparu avec tout son linge, et le désir de se l'approprier étoit, selon toute apparence, le principal motif qui les avoit déterminés à cet horrible meurtre. Plusieurs hommes bien armés furent aussitôt envoyés à terre, avec ordre de tuer indistinctement tous les Malais qu'ils rencontreroient; mais ils s'étoient enfoncés dans l'intérieur de la contrée; et, pendant le reste de notre séjour, nous ne trouvâmes pas l'occasion de venger cette mort. Nous eûmes toutefois des actions de grâces à rendre de ce qu'il n'étoit pas arrivé un plus grand malheur; car les soldats, par une espèce de mi-

racle, avoient échappé au même sort. Le 24, j'étois aussi allé à terre avec quelques-uns de mes camarades pour laver du linge; nous étions sans armes, et les naturels nous entouroient; mais loin de nous faire aucun mal, ils eurênt la complaisance d'allumer nos pipes avec du feu qu'ils se procurèrent au moyen d'une pierre, d'un briquet et d'un morceau d'éponge servant d'amadou, pour recueillir les étincelles. Ils portent sur eux une petite boîte bien assortie, faite de canne, où ils renferment tous les ustensiles nécessaires pour fumer. Ils roulent du tabac dans une espèce d'herbe particulière, ou dans une feuille de papier très-mince, et fument absolument comme une pipe ce rouleau, qu'ils appellent un sigarre. La boîte est attachée par une boucle à leur ceinture et placée devant eux à peu près comme nous plaçons la giberne (1).

(1) Les fantassins anglais portent la giberne en devant, ce qui est extrêmement incommode pour le maniement des armes. Nous nous en sommes convaincus nous-mêmes, par l'essai que l'on en fit en 1790 à Paris. Les chasseurs soldés de la garde nationale de cette ville portoient ainsi la giberne, et l'on ne fut pas tenté d'introduire cette innovation parmi les autres régimens d'infanterie. (L-s.)

Ils avoient chacun un couteau, qu'ils nous permirent de tirer de la gaine ; quelques-uns leur servoient pour couper du bois, d'autres pour combattre. Ils trouvoient un très-grand plaisir à mâcher notre tabac. Pour gagner leur affection et prévenir leurs hostilités, nous leur fîmes ce jour-là goûter de notre rhum. Mais ils nous exprimèrent par leurs signes que cette liqueur brûloit leurs entrailles ; et ce n'est qu'en en buvant nous-mêmes en leur présence, que nous parvînmes à leur persuader qu'ils n'étoient pas empoisonnés. Le samedi 30, un matelot mourut, et fut enterré le même jour à l'île du Nord.

Le 31, nous appareillâmes en même temps que le *Jackall*, pour aller chercher des buffles à l'île de Java. Un gros bâtiment français que nous avions vu la veille par le travers de l'extrémité orientale de Sumatra, entra dans le détroit, et vint mouiller à côté du *Lion*. Il arrivoit de Manille, et retournoit en Europe. Vers midi, nous jetâmes l'ancre dans une baie fort agréable, voisine du Cap Saint-Nicolas, dans l'île de Java. Le soir, mourut un domestique de M. Hickey, peintre de paysages, et il fut enterré le lendemain matin dans une petite île située près du Cap Saint-

Léonard. La fièvre, à cette époque, commençoit à nous donner les plus sérieuses alarmes; un grand nombre de sous-officiers et de matelots étoient dangereusement malades; plus de trente parmi ces derniers se trouvoient hors d'état de servir. Nous prîmes les plus grandes précautions pour arrêter les progrès du mal. Jusqu'alors les soldats avoient conservé une excellente santé, quoique la partie du vaisseau qu'ils occupoient fût la plus resserrée, et qu'à vrai dire, leur poste n'eût été ni nettoyé, ni parfumé depuis le départ de Spithead.

Le lundi, premier avril, le *Jackall* fut envoyé à la pointe d'Anguera pour se procurer des buffles; mais il revint le soir, sans avoir pu y aborder. Il fut plus heureux le lendemain, et il nous informa que le *Lion* et la *Clarence* y étoient, avec l'intention d'embarquer autant de buffles qu'ils pourroient en obtenir. Le mercredi, ces deux bâtimens redescendirent et nous envoyèrent pour le moment huit buffles, avec des volailles de Bantam. Le capitaine Mackintosh alla rendre visite au roi du lieu; il l'instruisit du meurtre commis par les Malais à Sumatra, et le pria instamment de faire tous ses efforts pour dé-

couvrir et punir les auteurs d'un tel crime. Le prince promit de ne rien négliger de ce qui seroit en son pouvoir, et fit espérer qu'avant notre départ, le trépas de notre malheureux compagnon seroit amplement vengé.

Le jeudi 24, à dix heures du soir, nous levâmes l'ancre, et le lendemain, à trois heures du matin, nous avions repris notre ancienne position à l'île du Nord. Nous y trouvâmes le navire l'*Achille*, d'Ostende, auquel nous avions déjà parlé. Il faisoit sa provision de bois et d'eau pour se rendre à Canton. Les gens de l'équipage nous apprirent qu'au moment de leur débarquement, ils avoient été entourés d'une nombreuse troupe de Malais, armés de longues piques, et qui leur avoient demandé à quel vaisseau ou à quelle nation ils appartenoient. Quelques Hollandais qui avoient demeuré à Batavia, et qui entendoient la langue malaise, leur répondirent qu'ils étoient Hollandais; que sur cette réponse il leur avoit été permis de remplir leurs tonneaux. Ces barbares avoient surtout envie de savoir d'eux s'ils nous connoissoient et s'ils avoient avec nous quelque relation; ils désignoient la place où nous étions d'abord, et craignoient, selon toute apparence, que ces

derniers ne fussent envoyés pour se saisir de quelques-uns d'entre eux. Le lendemain matin, nos chaloupes bien armées furent envoyées à l'aiguade; mais elles n'y virent aucun des naturels. Ils s'étoient enfuis dans l'intérieur de la contrée; et pour nous empêcher de compléter notre provision d'eau, ils en avoient détourné le cours. Nos gens furent tellement indignés de ce procédé, que si tous les habitans de l'île étoient tombés entre leurs mains, je crois qu'ils les auroient exterminés jusqu'au dernier. Nous employâmes trois jours à remplir vingt tonneaux, qu'auparavant nous pouvions remplir en trois ou quatre heures.

Le 8, plusieurs des nôtres allèrent aider ceux du navire impérial l'*Achille* à couper du bois, dans l'espérance que les naturels descendroient à l'aiguade; mais pas un seul ne se montra pendant notre séjour.

Le lundi matin, nous appareillâmes de nouveau, et vers midi nous vînmes nous placer à côté du *Lion*, près de Java. Nous vîmes par le travers du détroit, vers l'île du Nord, un grand nombre de prôs, qui se tinrent à une grande distance de nous. La grande chaloupe fut plusieurs fois envoyée à Bantam,

et rapporta une abondante provision de buffles. Un canot de terre se hasarda deux fois à nous apporter un peu de poisson et de fruits, que nous achetâmes, afin d'engager les autres à nous en apporter davantage; mais quel que pût être le motif de leur crainte, ils n'osèrent jamais approcher de nous. Du lieu du mouillage, nous pouvions apercevoir une partie d'un village Malai, composé d'environ trente huttes, environné de vastes rizières qui s'étendoient à perte de vue, et paroissoient être partout dans un bon état de culture. La perspective étoit charmante; outre le village dont je viens de parler, nous distinguions sur le flanc des collines un grand nombre de huttes solitaires, situées chacune au centre d'un beau champ de verdure. Elles paroissoient très-petites, et étoient bâties dans le même genre que celles de Sumatra.

Le jeudi, le *Lion* appareilla, et s'approcha de l'île du Nord; les deux bricks mouillèrent à la pointe d'Anguera. Le samedi 14, nous aperçûmes deux gros bâtimens sous pavillon anglais; ils se portoient vers la même pointe, et nous conjecturâmes que c'étoient le *Sullivan* et le *Royal admiral*, venant de la Chine. Le soir fut marqué par la mort de

M. Harrington, soldat de la garde du lord Macartney. Ayant appareillé le lendemain, nous arrivâmes le soir par le travers de la pointe d'Anguera, où nous trouvâmes le *Lion*, nos deux bricks, les deux bâtimens de la Compagnie, et un vaisseau impérial venant de Chine. Le lundi, nos lettres et nos dépêches pour l'Angleterre furent portées à bord des bâtimens de la Compagnie, qui le soir même devoient mettre à la voile. Nous renvoyâmes en Europe plusieurs de nos matelots malades, et cinq pilotes Chinois s'embarquèrent sur nos vaisseaux, pour retourner dans leur patrie. Assaillis d'un coup de vent par le travers de Macao, les bâtimens de la Compagnie que ces pilotes conduisoient, avoient été, malgré eux, obligés de faire route, et il ne leur avoit pas été possible jusqu'alors de les déposer à terre. Ils étoient sortis de Canton depuis un mois. A la pointe d'Anguera, nous rafraîchîmes nos provisions d'eau et de buffles; nous nous procurâmes aussi de la volaille et des fruits à fort bon compte. Les naturels de ce lieu ne nous parurent pas aussi défians que les autres sauvages que nous avions eu occasion de voir. Cette différence tenoit au séjour parmi eux de plusieurs Hollandais qui,

es fois qu'un bâtiment relâchoit dans
it, s'empressoient de se rendre à son
t de s'informer de son nom, de sa
ion, etc., afin de procurer des rensei-
s utiles aux vaisseaux qui pouvoient
n cet endroit se trouve une
e de quelques canons en
village est grand et régu-
s des habitans, pour la plupart
s élève à près de 00 sur une étendue
rable; la can ne environnante est
cultivée et partagee en enclos réguliers,
ou en champs de riz et de maïs.

Le jeudi 19, le *Lion* nous fit signal d'appareiller; nous exécutâmes cet ordre avec un empressement mesuré sur le désir que nous avions de quitter ces lieux et de continuer notre voyage; mais les vents contraires nous forcèrent encore de mouiller par le travers de l'île du Nord, où nous restâmes jusqu'au 21. Le samedi 28, nous arrivâmes au détroit de Banca, où nous eûmes le malheur de toucher; cependant quelques heures nous suffirent pour nous relever sans dommage. Ce détroit est formé par les îles de Sumatra et de Banca; on le regarde comme l'entrée de la Mer de Chine.

Banca

Banca est une grande île, très-élevée, et couverte d'épaisses forêts. Les Hollandais y ont un établissement important, d'où ils expédient à tous les pays de l'Asie une grande quantité d'étain en saumons. Le lieu où nous relâchâmes étant absolument inhabité, je n'eus pas occasion de m'informer des autres productions de cette île. Quant aux animaux, ils sont à peu près les mêmes que ceux des îles voisines, Java et Sumatra.

A peine fûmes-nous débarqués à Banca, que nous aperçûmes sur le sable des empreintes de pas de cochons sauvages; nous en entendîmes plusieurs dans les bois; mais il ne nous fut jamais possible d'en approcher à la portée du fusil. Nous fîmes nos provisions d'eau et de bois à différens petits îlots, appelés les îles de Nanka; pendant notre station, nous vîmes beaucoup de grands prôs armés en course, et croisant aux environs du détroit; mais l'apparence redoutable de nos vaisseaux les tint constamment à une distance respectueuse. Ces bâtimens sont spacieux, mais mal construits; ils ont en général vers le bossoir, du canon de 9 à 12 livres de balles, et quelques-uns portent dix-huit

ou vingt pierriers. Rarement ils se hasardent à l'attaque d'un vaisseau à trois mâts, à moins qu'ils ne le croient dépourvu de canons; et alors même ils l'entourent au nombre de trente ou quarante, les plus grands de ces prôs ayant de soixante à cent hommes d'équipage. Au moment où nous relâchions dans le détroit de la Sonde, ils eurent l'audace d'attaquer sur la baie de Bantam, un brick hollandais de 18 canons, à la vue de plusieurs vaisseaux européens. A la vérité le calme étoit tel qu'il ne permettoit pas à ces derniers de lui porter secours, et que le brick lui-même, manquant totalement de vent, ne pouvoit diriger sa batterie sur ces pirates. Ils endommagèrent beaucoup le grément du navire hollandais, et sans une brise qui s'éleva fort à propos, l'issue du combat auroit été douteuse; mais le retour du vent rendit au brick tout son avantage. Dans les temps de calme, ils se servent de rames et ils peuvent en faire mouvoir un grand nombre à la fois. Cette circonstance leur donne une supériorité décidée sur les petits bâtimens marchands d'Europe, et, en cas de poursuite, leur fournit des moyens d'évasion. Toutes

les rivières, les détroits, les hâvres, dans les mers de Chine, en sont tellement infestés, qu'aucun vaisseau n'ose s'y hasarder sans être bien muni de tout ce qui peut assurer sa défense.

CHAPITRE IV.

Départ. — Continuation de la maladie parmi les gens de l'équipage. — Mortalité. — Les Sept Iles. — Erreur dangereuse du capitaine Cook. — Poulo-Condore. — Continuation de la mortalité. — Situation et description de Poulo-Condore. — Accident qui met plus de vingt personnes hors de service sur l'*Hindoùstân*. — Baie de Touron dans la Cochinchine. — Notice sur la Cochinchine. — Costume et mœurs des habitans.

Le 3 de mai, nous levâmes l'ancre avec un vent favorable pour courir dans le détroit. Vers midi, le vaisseau impérial l'*Achille*, d'Ostende, parut à notre vue, et vint mouiller le soir à côté de nous. Le lendemain matin, nous appareillâmes et dirigeâmes notre route sur la montagne de *Monopon*, située sur la côte de Banca. Le jour suivant, un de nos matelots mourut; la fièvre, qui avoit régné à bord d'une manière si terrible et pendant si long-temps, n'avoit pas été fatale à beaucoup de monde, et elle avoit cessé ses ravages; mais elle fut suivie de la dyssenterie, dont les symptômes plus effrayans

annonçoient de plus funestes suites. La cause en fut généralement attribuée à l'eau que nous avions prise à notre dernière relâche. Elle étoit d'une saveur agréable; la chaleur étant insupportable, nous bûmes de cette eau avec excès, et dès le lendemain tous les équipages éprouvèrent la même incommodité. Lorsque nous étions dans les latitudes fraîches de la côte d'Afrique, nous n'aspirions qu'au moment d'arriver à la Ligne; et quand ce souhait fut accompli, nous désirâmes avec bien plus d'ardeur nous en éloigner. Mais différentes circonstances nous forcèrent à rester très-long-temps dans les parages où nous étions alors; et d'après tout ce que nous eûmes à y souffrir, les maladies, la mort de nos compagnons, une nourriture malsaine, et mille autres désagrémens qu'il est inutile d'énumérer, on concevra sans peine combien nous devions être las d'un tel séjour. Le temps y étoit extraordinairment chaud, et il se passoit rarement un seul jour sans pluie, sans tonnerre ou sans éclairs. Nous étions tourmentés d'une espèce de démangeaison universelle, que nous appelions *la chaleur piquante;* la sensation que nous éprouvions ressembloit à celle que causeroient des piqûres

d'épingles qu'on nous auroit faites en même temps par tout le corps. Quelques-uns de nos camarades n'étoient qu'une plaie depuis les pieds jusqu'à la tête. Comme la douleur augmentoit en raison de la chaleur, nous ne pouvions ni boire, ni manger, ni dormir dans l'entre-pont, et il étoit dangereux de s'abandonner au sommeil sur le pont. Réduits à une situation aussi pénible, notre courage se soutenoit par l'idée que bientôt à ces scènes de tristesse, nous en verrions succéder de plus agréables, à mesure que nous remonterions au nord; autrement, le désespoir nous auroit rendus fous. Le lundi 6, nous passâmes à la vue des Sept-Iles, au nord-est desquelles nous mouillâmes le soir, à la distance d'environ deux lieues. Pendant cette soirée et les deux suivantes, nous eûmes des bouffées de vent étouffantes, accompagnées de pluie, de tonnerre et d'éclairs. Dans la matinée du 8, nous relevâmes Poulo-Taya depuis l'ouest jusqu'au nord-nord-est. A dix heures, le *Jackall* et le *Clarence* reçurent ordre de faire route en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivassent près de l'attérage ou dans les bas-fonds. A midi, le *Jackall* fit signal qu'il n'avoit que trois brasses d'eau, la pointe la plus

orientale de la plus grande île restant dans le nord-est-quart-est, à la distance de deux lieues, et la pointe aussi la plus orientale de la haute terre de Linden étant à cinq lieues dans le nord-ouest. Les deux bricks se dirigèrent alors dans l'ouest, pour tâcher de trouver un port ou un bon mouillage. Mais ils revinrent sans avoir réussi dans leur tentative, l'eau n'étant pas assez profonde pour permettre aux navires d'une certaine grosseur d'approcher de la terre. Sur le soir, nous jetâmes l'ancre à environ trois lieues de la plus grande île. Les deux bricks reprirent encore leur route dans l'ouest; ils mirent leurs chaloupes à la mer, mais leurs efforts ne furent pas plus heureux cette fois que la première. Le point important étoit de découvrir quelque port sûr et commode, où les bâtimens pussent attendre en sûreté le changement de mousson, sans être forcés de retourner à Batavia, ce qui arrive fort souvent. Les ouragans qui, généralement, accompagnent les changemens de vent, sont sur les mers de Chine, plus terribles qu'on ne peut se l'imaginer, et ils sont trop fréquemment suivis d'accidens funestes pour qu'il soit permis de s'endormir dans une dange-

reuse sécurité. Ces îles, dans le voisinage desquelles nous nous trouvions, sont belles, vastes, élevées, et sembloient devoir nous procurer ce que nous désirions; mais autant que nous avons pu les observer du côté occidental seulement, il nous a semblé qu'il n'y avoit pas assez d'eau. Dans un de ses voyages, le capitaine Cook a superficiellement examiné la plus grande et prononcé peut-être un peu légèrement qu'elle pouvoit devenir très-avantageuse, en paix comme en guerre. C'est, je crois, cette assertion qui engagea nos voyageurs à les reconnoître avec plus d'attention et de soin qu'ils ne l'auroient probablement fait, sans une pareille autorité. Les matelots et les soldats étoient en général fort mécontens de se voir aussi long-temps retenus sous ces latitudes mortelles, pour des opérations qui leur paroissoient peu nécessaires. Ils périssoient les uns et les autres avec une effrayante rapidité. Ce jour même en vit succomber deux à bord du *Lion*, et l'état actuel d'un grand nombre de leurs compagnons sembloit annoncer qu'ils ne leur survivroient pas long-temps. La liste du chirurgien en comprenoit cent-vingt (1) absolument in-

(1) Cette circonstance importante a été omise par

capables de toute espèce de service. Le milieu de l'île de Linden est situé à environ 33 minutes de latit. sud, et 105d longitude Est.

Le *Clarence* nous rejoignit le 9 de grand matin; mais à peine pouvions-nous découvrir dans l'ouest le *Jackall.* Vers midi, il se rapprocha de nous, et nous informa qu'il n'avoit trouvé aucun port où des vaisseaux d'une certaine grosseur pussent être en sûreté. En conséquence, nous appareillâmes le soir même pour nous remettre en mer. Ce jour termina la carrière d'un matelot nommé F. Kelly, dont le corps fut jeté à la mer au coucher du soleil. Dans la matinée du 10, à notre grande satisfaction, nous passâmes au nord de l'Equateur. Nous continuâmes notre route au nord-nord-ouest, avec un joli frais, un beau temps et une chaleur supportable. Le

sir Staunton, qui ne parle même que très-légèrement de la maladie et de la mortalité qui, comme on voit ici, causèrent de si grands ravages parmi les matelots et les soldats de cette expédition.

La relation de sir Staunton étant officielle, aura certainement subi une censure politique, de manière qu'il y a tout lieu de croire que l'omission que nous venons d'indiquer n'est pas la seule ni la plus importante qu'on puisse lui reprocher. (L-s.)

12, avant le lever du soleil, nous aperçûmes la terre devant nous, dans le nord-nord-est. Au jour, nous passâmes entre l'île Saddle et le Rocher-Blanc, le grand Anambas restant au nord-quart-nord-est, à la distance de cinq lieues; ce jour-là, notre latitude observée étoit de 4^d 36′ nord. Vers quatre heures de l'après-midi, nous passâmes devant Poulo-Dorman, grand rocher de corail qui, de loin, a l'apparence d'un vieux château gothique; il s'élance dans les airs avec hardiesse, et son sommet se couronne de quelque verdure. Le 16, à cinq heures du matin, nous vîmes Poulo-Condore, ou l'île de Condore, *poulo*, en langue malaise, voulant dire une île. A midi, nous jetâmes l'ancre dans une baie découverte au nord-est de Condore, formée par cette île et plusieurs autres, à environ une portée de fusil de la première; ce groupe s'appelle *les Frères*, et la plus grande île n'a pas plus d'une lieue de tour. Elles sont montueuses dans toute leur étendue, excepté sur le bord de la mer. Les Anglais avoient autrefois un établissement à Poulo-Condore; mais par un excès de confiance dans quelques soldats macassars, tous ceux qui en faisoient partie furent inhumai-

nement massacrés, et depuis aucune puissance européenne ne l'a cru digne de fixer son attention. Ses produits se réduisent, je crois, à très-peu de choses ; ses habitans consistent en quelques Malais, évalués par les uns à quatorze ou quinze cents, et par d'autres, seulement à cent. Je suis plus disposé à ajouter foi à ce dernier calcul, parce que le lieu ne me paroît pas être en état de fournir à la subsistance d'un si grand nombre d'hommes. Ils ont quelques buffles et, à ce qu'on nous dît, des cochons et des dindons; mais nous ne pûmes nous procurer que des buffles, tellement maigres d'ailleurs et tellement chétifs, que nous ne les jugeâmes pas dignes d'être transportés à bord. Le poisson y est aussi fort rare, ainsi que les légumes et les fruits. La latitude de Poulo-Condore est de 8^{d} 36′ nord, et sa longitude 107^{d} 22′ Est. Le lendemain matin, nos chaloupes, en arrivant à terre, trouvèrent, du côté du rivage, les huttes abandonnées par leurs habitans, qui avoient tout emporté avec eux, n'ayant pas seulement laissé un cochon ni une volaille. Nous ne pouvions deviner le motif d'une conduite aussi étrange, nous étant présentés à eux avec des démonstrations amicales; mais comme ils

sont eux-mêmes naturellement traîtres et méchans, ils craignoient sans doute que nos protestations ne fussent pas sincères. Après beaucoup de recherches, nous rencontrâmes un ou deux vieillards, desquels nous ne pûmes obtenir aucun éclaircissement. Nos chaloupes s'éloignèrent donc de cette côte inhospitalière; mais avant qu'elles eussent respectivement regagné leurs vaisseaux, elles furent assaillies d'un coup de vent violent, et ce ne fut pas sans beaucoup de peines qu'elles arrivèrent à bord. Le *Lion* fit signal à tous les bâtimens d'appareiller; les bricks répondirent qu'ils n'étoient pas en état d'exécuter cet ordre. Nous nous mîmes en devoir de lever notre ancre. A peine eûmes-nous rentré quelques brasses de cable, que le mentonnet placé au pied du cabestan cassa. Aussitôt le cabestan revint sur lui-même avec une telle violence, que tous les efforts se réduisirent à déserter entièrement les barres pour se mettre en sûreté; mais déjà un caporal de la garde avoit eu la cuisse cassée, un matelot le bras, et un grand nombre de marins et de soldats avoient été cruellement froissés. Plus de vingt furent mis hors d'état de rendre aucun service (1). Ce

(1) Cet accident est rapporté avec les mêmes cir-

malheureux événement suspendit toute manœuvre pendant quelques heures ; cependant le vent souffloit avec une force toujours croissante. Le capitaine Mackintosh, voyant le danger de notre situation, déclara qu'à tout hasard il étoit résolu d'appareiller avant la nuit ; ajoutant que, s'il devenoit impossible de lever l'ancre, il feroit couper le cable. Mais nous n'en eûmes pas la peine ; car avant qu'une heure se fût écoulée, notre cable se rompit à environ trente brasses de l'ancre. Cette circonstance fit cesser l'irrésolution, et en un instant nous fûmes sous voiles. Cependant nous tâchâmes de ne pas quitter la baie durant la nuit ; et dans le cas où quelques-uns des bâtimens se seroient hasardés ou auroient été entraînés au large, nous tirâmes beaucoup de fusées volantes pour leur faire connoître où nous étions. La nuit fut obscure et orageuse ; et le lendemain matin, par un temps couvert, nous nous trouvâmes nous-mêmes à six lieues sous le vent de la baie. A dix heures, nous en vîmes sortir le *Lion* qui, un moment après, fut suivi par les deux bricks. Nous mîmes en travers pour

constances, par M. Staunton, tom. II, pag. 115 de la relation de l'ambassade, 3e. édition française. (L-s.)

les attendre, et nous nous laissâmes aller vent arrière; pendant toute la journée nous filâmes constamment de neuf à dix nœuds. Le lendemain matin, de bonne heure, nous découvrîmes le Cap James, sur la côte de la Cochinchine, à 10d 42′ de latitude septentrionale.

Nous eûmes tout le long de la côte une navigation très-agréable, le vent modéré et le temps aussi beau que nous pouvions le souhaiter, si ce n'est qu'il étoit un peu trop chaud. La côte étoit presque partout bordée de collines; les terres paroissoient bien cultivées et assez peuplées d'habitans. Nous aperçûmes plusieurs jonques et quelques bateaux pêcheurs. Le 25, nous découvrîmes l'entrée de la baie de Touron, et tout autour d'elle une prodigieuse quantité de bateaux de pêche. Nous envoyâmes nos chaloupes à bord des plus voisins de nous, avec un des pilotes Chinois, dans l'espoir qu'il entendroit assez bien leur langage pour se faire aussi comprendre d'eux, et pour engager quelqu'un des leurs à nous faciliter l'accès de la baie. La conversation ne fut que très-imparfaitement entendue de part et d'autre, et il n'y eut point de raison capable de déterminer aucun de ces

pêcheurs à s'approcher de nous. Toutefois nos chaloupes rapportèrent un petit nombre de poissons volans. Nous étions suivis d'assez près par une autre barque du pays, où étoient deux jeunes gens et un vieillard; nous essayâmes d'abord les moyens de persuasion, et nous leur montrâmes des dollars; mais voyant qu'ils étoient aussi entêtés que tous les autres, nous entraînâmes de force le pauvre vieillard à bord; il paroissoit âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, mais vigoureux et bien portant. Sa surprise de se trouver sur notre vaisseau sembla pendant quelques instans lui ôter l'usage de la parole. Quand il se fut un peu remis de la première impression de frayeur, il fit éclater son chagrin par des démonstrations dont la violence et l'énergie nous étonnèrent. Il s'appuyoit sur le bordage du côté de la terre; il la montroit du doigt; il exprimoit par ses mouvemens son désir d'y retourner; tandis que ses larmes, coulant avec autant d'abondance que d'amertume, attendrissoient les matelots les plus endurcis et les intéressoient à son sort. Quelques-uns même trouvoient de la barbarie à retenir ce malheureux vieillard. Le capitaine et les officiers entreprirent de dissiper ses craintes; mais

comme les signes et les gestes étoient les seuls moyens de communiquer avec lui, ils ne purent triompher de son chagrin. Ils lui donnèrent des dollars, et voyant qu'il étoit presque nu, ils lui offrirent des vêtemens; mais il ne voulut pas même les toucher. Les pilotes chinois furent très-empressés à prévenir ses désirs; ils lui firent bouillir du riz et lui préparèrent différens mets qu'ils croyoient devoir lui plaire; le soir même ils étoient parvenus à lui rendre un peu de gaieté; mais il mangea peu et ne dormit pas.

Le 26, nous ne vîmes plus aucun de ces nombreux bateaux pêcheurs que nous avions vus les jours précédens; nous craignîmes que l'alarme ne se répandît dans la contrée, et qu'une semblable disposition des esprits ne nous ôtât tous les moyens de nous procurer ce dont nous avions besoin. Pendant la nuit, nous avions été entraînés par le courant vers le sud de la baie, et les vents étant contraires, nous fûmes obligés de remonter en louvoyant. Quand la bordée se dirigeoit vers la terre, les larmes de notre vieillard s'arrêtoient; mais quand il falloit revirer de bord et porter au large, ses larmes recommençoient à couler, et il poussoit des cris comme un enfant;

ſant; toutefois il parut un peu plus content pendant le cours de cette journée. Tout à coup les vents tournèrent, et il s'éleva une forte brise qui nous conduisit droit au port. Nous arrivâmes au fond d'une belle et profonde baie, une des plus vastes et des mieux abritées que j'aie jamais vues, où toutes les flottes de l'Angleterre pourroient mouiller en sûreté contre tous les vents. Nous y jetâmes l'ancre vers midi, et nous y trouvâmes un *snow* portugais aussi à l'ancre. Ce bâtiment salua le *Lion* de onze coups de canon, et le salut lui fut rendu par neuf. Le capitaine vint à bord, et nous informa que les naturels avoient conçu des alarmes en voyant entrer tant de vaisseaux, dont quelques-uns étoient d'un aussi fort gabarit. Ils désiroient savoir d'où nous venions, où nous allions, et quels motifs nous avoient déterminés à relâcher à Touron. Nous répondîmes à toutes ces questions de manière à dissiper leurs craintes. Aussitôt que nous fûmes affourchés, le vieillard fut renvoyé à terre. Sa joie étoit aussi démonstrative que l'avoit été sa douleur; alors il ne refusa plus les deux dollars qui auparavant lui avoient été offerts à plusieurs reprises, et toujours inutilement. Nous appri-

mes bientôt que cette contrée étoit, depuis deux ans, le théâtre de la guerre, et que la paix ne faisoit que de s'y rétablir. Je ne pus me procurer à cet égard que des renseignemens bien imparfaits ; je sus seulement que, tributaire de quelques monarques voisins, le père du roi actuel avoit levé une armée formidable, et que, par son énergie, sa valeur et sa persévérance, il s'étoit affermi sur le trône. Il avoit aussi fait la conquête des petits royaumes d'Ava, de Laos et de Siam; on dit que plus de cent mille personnes furent immolées à son ambition. Il vécut le temps nécessaire pour achever sa sanglante entreprise, et laissa un prince d'environ quatorze ans sous la tutelle de son oncle. Ce prince est, dit-on, entouré d'une garde nombreuse, disciplinée et aguerrie ; sa capitale est située fort avant dans les terres. Au fond de la baie se trouve un gros village, ou plutôt un groupe de huttes, à l'entrée d'une belle rivière. A environ douze milles plus haut, est une grande cité, appelée Faï-fou, où il se faisoit autrefois un commerce considérable, mais dont toutes les communications avec les places voisines sont actuellement coupées ; de sorte qu'elle est loin de présenter aujourd'hui la même

importance. L'intérieur du pays est fort riche ; il produit beaucoup d'argent, que les habitans sont dans l'usage d'échanger contre des productions étrangères. Leurs barques, leurs épées, leurs pipes, presque tous leurs ustensiles sont doublés de ce précieux métal, et ils en portent toujours des lingots autour d'eux. Les provisions en vivres étoient la chose dont nous avions le plus besoin. Plusieurs mandarins vinrent nous visiter, et nous promirent de nous procurer tout ce qui nous manquoit, aussitôt que les denrées arriveroient de l'intérieur de la contrée. Ils invitèrent les principaux personnages de notre expédition à leur rendre visite à terre, et le plus distingué des mandarins (1) leur donna un repas, consistant en porc, chevreau, buffle, riz et poisson, tous mets préparés d'une infinité de manières différentes, tellement qu'on y pouvoit compter près de cent plats. Ce qui parut le plus incommode à nos compagnons, fut la privation de couteaux et de fourchettes. Au lieu de ces instrumens, ils furent obligés de se servir de deux petites baguettes, et de remplacer la cuiller par une

(1) *Voy.* la fig. de ce mandarin dans l'Atlas de l'Amb. de lord Macartney, N°. VIII, 3e. édit. franç. (L—s.)

coquille. Lorsqu'ils furent de retour à bord, l'ambassadeur reçut un présent de peu de valeur.

Le 29, des tentes furent dressées, et on envoya les malades à terre, où il étoit du moins possible de leur procurer quelques bons alimens, tels que des canards, du sucre, etc., etc. Le 2 juin, on délivra des armes aux soldats qui composoient la garde de l'ambassadeur, pour qu'ils fussent prêts à l'accompagner toutes les fois qu'il descendroit à terre; et tous (à l'exception des domestiques et des malades) furent passés en revue à bord du *Lion*, où ils devoient demeurer pendant le reste du voyage. Le 4 juin, jour de l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté, le *Lion*, l'*Hindoùstân* et le brick portugais tirèrent chacun la salve royale. Sur les instances réitérées du principal mandarin, lord Macartney descendit à terre avec sa suite. La veille, les deux bricks étoient venus se placer à l'embouchure de la rivière, et l'ambassadeur marchoit escorté d'un détachement de cinquante hommes bien armés, pour le protéger contre toute espèce d'attaque; car nous n'étions pas parfaitement sûrs de la bonne foi des naturels; et si lord Macartney s'étoit hasardé à

descendre au milieu d'eux, c'étoit surtout dans l'espoir que, sensibles à cet acte de complaisance, ils se détermineroient à envoyer promptement des provisions, surtout pour les malades, qui se trouvoient réduits à la plus déplorable situation. Le présent destiné au jeune prince par l'ambassadeur, consistoit en un beau fusil à deux coups; ce présent étoit d'un très-grand prix dans une contrée dont les habitans sont extrêmement curieux d'armes à feu. Ils connoissent bien l'usage de la poudre; mais ils ne possèdent qu'un très-petit nombre de fusils; encore sont-ils excessivement mauvais.

Le lendemain, nous reçûmes en retour deux buffles, un peu de riz et quelques canards; mais ces buffles étoient d'une qualité si médiocre, qu'il fut à peine possible de manger la chair de l'un d'eux que l'on tua sur-le-champ, l'autre mourut deux jours après. Le 6 juin, toutes les tentes furent repliées et les malades ramenés à bord. Ils se trouvoient généralement mieux qu'à notre arrivée en ce lieu, quoique plusieurs fussent encore assez mal, et que la guérison de quelques-uns fut très-douteuse. Il nous avoit été impossible de leur procurer tous les alimens qu'exigeoit

leur état ; car pendant un séjour de trois semaines, nous n'obtînmes que quelques canards, un peu de poisson, quelques patates douces et du sucre. Les canards étoient fort bons, et au bout d'un certain temps, ils diminuèrent de prix et arrivèrent à un taux raisonnable. Dans le principe, ces hommes intéressés et de mauvaise foi, remarquant notre empressement à les acheter, ne vouloient nous en donner que deux pour un dollar ; ils nous en donnèrent ensuite trois, et continuèrent à suivre cette progression à mesure que nos besoins devenoient moindres, jusqu'à ce qu'enfin ils nous en donnèrent dix ou douze très-beaux pour la même somme. Le mercredi 5, le *Jackall*, ayant à son bord quelques-uns des gentilshommes d'ambassade, se mit en devoir d'aller lever la carte de différentes îles et de la baie du côté du nord. Dans cette circonstance, ils eurent occasion de voir un beau village, ou plutôt une ville, qui, à en juger par son apparence en entrant dans le port, sembloit bâtie par des Européens ou par des Chinois. Les maisons étoient construites en pierre, et d'après un plan régulier. En descendant à terre, ils trouvèrent les habitans très-occupés à préparer une

grande quantité de mortier et d'autres matériaux, comme s'ils devoient entreprendre un ouvrage considérable. A mesure qu'ils avancèrent dans l'intérieur de la ville, ils découvrirent beaucoup de particularités vraiment curieuses, et d'autant plus propres à exciter leur étonnement, que cette espèce de petit paradis contrastoit avec la campagne stérile et sauvage dont il étoit environné de toutes parts. Ce qui les frappa le plus, fut un bâtiment assez vaste, soutenu à sa partie antérieure par des colonnes d'un marbre bien poli, et orné en différens endroits d'images et de caractères chinois, dont l'exécution n'auroit pas été désavouée par un artiste européen. Calculée sur de justes proportions, l'architecture n'en étoit ni trop légère, ni trop massive, et tout autour de l'édifice s'étendoit un jardin spacieux, orné d'allées régulières. Des cultures de riz, dans l'état le plus florissant, se déployoient à perte de vue, et enrichissoient le paysage. Nos gentilshommes observèrent avec une attention particulière un spectacle qui leur présentoit tant d'intérêt. Cette curiosité parut donner de l'ombrage aux naturels, qui auroient désiré sans doute, mais qui n'osoient pourtant pas

la troubler. Ils levèrent une topographie exacte du port, notèrent tout ce qui leur avoit paru digne de remarque, et tâchèrent de recueillir quelques lumières sur les causes d'une si prodigieuse différence entre cette peuplade et celles dont elle étoit entourée. Toutes ces tribus se ressemblent par la conformation physique, par l'habillement et par quelques usages qui leur sont communs; mais celle-ci est caractérisée par plusieurs traits qui lui appartiennent en propre, et qu'on chercheroit vainement ailleurs. Elle a ses pagodes, et les objets de son culte sont magnifiquement ornés; extrêmement superstitieuse dans les affaires de religion, elle est beaucoup moins ignorante que le peuple de Touran, principalement celui de la plus basse classe. Les mandarins ont de la pénétration dans l'esprit; ils saisissent facilement tout ce qu'on leur explique. L'oncle du jeune prince, homme doué de beaucoup d'intelligence, désira qu'on lui mît sous les yeux un globe, et que sur ce globe on lui montrât sa patrie, dont il savoit qu'un Anglais avoit eu connoissance, et avoit même fait la visite dans le plus grand détail. On s'empressa de contenter son désir, et il fit beaucoup d'ob-

servations locales fort judicieuses. Il demanda enfin qu'on lui montrât l'Angleterre, ne doutant pas, disoit-il, qu'un pays qui envoyoit dans toutes les parties du monde des flottes et des armées, ne fût d'une étendue immense. Nos gentilshommes, éprouvant quelque honte à n'avoir à lui montrer qu'une île d'aussi peu d'apparence, le transportèrent de l'Angleterre et de l'Irlande au delà de l'Océan Atlantique; et exposant à ses regards une grande partie de l'Amérique et de ses îles, ils lui firent entendre que tout cela appartenoit au roi leur maître; ils lui représentèrent ce roi comme le plus puissant monarque de la terre, comptant au nombre de ses tributaires plusieurs princes et plusieurs rois. La grandeur de nos vaisseaux, et le tonnerre qui s'échappoit de nos pièces de 24, les frappèrent d'étonnement, et les engagèrent du moins à nous traiter avec égards. Si nous n'eussions eu que de petits bâtimens sans artillerie, je crois que nous aurions reçu d'eux un tout autre accueil. Lorsque les observations furent terminées et que le *Jackall* se disposoit à se remettre en mer, douze grands prô pleins d'hommes parurent à l'entrée du port, dont ils fermoient l'issue, en formant une

ligne en travers. Leur intention étoit évidemment de s'opposer au passage du *Jackall*; et comme ils ne voyoient pas de canons à bord, ils ne s'attendoient sans doute à aucune résistance. Mais ce bâtiment avoit plusieurs pierriers, et il étoit pourvu d'autres armes; il résolut donc de s'avancer hardiment, et disposa de la manière la plus avantageuse ses petites forces. Lorsqu'il se crut assez près, il tira par dessus la tête de l'ennemi un de ses pierriers et quelques mousquets. Cette décharge produisit un effet admirable. La ligne s'ouvrit; les prô se rangèrent à droite et à gauche pour faire un passage. Au moment où le petit brick s'avançoit au milieu d'eux, ces sauvages, appuyés sur leurs rames, le contemplèrent avec un étonnement stupide, et n'osèrent l'attaquer. Le 7 juin, le *Jackall* arriva heureusement à la baie de Touron. Le même jour, une chaloupe du *Lion*, ayant à bord le lieutenant (M. Jackson) et sept hommes d'équipage, reçut ordre de remonter la rivière pour en lever le plan. Il leur avoit été enjoint, pour n'inspirer aucune méfiance aux naturels, de ne pas remonter plus haut que les mandarins ne le leur permettroient. Mais ayant un peu dépassé la limite qui leur avoit

été fixée, ils furent tous arrêtés et conduits en prison. Leurs dessins et leurs instrumens furent également saisis. Cette affaire causa beaucoup d'embarras à lord Macartney et à sir Erasme Gower; ils ne savoient trop quel parti prendre; ils blâmoient la conduite de cet officier; mais sa double qualité de sujet de la Grande-Bretagne et d'officier de la marine anglaise ne leur permettoit pas de ne pas réclamer son élargissement. Ils le firent en termes positifs, et menacèrent d'employer la force, si les moyens de douceur étoient insuffisans. Ils recommandèrent aux mandarins d'assurer le prince que la conduite de cet officier étoit loin d'obtenir leur approbation, et qu'il lui seroit demandé un compte sévère des motifs de sa désobéissance. Nos chaloupes descendirent à terre, comme de coutume, pour se procurer des provisions, et elles n'y éprouvèrent aucun désagrément, quoique les visites des mandarins à bord fussent devenues moins fréquentes. Avant cet événement, nous voyions arriver chaque jour cinq ou six grands bateaux, où se trouvoient plusieurs de ces personnages avec trente ou quarante de leurs subordonnés. Ces bateaux, comme les jonques chinoises,

étoient très-longs et fort élevés de l'avant et de l'arrière, avec des siéges également élevés, sur lesquels on avoit étendu des nattes et plantés des parasols; et si le bateau étoit monté par un mandarin militaire, on remarquoit de chaque côté environ une douzaine de longues lances, avec d'autres instrumens de guerre. Outre les rameurs, dont le nombre varioit depuis douze jusqu'à quarante, il y avoit cinq ou six soldats armés d'épées suspendues en bandoulière. J'obtins la permission d'examiner une de ces épées, et je reconnus que c'étoit une très-bonne arme; sa forme étoit à peu près celle des nôtres, mais un peu plus forte; sa poignée se composoit de la petite extrémité d'une dent d'éléphant, et le fourreau étoit une espèce de bois dur, couleur d'acajou, artistement poli et recouvert en plusieurs endroits de plaques d'argent. Le vêtement des chefs a quelque chose de l'habit persan. Il consiste en une sorte de caleçon flottant, et en une longue et large robe de toile de coton rembrunie, attachée autour du cou par un bouton, et accompagnée de larges manches, qui descendent jusqu'au bout des doigts; quelques-uns, par dessus ce vête-

ment, ont une espèce de surtout de soie, à fleurs blanches. Ils portent autour de la tête un turban allongé, fait d'indienne ou de mousseline de couleur foncée, qu'ils roulent en bourrelet pour cet usage. Ils se font suivre d'un grand nombre de domestiques, tenant en main des parasols, des pipes, du tabac, des boîtes à cracher, des éventails, etc. L'habillement des gens du peuple ne consiste qu'en un caleçon, qui descend jusqu'au mollet; et un turban assez semblable à celui qu'on vient de décrire, mais d'étoffe plus grossière. Ils ont dans leurs bateaux un grand et beau réservoir d'eau, différens ustensiles nécessaires et d'abondantes provisions. Toutes les fois qu'ils passoient le long de nos bâtimens et que leurs chefs étoient à bord, ils se tenoient accroupis sur leurs talons comme les Malais, ayant chacun un bassin rempli de riz bouilli. Ils saisissent leurs alimens et les portent à leur bouche avec de longues baguettes, dont ils se servent avec une merveilleuse adresse. Aussitôt après le repas, ils se lavent et s'étendent sur une natte pour dormir. Ces peuples, à beaucoup d'égards, paroissent être un mélange de Chinois et de Malais. Leurs huttes sont assez mal bâties en bambou. Sur

le devant de chacune d'elles, est une espèce d'auvent soutenu par des piliers en bois, sous lequel est un siége commode, en roseaux, couvert d'une natte, où ils se reposent. L'intérieur est orné de caractères et de peintures dans le style chinois. Les maisons sont petites ou grandes, suivant le rang ou la qualité du propriétaire; mais elles sont toutes d'un goût assez médiocre. Dans chaque ville ou village est un édifice plus grand que les autres, destiné à traiter les affaires publiques, ou à recevoir les étrangers. C'est dans un de ces édifices qu'on donna à lord Macartney un repas, et une espèce de comédie jouée par des jeunes gens des deux sexes qui, au son d'une musique vocale et instrumentale, fausse et discordante, représentèrent les exploits guerriers d'un de leurs chefs. Les femmes ne sont point distinguées des hommes par le costume; mais leur conformation plus délicate décèle leur sexe, et quelques-unes d'entre elles, particulièrement les actrices, sont d'une grande beauté; d'ailleurs ces peuples, comme les Malais, sentent généralement mauvais. Leurs animaux domestiques sont remarquables par leur grandeur; ce sont des éléphans, des chevaux en petit nombre, des chèvres et des cochons;

tous les animaux sauvages que nous eûmes occasion d'observer, étoient ou des buffles ou des singes. Ils ont beaucoup de poules et de pélicans; je vis aussi plusieurs espèces de poissons; c'est un aliment qu'ils ont en abondance, et dont ils sont très-friands, lorsqu'il est mêlé avec le riz.

Le 10 juin, notre provision d'eau fut complète, et nous n'attendions pour remettre à la voile que nos hommes détenus à terre. Le départ étoit fixé au lendemain. Mais au grand déplaisir de tout le monde, il fut encore différé par suite de ce fâcheux incident. Le temps avoit été si chaud et si malsain, qu'il y en avoit bien peu parmi nous qui fussent exempts de maladie. Le 12 juin, M. Tothill, commis aux vivres du *Lion*, mourut, et le même jour il fut enterré près de l'aiguade.

Le 14, le lieutenant du *Lion*, les hommes et la chaloupe furent mis en liberté et renvoyés à bord avec leurs dessins et tous leurs effets. Le jeune prince faisoit accompagner leur retour d'une fort belle apologie de sa conduite et d'un présent de riz. Le 15, nous quittâmes la baie de Touron, et le 20, nous mouillâmes au milieu d'un groupe d'îles, situées vis-à-vis l'entrée de la rivière de Canton. Le

même jour, les deux bricks, avec le capitaine Mackintosh, sir Georges Staunton et les deux Chinois que nous avions amenés d'Angleterre, firent voile pour Macao, d'où ils revinrent tous le 22, à l'exception des deux Chinois. Ils ramenèrent avec eux deux Jésuites Français qui avoient résidé long-temps dans ce pays, et qui désiroient se rendre à Pékin. Le 23, de bon matin, nous appareillâmes avec un bon frais de vent. Dans l'après-midi, nous parlâmes à deux bricks portugais qui alloient à Macao. Georges Martin, second calfat, mourut le même jour, et son corps fut jeté à la mer.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Arrivée dans la baie de Tchou-San. — Continuation de la maladie et de la mortalité dans l'équipage du *Lion*. — Etonnement des Chinois à la vue des vaisseaux anglais. — Navigation sur la Mer Jaune. — Riche aspect des côtes de la Chine. — L'escadre mouille près de Ma-tao. — Détails sur cette ville. — Proclamation de lord Macartney aux équipages des vaisseaux et aux personnes composant l'ambassade. — Débarquement.

Le 25, nous eûmes grand vent et le ciel fut brumeux. Le *Lion* et le *Clarence* eurent tous deux leurs huniers de misaine déchirés et leur grément très-endommagé. Dans la matinée du 26, nous doublâmes la pointe sud-ouest de l'île Formose; mais nous en étions à une distance assez considérable pour qu'il nous fût à peine possible de la distinguer; cependant elle nous parut être une terre fort élevée. Le soir, le *Jackall* eut le malheur de perdre un homme qui, de l'extrémité de la vergue de hune où il étoit allé prendre un riz, se laissa tomber à la mer. L'obscurité ôta tout moyen de lui porter d'utiles secours,

quoiqu'il fût excellent nageur, et qu'il eût, pendant quelque temps, survécu à sa chute, ce que nous comprîmes par les cris qu'il faisoit entendre au milieu du bruit des vagues. Le 28 juin, le *Lion* nous quitta, dans l'intention de se rendre plus promptement à Tchou-San, et de rencontrer un vaisseau de la Compagnie qui avoit ordre de croiser à la hauteur de cette île et de nous y attendre jusqu'au 30 du courant. Il confia les deux bricks à la garde de l'*Hindoustân*. Le temps avoit été si constamment brumeux et les vents si variables, que nous n'avions pu faire aucune observation, et que nous étions incertains de savoir si nous arriverions à temps pour rencontrer ce navire. Le 30, le ciel s'éclaircit, et le vent fraîchit de la partie du sud-ouest. Le 2 juillet, nous découvrîmes la baie de Tchou-San, et nous aperçûmes le *Lion*, qui venoit à nous. Il avoit croisé devant l'île, mais sans voir le bâtiment que nous cherchions. Vers midi, notre petite escadre mouilla dans la baie. Nous reçûmes aussitôt la visite de beaucoup de bateaux pêcheurs, dont les flottes innombrables couvroient, en quelque sorte, toute sa surface. Le même jour, le *Clarence*, ayant à bord sir Georges

Staunton et le capitaine Mackintosh, fit voile pour Tchou-San, place très-importante, située à la partie supérieure de la baie, afin de se procurer, s'il étoit possible, des nouvelles du vaisseau de la Compagnie; car il étoit naturel de penser que ce vaisseau auroit pu au moins être vu par quelque bateau pêcheur. Leur intention étoit aussi d'amener un pilote pour nous conduire à Pékin. Pendant notre séjour sur la baie de Tchou-San, le temps fut très-variable. Les matinées étoient généralement belles et agréables; mais vers midi, le vent s'élevoit, souffloit avec violence, et la pluie tomboit à grands flots. Cependant comme nous nous trouvions sous une latitude de 30^{d} du côté du nord, la chaleur que nous éprouvions n'étoit pas comparable à celle que nous avions éprouvée quelques mois auparavant. L'équipage de notre bâtiment recouvra bientôt la santé, et nous ne comptâmes plus parmi nous qu'un ou deux malades en danger; mais l'équipage du *Lion* étoit toujours malportant. Depuis l'instant du mouillage jusqu'au 6 de juillet, il perdit cinq hommes, et il y en avoit encore soixante sur la liste du chirurgien. Nous nous procurâmes en ce lieu des rafraîchissemens, d'ex-

cellent poisson, du thé, du sucre, etc., le tout au meilleur marché possible, et de la meilleure qualité. Nous ne vîmes pas sans étonnement la multitude de jonques, de bateaux pêcheurs, et de vaisseaux de toute espèce et de toute grandeur qui traversoient perpétuellement la baie dans tous les sens. D'après une évaluation modérée, j'estime qu'il en passoit, chaque jour, trois ou quatre cents sous nos yeux, la plupart fort gros. Le nombre d'hommes embarqués sur chacun d'eux étoit encore plus étonnant ; les moindres barques de pêche avoient ordinairement douze hommes d'équipage. Jamais ces peuples n'avoient vu dans leurs parages aucun vaisseau de la grandeur des nôtres, ni d'une semblable construction ; ils en visitèrent avec une singulière curiosité les diverses parties, et tout ce qui frappoit leurs regards excitoit leur surprise. Les premiers qui étoient venus à bord y revinrent avec leurs pères et leurs parens, pour leur faire admirer les merveilles dont ils avoient eux-mêmes été témoins. Les vieillards, que l'âge paroissoit avoir rendus presque sourds et aveugles, se traînoient d'un pont à l'autre; la bouche béante et les mains élevées, ils exprimoient tout leur éton-

nement pour de si étranges choses. Quelques mandarins du troisième rang vinrent nous rendre visite, et prirent les dimensions du bâtiment, des mâts, etc. Dans la matinée du 7, le *Clarence* revint et nous amena un pilote ; le 8, vers midi, nous appareillâmes avec un bon frais soufflant de la partie du nord-est, et avec une mer houleuse, dont les vagues suivoient la direction du vent. A l'entrée de la nuit, nous aperçûmes distinctement la terre, et nous tînmes le large pendant toute la nuit, malgré les représentations du pilote Chinois, qui auroit désiré que notre bâtiment demeurât à l'ancre en vue de la terre. Le temps n'eut rien que de très-ordinaire jusqu'au 10, époque à laquelle le vent devint plus favorable, sans être trop violent. Le soir du même jour, nous relevâmes dans le nord-ouest-quart-nord l'île de Tchéou-Tsing-Tong, à la distance de huit lieues. Le lendemain matin de bonne heure, nous vîmes plusieurs îles à l'ouest et au nord, et nous nous dirigeâmes vers la terre avec un bon vent qui souffla constamment du sud. Nous étions alors par 30° 7' de latitude nord, et nous trouvions la température beaucoup plus douce et plus égale qu'elle ne l'avoit été pen-

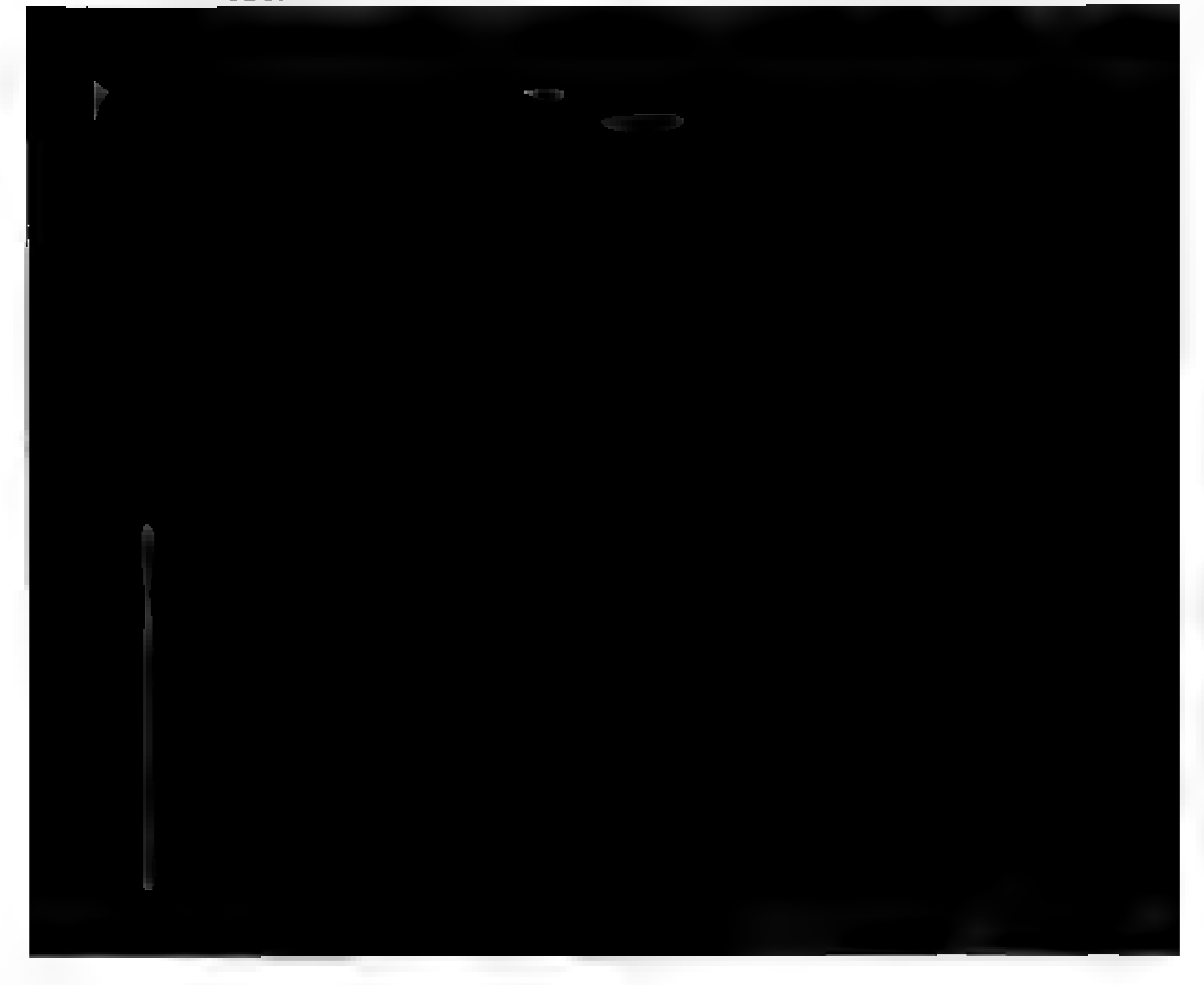
dant les mois précédens. Les malades se rétablirent bientôt, et tous les cœurs s'ouvrirent à la joie, par l'espérance d'atteindre sous peu de jours le terme d'un aussi long et aussi pénible voyage. Le 12 et le 13, le ciel fut couvert d'un épais brouillard, les vents variables, et nous nous perdîmes de vue les uns les autres, quoique de demi-heure en demi-heure nous tirassions des coups de canon, signal qui fut répété jusqu'à près de minuit. Le 14, nous pensâmes que tous nos bâtimens avoient changé de route; le temps s'éclaircit vers le matin, et nous découvrîmes plusieurs vaisseaux, que nous reconnûmes bientôt pour des jonques chinoises, à l'exception d'un brick sous pavillon anglais; notre satisfaction fut inexprimable, lorsque nous apprîmes que c'étoit l'*Endeavour*, capitaine Proctor, chargé par la Compagnie des Indes Orientales de nous attendre à la hauteur de l'île de Tchou-San, et de nous conduire au port le plus voisin de Pékin. Après avoir quitté Tchou-San, ce navire étoit allé à Tching-Tsing, et ne nous y ayant pas trouvés, il s'étoit tenu en croisière à l'entrée de la Mer Jaune, où nous ne pouvions manquer de le rencontrer. Outre des pilotes

expérimentés, il avoit à son bord un ou plusieurs interprètes, sans lesquels nous aurions été dans une position fort embarrassante à notre arrivée. Le vent nous étant favorable pendant cette journée et soufflant avec assez de force, nous eûmes la douce perspective d'arriver, au plus tard, dans deux ou trois jours à notre destination. Mais notre allégresse n'étoit pas encore sans mélange; nous étions séparés de nos compagnons, et tous nos souhaits se bornoient alors à les rejoindre. Le 16 au matin, nous nous trouvâmes au milieu d'eux, par le travers de la pointe la plus septentrionale de la côte de la Chine. Nous avions mal compris leurs coups de canon de signaux, dans la nuit brumeuse où nous les avions quittés; et par une suite de cette même erreur, ils avoient passé en avant de nous. Le 17, nous étions par le travers de la pointe septentrionale, située à environ 38d de latitude nord. L'*Endeavour* étoit resté fort loin derrière. Il étoit si mauvais marcheur, que la moindre voilure que nous mettions dehors suffisoit pour nous écarter de lui, et pour l'empêcher de nous suivre. Mais si près du port, à la vue de la terre, ce bâtiment nous intéressoit beaucoup moins. Nous avions

pris l'interprète à son bord, et nous avions laissé au capitaine les moyens de nous rejoindre et de venir recevoir les ordres ultérieurs de lord Macartney. Pendant notre séparation, le temps avoit été assez indifférent ; toujours de la brume et du brouillard. Nos sondes nous donnoient régulièrement de huit à trente brasses, selon que nous nous approchions ou que nous nous éloignions de la terre. La mer ou Rivière Jaune n'avoit pas en cet endroit plus de trente lieues d'étendue ; et par un temps clair, nous pouvions découvrir en plein d'un côté les côtes de Chine, et de l'autre la terre de Zeoua-tao. En général, nous nous écartâmes peu des premières, afin de tirer parti de notre pilote, qui paroissoit les connoître parfaitement bien, mais qui, du moment où nous les perdions de vue, cessoit de nous être utile. Le 18, le ciel fut sombre et les vents doux, mais variables. Nous nous étions dirigés vers la partie occidentale de la baie. Nous y vîmes plusieur grandes jonques, à bord de l'une desquelles nous nous procurâmes un nouveau pilote. La journée du 16 fut si brumeuse et si obscure, que nous étions obligés de tirer constamment des coups de canon, pour ne pas

courir les risques de nous séparer une seconde fois. Nous ne pouvions plus distinguer la terre, et les bâtimens ne s'entrevoyoient plus à travers le brouillard, quoiqu'ils entendissent très-bien les coups de canon les uns des autres. Vers huit heures du matin, le *Jackall* nous approcha sur l'arrière, et nous apprit que nous étions très-près de la terre, qu'elle se trouvoit située par rapport à nous de l'est au sud-sud-ouest, et qu'il s'étoit avancé vers elle à la distance d'environ trois quarts de mille, avant de l'avoir aperçue; il désiroit d'ailleurs connoître quelle route il avoit à tenir. Environ une heure après, le soleil perça le brouillard et dissipa entièrement la brume, de sorte que nous vîmes parfaitement notre petite flotte et la terre. Une brise fraîche soufflant de la partie de l'Est nous poussoit au rivage, et nous eûmes l'espérance bien douce de mouiller avant la fin du jour. La contrée étoit basse dans le voisinage de la mer; mais plus avant dans l'intérieur, elle paroissoit montueuse. La campagne sembloit être bien cultivée et bien peuplée. Pendant tout le jour, nous vîmes beaucoup de jonques d'un gabarit considérable. Vers le soir, nous entrâmes dans

une grande et belle baie, que nous prîmes pour celle de Ma-tao, lieu où nous avions donné rendez-vous au capitaine Proctor, commandant l'*Endeavour*, pour nous y rejoindre en cas de séparation. Nous côtoyâmes le rivage d'assez près pour distinguer les habitans rassemblés sur leurs collines et courant çà et là, comme pour exprimer l'extrême surprise que leur causoit notre vue. Nous mouillâmes avant le coucher du soleil; et bientôt nous vîmes arriver de terre une barque qui nous apprit que nous nous étions trompés, et que le port où nous voulions nous rendre, étoit encore à dix lieues dans le sud-est.



tantôt des maisons répandues çà et là dans une immense vallée; tantôt des villages, et de grandes cités, à la distance d'environ un mille l'une de l'autre, au milieu des plus riantes campagnes. Vers les six heures du soir, nous mouillâmes dans une baie découverte, vis-à-vis Ma-tao d'un côté, et la ville de Tsing-Tché de l'autre. Cette ville est entièrement environnée de murailles, et nous estimâmes approximativement à seize milles la longueur de sa circonférence. Sa situation sur un terrain élevé, nous permettoit de découvrir presque toute l'enceinte des murs et de nous faire une idée fort juste de son étendue. Ces murs sont construits en pierre, et si élevés que nous ne pouvions voir que quelques maisons bâties sur les collines. Leur épaisseur est, je crois, proportionnée à leur élévation; car au moyen de nos longues vues, nous découvrîmes, en entrant dans la baie, sur la partie de ces murailles la plus voisine du rivage, une multitude d'hommes que la curiosité y avoit rassemblés pour nous voir: dans toute l'étendue de leur circonférence, on remarquoit des tours extrêmement hautes, éloignées l'une de l'autre d'environ cent verges; et à l'extrémité septentrionale de la ville,

il paroissoit y avoir une assez forte batterie, composée de plusieurs pièces de canon. Autour des murs, extérieurement, étoient des tentes, selon toute apparence à l'usage des troupes. Plusieurs chaloupes vinrent à nous, mais elles ne nous apportèrent qu'un peu de poisson. La latitude de ce port, déterminée par l'observation, est d'environ 38d.

Le dimanche 22 juin, le brick l'*Endeavour*, capitaine Proctor, arriva et salua de six coups de canon le *Lion*, qui lui répondit par quatre. Le *Jackall* fut envoyé pour sonder la barre et le port de Tching-Tsing; car le port où nous étions alors ne parut pas assez abrité pour protéger les vaisseaux contre les coups de vent. Vers midi, nous eûmes un pilote à bord et nous appareillâmes pour aller à Tching-Tsing. Ce jour, M. Intire, bombardier du corps de l'artillerie royale, mourut à bord du *Lion*. Sa mort fut occasionnée par la dyssenterie, dont plusieurs autres militaires de la garde étoient atteints. Il fut donné lecture aux troupes à bord du *Lion*, d'une proclamation de lord Macartney, conçue en ces termes :

« Comme sous peu de jours les vaisseaux » et les bricks qui accompagnent l'ambassade

» à la Chine arriveront vraisemblablement
» dans le port, Son Excellence l'Ambassa-
» deur croit qu'il est de son devoir de faire
» les observations et de prendre les mesures
» suivantes.

» Sans la bienveillance des Chinois, on se
» flatteroit vainement d'atteindre le but im-
» portant de l'ambassade. Cette bienveillance
» sera le résultat des idées qu'ils se formeront
» de la conduite et des intentions de la nation
» anglaise en général; et ils n'en peuvent
» juger que par la conduite et les intentions
» de ceux de cette nation qu'ils vont rece-
» voir au milieu d'eux. Il faut avouer que les
» impressions qu'ont dû laisser dans leurs
» esprits les inconséquences commises à Can-
» ton par les Anglais sont tellement défavo-
» rables à ces derniers, que les Chinois les
» regardent comme le peuple le plus mé-
» chant de toute l'Europe. Ces impressions
» ont été transmises à ce tribunal suprême,
» siégeant dans la capitale, spécialement
» chargé de faire à l'Empereur des rapports,
» et de lui donner des conseils sur ses rela-
» tions et ses intérêts à l'égard des pays
» étrangers. Il est donc essentiel qu'une con-
» duite régulière et mesurée change leurs

» opinions sur la nation anglaise, et leur en
» inspire une plus avantageuse et plus juste;
» il est essentiel de leur prouver que même
» les sous-officiers de terre et de mer, par la
» discipline et l'exemple, sont capables de
» maintenir le bon ordre, la tempérance et
» la subordination parmi leurs inférieurs.
» Quoique le peuple de la Chine n'ait pas la
» moindre part au gouvernement, c'est une
» maxime invariablement suivie par ceux
» qui gouvernent, de prendre le parti du der-
» nier des Chinois dans les différens qu'il peut
» avoir avec un étranger, et de venger sa
» mort, s'il succombe. La ville de Canton a
» été témoin d'un exemple tragique et récent
» de cette politique. Un canonnier (1) d'un
» vaisseau anglais, pour avoir été la cause
» innocente de la mort d'un paysan chinois,
» fut mis à mort lui-même, malgré les efforts
» que firent pour le sauver tous les comp-
» toirs Européens établis à Canton. Il faut
» donc, dans toute espèce de communication
» préméditée ou de rencontre fortuite, même

(1) Ce canonnier avoit tué deux bateliers Chinois du même coup. Il ignoroit que la pièce fût chargée à boulet. Voyez les *Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, etc., des Chinois*, t. XIII, p. 513-515. (L-s.)

» avec les plus pauvres gens du pays, ap-
» porter beaucoup de réserve et de douceur.

» Son Excellence sait qu'elle n'a pas be-
» soin de recommander à sir Erasme Gower
» d'établir tous les réglemens que lui dictera
» la prudence, à l'égard des personnes qui
» sont sous ses ordres; elle espère que le
» capitaine Mackintosh fera de même à l'é-
» gard des officiers et de l'équipage de l'*Hin-
» doùstân*. Elle compte aussi que l'esprit de
» ces réglemens sera de consolider dans ces
» contrées lointaines et le crédit du nom
» anglais, et les intérêts de la mère patrie.
» Elle compte enfin que la sagesse des dis-
» positions garantira la constance et l'em-
» pressement à les exécuter.

» Elle se flatte que les mêmes motifs pro-
» duiront les mêmes effets sur toutes les per-
» sonnes immédiatement attachées à l'am-
» bassade ou à sa suite. Son Excellence dé-
» clare d'ailleurs qu'autant elle est disposée
» à donner des encouragemens à ceux qui
» sauront les mériter et à rendre, au retour,
» un compte favorable de leur bonne con-
» duite, autant elle pense qu'il est de son
» devoir, en cas de mauvaise conduite ou
» d'insubordination, d'en rendre compte

» avec la même exactitude, et de suspendre
» ou de destituer les infracteurs, selon la gra-
» vité des circonstances. Si quelque offense
» ou quelque faute étoit commise à l'égard
» de quelques Chinois, et que cette offense
» ou cette faute fût punissable d'après leurs
» lois, Son Excellence ne se croit point obli-
» gée d'intervenir pour détourner ou adoucir
» la peine. Elle se repose avec confiance sur
» le lieutenant-colonel Benson, commandant
» de sa garde, pour avoir l'œil perpétuelle-
» ment ouvert sur ceux qui la composent.
» La surveillance de leur conduite person-
» nelle devient aussi nécessaire en cette oc-
» casion, qu'elle l'est en temps de guerre,
» quoique pour d'autres motifs, à l'égard de
» l'ennemi. La garde demeurera constam-
» ment réunie et sera régulièrement exer-
» cée à toutes les évolutions militaires; au-
» cun de ceux qui en font partie ne pourra
» s'absenter, soit du vaisseau, soit du lieu
» qui lui sera assigné pour le séjour à terre,
» sans une permission de Son Excellence,
» ou de l'officier commandant. Aucun arti-
» san ou domestique ne pourra quitter le
» vaisseau ou la demeure habituelle à terre,
» sans une permission d'elle-même ou de M.
» Maxwell;

» Maxwell ; et Son Excellence a lieu d'atten-
» dre que les gentilshommes d'ambassade
» donneront l'exemple de la subordination,
» en lui exposant à l'avance leur désir,
» soit de s'absenter du vaisseau, soit de quit-
» ter la demeure habituelle à terre. Il ne
» pourra être sorti du vaisseau, ni ensuite
» du lieu de dépôt à terre, aucune caisse ou
» aucun paquet, sans l'autorisation de l'am-
» bassadeur, ou un ordre signé du contrô-
» leur, M. Barlow, lequel ordre détaillera
» la nature, le nombre et les dimensions
» des caisses ou des paquets. Son Excel-
» lence exige de la manière la plus expresse
» qu'aucun marin attaché au service des
» vaisseaux, et elle désire qu'aucune per-
» sonne de sa suite, soit garde, soit artisan,
» soit domestique, ne trafique, par voie de
» vente ou d'achat, du moindre article de
» marchandise, sous quelque prétexte que
» ce puisse être, sans en avoir préalablement
» obtenu la permission d'elle-même. La né-
» cessité d'écarter toute idée mercantile d'une
» ambassade à Pekin a paru d'un tel poids,
» que la Compagnie des Indes a volontaire-
» ment renoncé aux bénéfices certains que
» lui promettoit l'ouverture d'un nouveau

» marché, et n'a pas souffert qu'aucun ob-
» jet de commerce fût embarqué à bord de
» l'*Hindoùstán*, uniquement parce qu'il devoit
» accompagner l'ambassade. Aux yeux pré-
» venus des Chinois, l'importance et la di-
» gnité de l'expédition seroient entièrement
» avilies, et les heureux résultats qu'on a
» droit d'en attendre sous le rapport com-
» mercial, perdus sans ressource, s'il se mani-
» festoit la moindre vue intéressée parmi les
» personnes destinées soit à transporter, soit
» à escorter un ambassadeur, dont le compte
» rendu devoit infailliblement se transformer
» en un système général de commerce. Son
» Excellence se relâchera volontiers de cette
» rigueur, lorsque les négociations seront
» assez avancées pour que le succès de sa
» mission soit infaillible, et lorsque la faculté
» accordée par elle à un Européen de dis-
» poser de quelque article de marchandise
» sera regardée comme une faveur spéciale
» pour un acheteur Chinois.

» En cas de contravention à ces mesures,
» Son Excellence seroit dans la nécessité
» d'employer contre les contrevenans les
» moyens de punition qui sont en son pou-
» voir. Il lui est facile de sévir contre ceux

» qui sont attachés à sa suite ou à sa per-
» sonne; la discipline maritime procure à
» sir Erasme Gower la même facilité à l'é-
» gard de ceux qui sont sous son comman-
» dement immédiat; et par son arrêté du
» 5 septembre 1792, ainsi que par sa lettre
» du 8 du même mois, la Compagnie des
» Indes a autorisé Son Excellence à exiger
» des officiers de l'*Hindoùstân* la plus entière
» obéissance aux réglemens de l'expédition.
» Une copie de l'arrêté et un extrait de la
» lettre sont à la suite de cette proclama-
» tion, afin que le capitaine Mackintosh puisse
» en donner communication à ses officiers;
» Son Excellence s'en rapporte à lui pour em-
» pêcher que ces dispositions ne soient en-
» freintes ou éludées par son équipage.

» Dans un conseil de Directeurs assemblés
» le mercredi 5 septembre 1792,

» Il a été arrêté que l'honorable lord vi-
» comte Macartney seroit autorisé à suspen-
» dre ou à casser le commandant ou autres
» officiers de l'*Hindoùstân*, qui se rendroient
» coupables de contravention aux traités ou
» de désobéissance aux ordres du Comité
» secret ou de Son Excellence, pendant la
» durée de l'ambassade à la Chine.

» *Signé* W. RAMSAY, Secr., etc. »

Extrait de la lettre du Président et du Vice-Président au lord Macartney, en date du 8 septembre 1792.

« Le Comité secret a donné au capitaine
» de l'*Hindoûstân* Mackintosh, l'ordre de se
» mettre entièrement à la disposition de Votre
» Excellence, aussi long-temps qu'il sera né-
» cessaire pour le succès de l'ambassade.
» Nous avons inclus dans la présente une
» copie de ses instructions, ainsi que du
» traité qu'il a souscrit, ensemble une notice
» de son commerce particulier et de celui de
» ses officiers. Il n'entre pas d'ailleurs dans les
» intentions de la Cour de permettre le com-
» merce particulier dans un autre port ou sur
» une autre place qu'à Canton, ville pour la-
» quelle le bâtiment est destiné en dernier lieu,
» à moins que Vôtre Excellence ne juge que
» ce genre de commerce ne porte aucune
» atteinte à la dignité de l'ambassade, ni
» aucun préjudice aux résultats qu'on en at-
» tend; auquel cas, votre consentement par
» écrit devient nécessaire pour autoriser
» toute transaction commerciale, de quelque
» nature qu'elle soit, de la part du capitaine
» Mackintosh ou de ses officiers, ainsi qu'il
» est développé plus au long dans les ins-

» tructions du Comité secret. Mais comme,
» par rapport à ce commerce en lui-même
» et à ses conséquences, nous ne saurions
» avoir une garantie trop solennelle, nous
» autorisons par ces présentes Votre Excel-
» lence à suspendre ou à casser le comman-
» dant ou les officiers de l'*Hindoùstân* qui se
» rendroient coupables de contraventions
» aux traités ou de désobéissance aux or-
» dres du Comité secret ou de Votre Ex-
» cellence, pendant la durée de l'ambas-
» sade.

» Son Excellence saisit cette occasion de
» déclarer aussi que, quoique déterminée par
» le sentiment impérieux du devoir à pour-
» suivre l'objet de sa mission, à surveiller, dé-
» voiler et punir de tous les moyens qui sont
» en son pouvoir le crime, la désobéissance et
» tout autre système de conduite qui pour-
» roit compromettre ou différer le succès de
» l'entreprise, ou discréditer le caractère An-
» glais, ou susciter à l'ambassade des diffi-
» cultés ou des obstacles; elle s'estimera heu-
» reuse d'avoir aussi, dans toute circons-
» tance, la faculté de mettre le mérite en
» évidence, de le récompenser, de favori-
» ser les intérêts et de contenter les désirs

» de ceux qui l'accompagnent, autant que
» ces intérêts et ces désirs n'auront rien de
» contraire à l'honneur et à la prospérité pu-
» blique.

» En cas d'absence ou d'empêchement de
» Son Excellence, on s'adressera, en son lieu
» et place, à sir Georges Staunton, qu'il a
» plu à Sa Majesté d'honorer du titre de Mi-
» nistre plénipotentiaire, ayant caractère
» pour le remplacer dans ces occasions.

» Donné à bord du vaisseau de Sa Majesté
» le *Lion*, ce 16 juillet 1793.

» Par ordre de son Excellence,

» *Signé* ACHESON MAXWELL,
» EDOUARD WINDER,
» *Secrétaires.* »

Le mardi 23 juillet, le nommé Redfort, du corps de l'artillerie royale, mourut, et le même soir son corps fut jeté à la mer. Le mercredi, nous eûmes calme plat pendant toute la journée. Le soir, le *Jackall* fit signal que la terre étoit devant nous; et le moment d'après, il tira trois coups de canon pour nous avertir du danger que nous courions. Nous sondâmes, et nous ne trou-

vâmes que sept brasses d'eau. Nous revirâmes de bord pour gagner le large, où nous nous tînmes jusqu'au lendemain au jour; alors nous nous dirigeâmes de nouveau vers la terre. Sur les dix heures, nous découvrîmes une île basse et sablonneuse, derrière laquelle une nombreuse flotte de jonques chinoises étoit à l'ancre. Nous n'eûmes pendant ce jour que de cinq à douze brasses d'eau, quoique nous ne vissions aucune terre, à l'exception de l'île dont je viens de parler. Le soir, nous fûmes obligés de mouiller vis-à-vis Tching-Tching, sans pouvoir découvrir la terre autrement que du haut du mât. Nous n'étions cependant qu'à quinze ou vingt milles au plus de l'embouchure de la rivière, et les terres ne se déroboient à notre vue que parce qu'elles étoient extrêmement basses. Le jour suivant, le *Jackall* vint nous rejoindre, et nous fit un rapport peu satisfaisant; il n'avoit pu trouver assez d'eau pour nous, pas même pour lui; il avoit touché trois fois et avoit perdu une de ses ancres. Alors l'*Endeavour* fut envoyé pour faire une nouvelle tentative. Ce bâtiment tiroit moins d'eau, et il avoit déjà dû aborder en ce lieu, ou bien il s'étoit trompé de baie; car la première fois que nous

lui parlâmes, il nous dit qu'il étoit allé nous y chercher, et qu'il y avoit assez de place et assez d'eau pour une flotte, quels que fussent le nombre et la grandeur de ses vaisseaux.

Le vendredi 26, une grande jonque, ayant à bord quelques mandarins du premier et du second rang, vint annoncer à l'Ambassadeur qu'on préparoit des bâtimens pour transporter à terre Son Excellence, sa suite et ses effets, et pour remonter jusqu'à Pékin; que nous pouvions en toute assurance attendre d'un jour à l'autre leur arrivée. Nous nous disposâmes donc au débarquement, et nous travaillâmes à ces préparatifs, matelots et autres, avec autant d'empressement que de joie, les premiers désirant aussi vivement de retourner à Tchou-San ou à Canton, que nous désirions nous-mêmes de poser le pied sur la terre ferme. Les officiers de marine et les autres personnes attachées au service des vaisseaux ne furent pas moins mortifiés que contrariés d'apprendre qu'il ne leur étoit pas permis de voir la fameuse capitale de la Chine. La baie découverte où nous nous trouvions étant trop vaste pour que les bâtimens pussent y demeurer en sûreté, il fut décidé qu'après le débarquement des objets

destinés pour Pékin, ils retourneroient en toute hâte à l'une des deux places sus-mentionnées.

Le lundi 29 juillet, une autre grande jonque vint nous rendre visite, et apporta un présent de provisions fraîches et de fruits pour l'Ambassadeur; une partie de ces provisions fut envoyée aux gentilshommes d'ambassade à bord de l'*Hindoùstân*. Nous apprîmes par cette jonque que les bâtimens qui nous étoient destinés se préparoient avec toute la diligence possible, et que probablement ils arriveroient le lendemain. Le 30 dans l'après-midi, l'*Endeavour* reparut à notre vue; et le 31, nous découvrîmes en arrière de nous un grand nombre de jonques qui, ayant contre elles le vent et la marée, furent obligées de mouiller sous le vent à nous à la distance d'environ douze milles. A midi, l'*Endeavour* nous atteignit et nous informa que ces bâtimens étoient ceux que nous attendions avec tant d'impatience et depuis si long-temps. Le matin de ce jour même, John Kay, menuisier et ébéniste, étoit mort à bord de l'*Hindoùstân*, d'une maladie de langueur qui duroit depuis dix mois, et son corps avoit été jeté à la mer.

Le 2 août, quelques jonques s'approchèrent de nous et se chargèrent de divers objets appartenans au lord Macartney et à l'ambassade ; dans la soirée du 3, ils eurent presque achevé de prendre à bord des vaisseaux tout ce qui devoit aller à terre, et les troupes reçurent l'ordre de se tenir prêtes à débarquer. Le 4, elles passèrent à bord des jonques et furent transportées à l'embouchure de la rivière. Le lendemain dans l'après-midi, l'ambassadeur, à son débarquement, fut salué de 19 coups de canon par chaque vaisseau. Les trois bricks nous accompagnèrent dans la rivière, jusqu'à ce que nous fussions à bord des bateaux de passage dans lesquels nous devions la remonter. Ces embarcations ont la forme la plus commode et la coupe la plus avantageuse ; elles sont larges et à fond plat ; capables de porter un énorme poids de marchandises, la plus petite quantité d'eau leur suffit. Elles ont sur le pont une espèce de maison distribuée en divers appartemens, pour dormir, manger, faire la cuisine, etc., tous remarquables par la perfection du travail. On nous avoit destiné plus de vingt de ces bâtimens, et on n'avoit épargné ni les soins, ni les précautions pour rendre facile et agréa-

ble notre passage à la capitale. Depuis les premiers des mandarins jusqu'aux derniers des paysans, tous sembloient jaloux de nous prouver que nous étions les bien-venus; à la vérité, nous étions pour eux des objets aussi nouveaux qu'ils l'étoient pour nous; si nous trouvions du plaisir à contempler la singularité de leurs traits, le plaisir étoit réciproque; nous tâchions, par tous les moyens qui étoient en notre pouvoir, de piquer leur curiosité et d'exciter leur étonnement.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE GÉNÉRALE

DES PLANCHES ET MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

Pl.

[redacted]

JOURNAL DU VOYAGE DE M. SAMUEL HOLMES.

TOME SECOND.

Explication de toutes les Cartes, Vues, Plans, etc., qui composent l'Atlas de l'édition originale de l'Ambassade de lord Macartney, dans leur ordre numérique.

Nota. *Tous les Numéros marqués d'un astérisque n'ont point été traduits dans notre édition.*

FIN DE LA TABLE.

VOYAGE
EN CHINE ET EN TATARIE,
A LA SUITE DE L'AMBASSADE
DE LORD MACARTNEY.



Se vend à PARIS,

Chez { SIMON, Graveur, rue Saint-Jacques, N°. 77 ;
LEVRAULT, SCHOELL et Comp., Libraires, rue de Seine Saint-Germain, N°. 1395 ;
DELANCE et LESUEUR, Imprimeurs-Libraires, rue de la Harpe, N°. 133.

VOYAGE
EN CHINE ET EN TATARIE,

A LA SUITE DE L'AMBASSADE

DE LORD MACARTNEY,

PAR M. HOLMES,

SERGENT-MAJOR DE SA GARDE;

Auquel on a joint les Vues, Costumes, etc., de la Chine, par M. W. Alexandre, les Planches de l'Atlas original de cette Ambassade, omises dans la traduction française, et leur Explication.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MM***,

REVU ET PUBLIE

Avec des Observations sur les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine, et quelques Notes,

PAR L. LANGLÈS,

DE L'INSTITUT NATIONAL, etc.

TOME II,

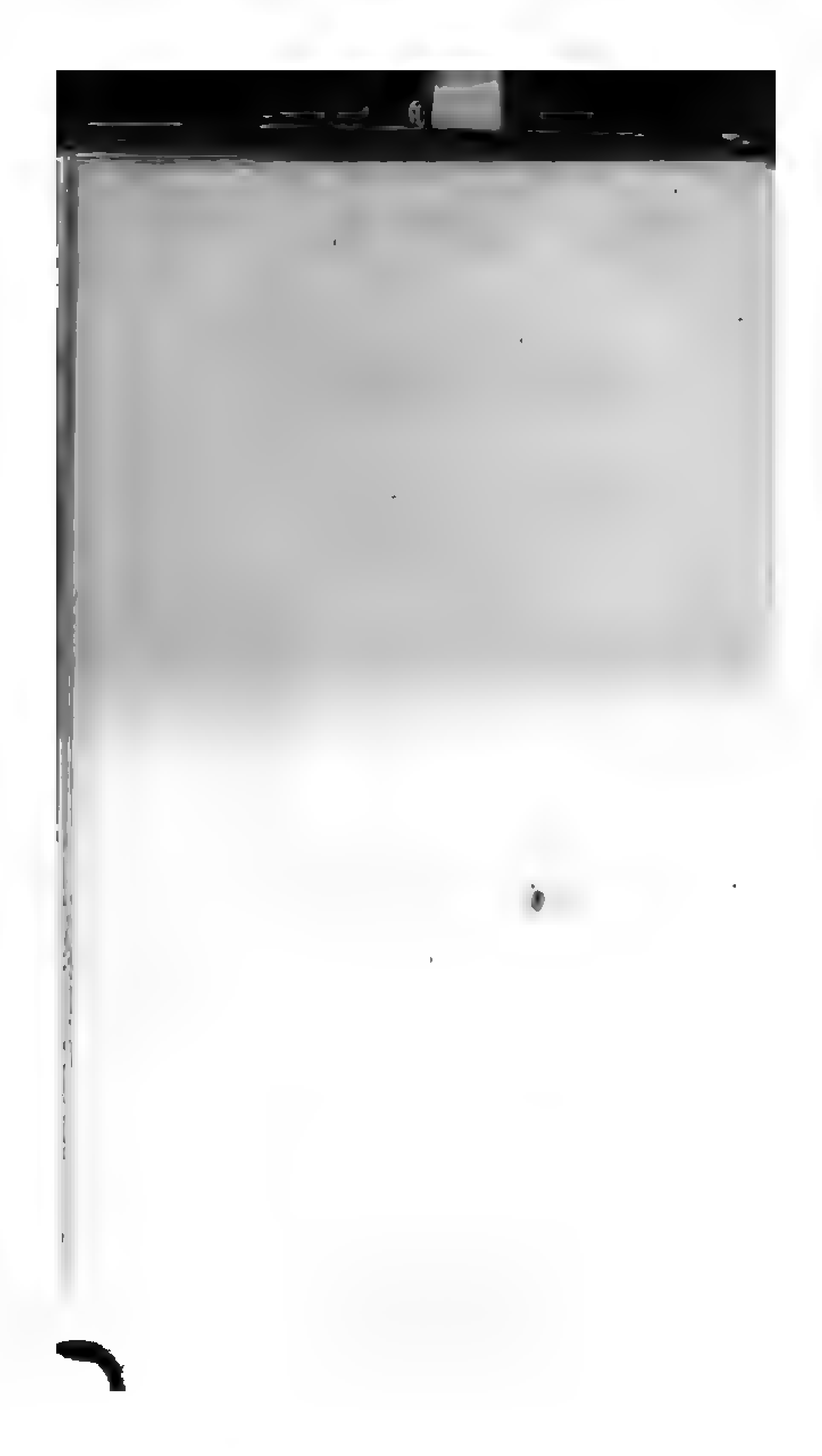
ORNÉ DE 27 GRAVURES.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE ET LESUEUR.

AN XIII. — 1805.





[redacted]

VOYAGE EN CHINE

ET

EN TATÂRIE.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'ambassade s'embarque pour Pékin. — Description des bords du Fleuve Jaune. — Comédie chinoise. — Immense population. — Armes et uniformes des soldats chinois. — Barbarie des Chinois envers leurs filles nouvellement nées. — Exposition des enfans. — Voitures roulantes des Chinois. — L'ambassade traverse Pékin, — Arrive au palais de l'Empereur, situé au delà de cette ville. — Elle retourne à Pékin; —Est rigoureusement consignée et gardée à vue dans son hôtel. — Menaces faites aux Anglais qui se montreront. — Cuisine des Chinois. — Régularité du service. — Friponnerie des Chinois.

Le vendredi 9 août, tout étant réglé à notre satisfaction, nous nous mîmes en chemin pour remonter la rivière. Plusieurs mandarins étoient chargés de nous accompagner, afin de nous faire préparer tout ce

qui nous seroit nécessaire à toutes les stations. Pendant les deux premiers jours, nous parcourûmes environ quarante milles anglais, sur la plus belle rivière que j'aie jamais vue; il me semble que la Tamise elle-même ne l'emporte pas sur elle, si ce n'est peut-être par la variété de ses points de vue; presque aussi large que la Tamise à Hammer Smith ou à Kew, le lit de cette rivière ne présentoit encore aucun rétrécissement sensible, ni aucune ramification. Sur chaque rive, étoient des villes et des villages, à peine à un mille d'intervalle les uns des autres, et les bords étoient couverts d'une multitude innombrable de Chinois rassemblés en foule pour nous voir passer. La perspective n'étoit pas très-diversifiée, le pays étant absolument plat; mais il n'y avoit pas un pouce de terre perdu pour l'agriculture. Le troisième jour, le paysage devint plus animé et nous offrit des scènes ravissantes. Avant de pénétrer dans l'intérieur des terres, je m'étois fait de la contrée une idée qui n'avoit rien de défavorable aux Chinois; mais je confesse que, sous tous les rapports, la réalité surpassa le rêve de mon imagination. Ce jour même nous arrivâmes de bonne heure à la ville de Tien-Sing, où

un magnifique logement étoit préparé pour l'ambassadeur et les gentilshommes de sa suite ; une très-belle collation froide, consistante en volailles, en fruits, etc., fut envoyée à la garde et aux personnes de la suite, à bord de leurs bâtimens respectifs ; on les avoit placés de manière à leur laisser pleinement la vue de la représentation d'une espèce de mélodrame tragi-comique, composé dans le style chinois, et joué dans une salle construite exprès devant la maison du principal mandarin. Les acteurs étoient nombreux, richement costumés, et très-habiles à prendre les différentes attitudes de leurs rôles. Ce divertissement dura environ trois heures ; et quand il fut fini, les bâtimens poursuivirent lentement leur route. D'après une estimation modérée, le concours de peuple rassemblé devoit s'élever à deux millions d'âmes. L'affluence étoit telle que nous pouvions à peine apercevoir les maisons et les vaisseaux ; des milliers de curieux étoient descendus dans l'eau jusqu'au cou, pour nous voir passer. Sur un des côtés de la rivière étoient rangés plusieurs régimens sous les armes (1) ; quelques

(1) Voyez ci-après la planche intitulée : *Poste Militaire sous les armes pour saluer l'ambassadeur*. (L.-s.)

soldats avoient des arcs et des flèches; d'autres de misérables fusils à mèches, et quelques-uns des boucliers et des lances. Ils portoient presque tous le même uniforme; et ce que nos militaires trouvoient de plus plaisant et de plus singulier, c'étoit de voir que presque tous avoient la pipe à la bouche, et l'éventail à la main pour se procurer de la fraicheur et se garantir du soleil. Lorsque nous passâmes devant eux, nous vîmes en effet qu'il y avoit peu de soldats qui n'eussent pas l'un et l'autre de ces instrumens; et, chose encore plus étrange, un grand nombre étoient assis dans les rangs. Ils ne paroissent pas en général fort scrupuleux sur l'alignement, qu'ils observent à une ou deux verges près; ni sur la position, puisqu'ils sont indifféremment assis ou debout; mais ils conservent assez régulièrement une distance de trois pas les uns des autres: sur trois hommes, il y en a un qui porte un petit oriflamme, dont le bâton s'attache au vêtement, derrière le cou, et s'élève d'environ deux pieds au-dessus de la tête, pour ne pas embarrasser la main. Il y a par douze hommes un grand étendard confié à la garde de deux hommes, l'un en avant, l'autre en arrière, et tous deux sans

[redacted]

armes. Leur accoutrement me rappela celui d'un marchand d'orviétan, quoiqu'on soit obligé de convenir que, dans une action, il doit être fort utile. Il consiste en un casque d'acier, propre à garantir entièrement la tête; ce casque descend sur le front et sur le cou; sa forme est ronde et se termine en une pointe conique, surmontée d'une espèce de lance d'environ un pied de hauteur, d'où pend une crinière de cheval teinte en rouge. Leur habit, ou ce qui leur en tient lieu, a de loin une apparence formidable. Il est revêtu de petites plaques minces de cuivre ou de fer, qui lui donnent l'air d'un de ces coffres anglais garnis de clous de cuivre; il est fait de manière à couvrir la portion du cou que le casque ne couvre pas; de chaque côté, il se boutonne au casque, et ses deux bouts se rapprochent et se joignent au-dessus de la bouche, de sorte qu'à l'exception des yeux, il n'y a pas une partie de la tête ou du visage qui reste à découvert (1).

Le principal mandarin de Tien-Sing fit aux

(1) Voyez tome I, planche XVII et page 33, *soldat en grand uniforme;* et ci-après la planche contenant *les armes offensives et défensives des Chinois.* (L-s.)

gentilshommes, aux personnes de la suite et aux soldats de la garde un très-beau présent de soieries, etc. Pendant les cinq ou six journées suivantes, la perspective, de chaque côté de la rivière, devint de plus en plus agréable et variée; on découvroit le pays à une grande distance, et on apercevoit très-distinctement les montagnes qui séparent la Chine de la Tatârie. Disséminées sur toute la plaine, les habitations des mandarins étoient environnées d'arbres verts; et les villages qui s'élevoient çà et là au milieu de ces habitations formoient le paysage le plus agréable et le plus pittoresque. Les deux rives du fleuve étoient couvertes de monde; les uns étoient amenés par la curiosité; les autres par le désir de vendre des fruits, tels que des pommes, des melons d'eau et des melons brodés, des pêches, des abricots, etc., productions abondantes et à fort bon marché dans cette contrée. Ce qui nous surprit beaucoup, fut de voir que les femmes y étoient aussi peu séquestrées qu'en Angleterre. Nous avions entendu dire qu'il n'y avoit en Chine rien de plus rare que la vue d'une personne de ce sexe, parce que les femmes ne sortoient jamais de leurs maisons que dans des

chars couverts, où il étoit impossible de les apercevoir. Cependant nous en vîmes constamment dans le voisinage de chaque village et de chaque maison, mais elles étoient bien moins nombreuses que les hommes. Je crois que ces peuples regardent comme un malheur d'avoir au nombre de leurs enfans plusieurs filles. La naissance d'un garçon cause une grande joie à ses parens, qui en prennent soin; mais ils ont la cruauté d'abandonner leurs malheureuses filles. Souvent ils les laissent périr de besoin ou les précipitent de sang-froid et volontairement dans la rivière voisine, sans éprouver le plus léger remords, et sans provoquer l'attention de ceux à qui leur ministère sembleroit faire un devoir de punir cet excès de barbarie. Quelquefois un sentiment de pitié a engagé des particuliers riches à soustraire quelques-unes de ces victimes à une mort prématurée et à les élever dans l'aisance, sans s'informer de leur origine; mais de tels exemples sont très-rares: cependant j'ai ouï dire que cet affreux usage d'exposer les enfans tomboit généralement en désuétude.

Après une navigation d'environ cent milles dans l'intérieur des terres, nous arrivâmes, le samedi 17, à la ville de Tong-Tchéou, éloi-

gnée de Pékin d'environ douze milles. La foule de peuple rassemblée pour voir notre débarquement étoit prodigieuse. Il fallut tous les efforts d'un grand nombre de militaires pour nous préserver d'être étouffés. Pendant plusieurs jours, il fut impossible même à un soldat anglais de se promener dans les rues, sans être accompagné d'un soldat du pays, qui lui ouvroit le passage au moyen d'un fouet, dont il frappoit quelquefois assez rudement les épaules nues de ses compatriotes.

Durant notre séjour à Tong-Tchéou, nous reçûmes de toutes les classes du peuple l'accueil le plus généreux et le plus distingué ; pour le logement et la nourriture, nous n'eûmes rien à désirer. Nous enterrâmes en cette ville un artisan attaché à la suite de l'ambassadeur, appelé Eades, fabricant de boutons. Au bout de quatre jours, c'est-à-dire, le 21 août, nous en partîmes au point du jour dans des espèces de chariots couverts, les meilleures voitures du pays, celles dont se servent les nobles pour voyager dans l'intérieur de l'Empire. Je ne puis mieux les comparer qu'à ces légères voitures de campagne sans ressorts, en usage aux environs de Londres. Quelques-uns étoient couverts de nan-

kin bleu, les autres de belles nattes de bambou. Au fond de ces voitures, les mieux conditionnées, est un bon matelas double, recouvert d'une fine toile de coton bleue; cinq ou six Chinois s'y tiennent fort à leur aise, accroupis à la manière des tailleurs; mais il nous étoit difficile de nous y placer plus de deux, et plus de trois dans les plus grandes. Ils emploient pour les traîner des mulets et des ânes; leurs mulets sont remarquables par leur grandeur et par leur force. Dans la matinée du même jour, nous entrâmes dans la célèbre ville de Pékin; mais il ne nous fut pas possible de voir autre chose qu'une immense quantité de peuple de chaque côté de nos voitures, parce que ces voitures étoient presque entièrement fermées. Nous distinguâmes pourtant que les murailles étoient hautes, fortes, et construites en briques d'une grande dimension (1). Quant aux maisons, elles sont bâties avec la même substance, et elles nous parurent très-basses, ou, pour mieux dire, très-misérables. Mais celles que nous aperçûmes alors étoient vrai-

(1) Voyez ci-après *la vue des portes de Pékin du côté de l'Ouest.* (L-s.)

semblablement dans les fauxbourgs, et par conséquent beaucoup moins belles que celles de l'intérieur. Nous nous étions fait une idée si extraordinaire de la grandeur de cette cité, que nous fûmes, je l'avoue, trompés dans notre attente; à la vérité, le peu que nous en vîmes ne nous permettroit guère d'établir une estimation exacte. La distance que nous eûmes à parcourir d'une porte à l'autre pouvoit être de cinq ou six milles; nous entrâmes ensuite dans les fauxbourgs, qui sont habités par les Chinois, comme l'intérieur de la ville l'est par les Tatârs. Les édifices y sont élégans, et les boutiques très-bien fournies de marchandises de toute espèce. Vers midi, nous nous arrêtâmes à une maison de campagne de l'Empereur, appelée Yuen-Ming-Yuen, située à six milles au nord de Pékin (1). L'on avoit fait pour nous y recevoir beaucoup de préparatifs, et nous avions l'espoir d'y demeurer quelque temps. Le bruit généralement accrédité parmi nous

(1) Voyez ci-après les deux planches qui représentent *le péristile de la salle d'audience dans le palais d'Yuen-Ming-Yuen*, et *le plan de la salle d'audience et des cours adjacentes dans les jardins de l'Empereur à Yuen-Ming-Yuen*. (L-s.)

étoit que l'ambassadeur, après un séjour de dix journées, se mettroit en route pour la Tatârie, d'après les ordres mêmes de l'Empereur, et ne laisseroit que les artisans et les malades. Cette maison de campagne, entourée de murailles, avoit plus de deux milles d'étendue, et renfermoit une immense quantité de petits bâtimens d'un style agréable; devant la façade de plusieurs de ces bâtimens se trouvoit un grand canal plein d'eau, destiné au bain et à d'autres usages domestiques. Les maisons ou baraques désignées pour la garde étoient situées au milieu d'un bois épais, mais suffisamment aéré et environné d'eau; il seroit difficile d'imaginer une plus délicieuse retraite; et notre déplaisir fut grand, lorsqu'au bout de cinq ou six jours, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à retourner à Pékin, où nous rentrâmes de la même manière que nous y étions entrés la première fois. Aussitôt, comme de vrais prisonniers, nous fûmes renfermés dans une espèce de citadelle, qui comprenoit, en une même enceinte, beaucoup de corps de bâtimens particuliers. Loin qu'il nous fût possible de sortir de cette enceinte, il ne nous étoit pas même permis de regarder par dessus les murs. Ce-

pendant quelques-uns des nôtres, entraînés par la curiosité, se hasardèrent à y présenter la tête; mais à peine furent-ils aperçus des soldats du dehors, qu'un cri terrible retentit tout à coup à nos oreilles. *La Place* (c'étoit le nom du lieu où nous étions) fut en un instant remplie de mandarins, qui éclatèrent en menaces contre ceux qui oseroient à l'avenir enfreindre la défense. *La Place* contenoit plus de cinquante édifices différens, séparés l'un de l'autre par de grandes cours pavées, sans compter les pavillons, les logemens des domestiques, les magasins et les cuisines, dont le nombre étoit prodigieux. Quelques-uns de ces édifices étoient très-réguliers et fort agréablement décorés de peintures chinoises. L'extérieur présentoit beaucoup plus de magnificence que l'intérieur, où il n'y avoit pour tout ornement que deux grands tableaux très-communs, placés à chaque bout de la chambre; pour tous meubles, qu'une table et une natte étendue sur le plancher; à une des extrémités de la chambre à coucher s'élevoit, à environ deux pieds de hauteur, un banc, sur lequel étoit une grossière étoffe de laine, avec une natte. Quant aux autres meubles et aux autres articles dont

se compose le lit, il faut se les fournir soi-même. Nous eûmes beaucoup de peine à nous faire à ce nouveau genre de vie; mais peu à peu l'habitude nous apprit à le trouver passable à beaucoup d'égards. La cuisine des Chinois nous parut très-mauvaise. Toutes leurs viandes et tous leurs légumes étoient apprêtés en hachis, et tellement mêlés, que souvent il nous étoit impossible de reconnoître ce que nous mangions; d'ailleurs nous étions servis avec profusion. Cependant, au bout de quelque temps, nous obtînmes d'eux qu'ils se rapprochassent un peu de la manière anglaise. Le bœuf, le mouton et le cochon étoient de la meilleure qualité, de même que les légumes, tels que les patates, les choux, les citrouilles, les oignons, et beaucoup d'autres légumes communs à l'Europe et à l'Asie. La volaille y étoit aussi extrêmement abondante; mais le poisson très-rare. Tous leurs mets sont hachés ou bouillis, et ils ne se doutent pas qu'il puisse exister une autre méthode de les préparer; quant à leurs potages, ils sont excellens. Les Chinois mangent peu de pain; celui qu'ils faisoient pour nous étoit assez bon; c'étoit une espèce de petit pain ou de petit gâteau rond, cuit à la vapeur sur

une espèce de gril, et aussi léger qu'agréable à manger, lorsqu'on l'a fait rôtir. A tous nos repas, le service se faisoit avec la plus parfaite régularité; chaque table avoit exactement le même nombre de plats et les mêmes plats, soit pour la viande, soit pour les légumes, soit pour le pain. Des mandarins étoient chargés d'en surveiller l'ordonnance, d'empêcher les tromperies et les larcins qu'on auroit pu faire en cachette sur les alimens qui nous étoient destinés: cette précaution n'étoit pas inutile; sans elle, nous n'aurions pas mangé de quoi nous rassasier à demi. Les Chinois de la dernière classe, esclaves pour la plupart, sont en effet les plus déterminés voleurs qui soient au monde, et d'ailleurs si adroits dans leurs vols, qu'il est presque impossible de s'en garantir. Dans les premiers temps de notre arrivée, ils étoient dans l'usage de prendre la moitié de notre pain, de notre sucre, de notre thé, et quelquefois de nous dérober des pièces de viande tout entières. Mais une fois que ce petit manége eût été découvert et puni du bambou, ils furent surveillés de plus près, et nous vécûmes très-bien. Ce n'étoit pas le besoin qui les engageoit à nous voler; car ils ne manquoient

de rien, et le moindre d'entre eux avoit à discrétion les meilleures choses; mais ils revendoient au tiers du prix, à ceux qui les avoient fournies, les provisions ainsi dérobées, et peut-être nous étoient-elles resservies le lendemain, avec un autre assaisonnement. Les mandarins et les personnes du premier rang nous traitoient avec beaucoup d'égards et de politesses; tous se montroient empressés à nous rendre service, autant toutefois qu'ils pouvoient le faire, sans donner d'ombrage au gouvernement et sans compromettre leur sûreté personnelle; car la plus légère contravention aux ordres donnés, est punie sans aucune considération pour le rang, et la punition est si sévère, qu'ils sont extrêmement circonspects dans toutes leurs actions, surtout lorsque ces ordres concernent des Européens ou des étrangers; il est impossible d'imaginer quel degré de méfiance et de crainte leur inspirent les uns et les autres. Nous pouvions cependant nous flatter d'avoir reçu différentes marques de bienveillance qui n'avoient encore été accordées à aucun Européen; mais ces distinctions ne nous faisoient pas trouver plus agréable une détention si nouvelle pour nous. A l'excep-

tion de l'ambassadeur, aucune personne de l'expédition, quelle que fût sa qualité, ne pouvoit quitter l'appartement qui lui étoit assigné, sans en avoir obtenu la permission. Mais la sévérité de cette consigne leur devint tellement à charge à eux-mêmes, qu'ils attendoient avec autant d'impatience que nous, et la fin de l'ambassade, et le moment où nous sortirions tous.

CHAPITRE VII.

L'Ambassadeur part pour la Tatârie. — Description et mesure de la grande muraille. — Note sur Jé-hor, maison d'été de l'Empereur. — Marche de l'ambassade en entrant à Jé-hor. — Elle retourne à Pékin. — Plus de la moitié des gardes, malades de la dyssenterie. — Beauté des routes de la Chine. — L'Ambassadeur rend visite à l'Empereur.—Poltronnerie des Chinois. — Présens faits aux personnes de la suite de l'Ambassadeur. — Mésintelligence parmi les gentilshommes d'ambassade. — Les Anglais gardés comme des prisonniers; — Quittent Pékin pour la dernière fois. — Coup d'œil sur cette ville. — Prévenance des Chinois envers les Anglais. — Ils s'embarquent sur le Fleuve Jaune pour regagner leurs vaisseaux. — Culture et population des bords de ce canal. — Ignorance et superstition des Chinois. — Description d'une tour remarquable. — Les Anglais passent sur le grand canal. — Adresse des Chinois pour prendre les oiseaux. — Description d'un lac immense. — Manière curieuse de pêcher avec des oiseaux. — Innombrable population de la Chine. — Nourriture ordinaire des Chinois.

Le 2 septembre, Son Excellence, accompagnée de la plus grande partie de ses gentilshommes, de sa suite et de sa garde, se mit en route pour aller rendre une visite privée

à l'Empereur, alors en Tatârie. Le soir, nous fîmes halte à une de ses maisons, appelée Ming-Yuen-Suen, distante de Pékin d'environ vingt-deux milles. Le 5, nous entrâmes dans les montagnes, et le chemin devint extraordinairement rude et difficile; après une route de seize milles très-fatigante, nous prîmes nos logemens dans une grande et forte ville de guerre, située précisément sur la frontière de la Tatârie. Le lendemain matin, nous jouîmes de l'intéressant spectacle de la grande muraille, qui sépare cette contrée de la Chine (1). Nous ne pouvions nous lasser de contempler ce prodigieux monument d'antique architecture, qui, durant tant de siècles, a fait l'admiration de l'univers. D'après les renseignemens que nous fûmes à portée de recueillir sur les lieux, d'après ceux que nous procurèrent les plus instruits d'entre les Chinois, nous sûmes que cette muraille avoit été bâtie, il y a environ quinze cents ans, pour arrêter

(1) Voyez ci-après, les deux planches intitulées : *Vue de la grande muraille de la Chine, nommée Van-ly-tching* (dix mille lys), *prise du défilé de Kou-pe-Kou*, et l'autre, *plan, coupe et élévation de la grande muraille de la Chine et de quelques-unes des tours voisines de Kou-pe-Kou.* (L-s.)

les incursions fréquentes des Tatârs, qui se répandant par essaims sur la Chine, en ravageoient les provinces septentrionales, avant qu'il fût même possible de leur opposer aucune résistance. Nous apprîmes que sa longueur, d'environ 1400 milles, s'étend sur une contrée généralement montueuse et irrégulière, entrecoupée de temps en temps par des rochers et des précipices tellement escarpés, qu'il est difficile de concevoir que l'attrait du pillage ait pu déterminer des hommes à risquer leur vie pour les franchir. La portion de la muraille que nous examinâmes et que nous mesurâmes avec beaucoup de difficultés, avoit vingt-cinq pieds (anglais) d'élévation ; son épaisseur, prise à travers la porte, étoit de 36 pas et demeuroit la même jusqu'en haut ; mais dans les vallées et dans les différens endroits qui présentoient à l'ennemi un passage plus facile, son épaisseur et son élévation surpassoient de beaucoup ces dimensions. Elle étoit bâtie en briques ; et depuis Son Excellence jusqu'au dernier de nos soldats, nous eûmes tous un empressement égal à en recueillir des fragmens, comme si ces morceaux de brique eussent été des lingots du plus précieux métal. Quoique re-

montant à une si haute antiquité, la muraille est généralement en bon état; quelques parties cependant se dégradent; et depuis la réunion des deux Empires en un seul, on donne moins d'attention à son entretien. A chaque porte il y a un corps-de-garde, où quelques compagnies de soldats sont en tout temps stationnées, tandis que d'autres compagnies sont campées de chaque côté de la muraille et régulièrement espacées. Sur sa partie supérieure, sont construites des tours, distantes d'une portée de fusil l'une de l'autre. Leur hauteur et leur masse présentent le coup d'œil le plus magnifique et le plus imposant. De là, nous voyageâmes pendant quatre jours dans la Tatârie, sur des collines et à travers des vallées assez agréables, mais en même temps très-fatigantes; car nous étions souvent obligés de quitter nos voitures pour monter et descendre les hauteurs. Malgré cet aspect sauvage, la contrée paroissoit fertile, et offroit d'excellens pâturages à d'immenses troupeaux de moutons et de bœufs; nous la trouvâmes d'ailleurs peu peuplée; quelques maisons dispersées çà et là dans les vallées se présentoient de temps en temps à nos regards; mais nous ne vîmes

rien de remarquable jusqu'à Jé-hor (1), où nous arrivâmes le quatrième jour, et où nous fîmes notre entrée dans l'ordre suivant : en tête, les dragon-légers ; ensuite l'artillerie royale et l'infanterie s'avançant à pas mesurés ; venoient ensuite les musiciens, jouant *God save the King* ; ils étoient suivis des gentilshommes d'ambassade ; les artisans et les personnes de la suite fermoient la marche. Le lieu marqué pour notre réception, étoit précisément à l'entrée de Jé-hor. Tout le cortége fut rangé à la porte de la ville, et salua Son Excellence lorsqu'elle y entra ; Son Excellence, après avoir fait ses remercîmens, exprima publiquement aux troupes sa satisfaction de la bonne tenue qu'elles avoient observée pendant toute la marche. Le 14 septembre, jour marqué pour offrir à l'Empereur les présens de Sa Majesté Britannique, nous traversâmes de bon matin et dans le même ordre la ville de Jé-hor (d'environ trois milles d'étendue) pour nous rendre au palais. Les présens étoient portés à la tête de la garde ; mais il n'y eut que Son Excellence et les gentilshommes qui ob-

(1) C'est le même endroit que M. Staunton nomme plus correctement *Zhéhol*, prononcez Jé-hol. (L-s.)

tinrent la permission d'entrer. Tous les autres furent d'autant plus mortifiés de leur exclusion, qu'ils s'étoient fait une plus grande fête de voir cette célèbre maison de plaisance du plus puissant monarque du monde ; ils ne renonçoient pourtant pas encore à l'espérance de voir la personne de l'Empereur ; mais ils furent une seconde fois trompés dans leur attente. Cependant ils trouvèrent une espèce de dédommagement dans le plaisir de considérer l'extérieur ; l'étendue et l'élégance de cette demeure sont au-dessus de toutes les descriptions, et forment un contraste pittoresque avec les rochers et les précipices dont elle est entourée ; les premiers rayons du soleil levant ajoutoient encore à la magnificence du grand et imposant spectacle que nous avions devant les yeux. Pendant notre séjour à Jé-hor, Son Excellence eut quatre entrevues avec l'Empereur ; elle fut reçue avec des honneurs vraiment extraordinaires (1) ; et chaque fois qu'elle rentroit dans ses quartiers, de riches présens étoient distribués à toute sa suite. La garde de l'Empereur étoit

(1) Voyez ci-après, la planche qui représente *la marche de l'Empereur vers sa tente, pour y recevoir l'Ambassadeur anglais.* (L-s.)

nombreuse; elle consistoit principalement en cavalerie ; d'après une évaluation très-modérée, cette cavalerie s'élevoit au moins à vingt mille hommes.

Le 21 septembre, nous nous remîmes en route pour Pékin; et le même jour, nous eûmes le malheur de perdre un artilleur, nommé Jérémie Read, qui fut enterré le lendemain à Kola-Tchoa-Yuen, et dont tout le détachement accompagna le convoi. La dyssenterie dont il mourut s'étoit propagée parmi nous de la manière la plus effrayante; près de la moitié des gardes de l'ambassadeur en étoient atteints, avec des symptômes très-alarmans. Le 23, nous arrivâmes à Kou-Pi-Kiou, passage de la Tatârie orientale à la Chine (1), à travers la grande muraille; et le 26, nous rentrâmes encore à Pékin. On a regardé les routes de la Chine comme les plus belles qui soient au monde, et en général, elles sont dignes d'une telle réputation : celle surtout qui conduit de la Tatârie à la Chine me paroît surpasser tout ce qui existe en ce genre. Elle fut faite pour

(1) M. Staunton, tome III, pag. 224, 3e. édit. française, écrit Kou-pe-kou. Kou-pe-keou, suivant les missionnaires cités par le P. du Halde. (L-s.)

l'Empereur à l'occasion de son retour dans la capitale; plusieurs milliers d'hommes, constamment occupés à l'entretenir, en forment pour ainsi dire la garde, et nul autre que l'Empereur n'a la faculté de marcher sur la chaussée. Chaque jour, ou, pour mieux dire, à chaque minute du jour, elle est nivelée, et elle présente une surface aussi unie qu'un tapis de verdure (1). Tout le long de cette route, à la distance d'environ cent verges, sont construites des citernes, qui servent à l'arroser à la moindre apparence de poussière. De chaque côté, de beaux et grands peupliers procurent de l'ombre aux voyageurs et les garantissent des ardeurs d'un soleil brûlant. Le long de la Chaussée de l'Empereur, règne un chemin particulier où tout

(1) Un bon missionnaire cité par le P. du Halde, (tom. IV, pag. 90, édit. *in*-4°.) et qui fait également l'éloge de la propreté des routes à la Chine, observe dans l'amertume de son âme, que les chrétiens ne mettent pas, à beaucoup près, autant de soin et de zèle à nettoyer les rues par où doit passer le Saint-Sacrement. Je ne doute point des pieux sentimens qui inspirèrent cette réflexion au missionnaire; mais étoient-ils bien désintéressés, et ne s'y mêloit-il pas aussi quelques-uns de ceux qu'éprouvoit certain porteur de reliques? (L-s.)

le monde passe; il est également bordé de peupliers, de même que tous les grands chemins de l'Empire. Sur les différentes rivières qui traversent cette superbe avenue, et même sur le moindre petit ruisseau, sont jetés des ponts magnifiques, recouverts de belles nattes pour amortir le bruit des roues de la voiture. Les pieux qui soutiennent ces ponts, ainsi que les ornemens nombreux et bien entendus qui les décorent, sont accompagnés de peintures d'une assez bonne exécution.

Le 28 septembre, lord Macartney, avec sa suite et un détachement de sa garde, se rendit auprès de l'Empereur, en son palais près d'Yuen-Ming-Yuen, à environ huit milles de Pékin. Après les cérémonies d'usage, son escorte le laissa, et revint le 29. Quelques-uns de nos plus riches présens furent déposés en ce palais, l'une des maisons de plaisance de l'Empereur. Peu de jours auparavant, l'artillerie royale avoit donné ses canons, qui consistoient en quatre pièces du calibre d'une livre, deux de trois, deux obusiers de douze pouces, avec une grande quantité de munitions, etc., etc. Tout cet appareil étoit destiné pour la résidence dont il s'agit; mais les Chinois sont naturellement si timides et

si poltrons, qu'il est douteux qu'ils en aient jamais fait usage. La vue seule de ces instrumens les glaçoit d'effroi, et le bruit les faisoit fuir à de grandes distances, comme des moutons effrayés.

Le 3 octobre, l'Empereur envoya à lord Macartney, aux gentilshommes de sa suite, aux artisans, aux domestiques et à la garde, un très-beau présent, consistant en soieries, thé, indiennes, et beaucoup d'autres objets. Il y avoit en outre plusieurs lingots d'argent pour les gentilshommes; et pour chacun des soldats et autres employés subalternes, un lingot de la valeur d'environ trois livres sterlings. Cela nous indiquoit assez clairement que nous étions à la veille de notre départ de Pékin; cependant, à notre première entrée en cette ville, nous avions cru y passer l'hiver. Chacun de nous attendoit avec une vive et inquiète impatience la grande audience que l'Empereur donneroit à Son Excelence; mais nous apprîmes bientôt que dans leur dernière entrevue particulière, au palais près de Yuen-Ming-Yuen, tout ce qui faisoit l'objet de l'ambassade avoit été terminé. Il n'y avoit pas de doute que ce ne fût à la satisfaction des deux parties, et que l'Empe-

reur n'eût acquiescé à toutes les propositions de Sa Majesté Britannique et de la Compagnie des Indes ; mais l'ambassadeur garda le plus profond secret.

Les gentilshommes d'ambassade paroissoient en général mécontens d'une telle réserve à leur égard, et la mésintelligence sembloit se mettre parmi eux ; cela plaisoit aux uns, cela déplaisoit aux autres. Mais le 4 octobre, tous reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir pour le 7.

Nous n'avions pas cessé un instant depuis notre arrivée d'être renfermés comme des prisonniers, et jamais nous n'avions pu obtenir la permission, soit de visiter la ville, soit d'y acquérir quelque curiosité pour porter à nos amis en Europe. Nous ne fûmes pas peu étonnés de ce sentiment de jalousie vraiment inconcevable, et de cette étrange conduite des Chinois ; quoique dans beaucoup d'occasions ils nous traitassent avec toutes sortes de distinctions et d'égards, la méfiance et la crainte perçoient à travers ces démonstrations ; et il est facile d'apercevoir qu'ils désiroient nous voir loin d'eux, ou au moins loin de leur trop célèbre capitale. Jamais ils n'avoient souffert qu'aucun Européen s'y

promenât en liberté, à l'exception de quelques Jésuites; encore ceux-ci avoient-ils été obligés de prendre l'habillement, les usages et les mœurs de la Chine, de renoncer à tout espoir de quitter cet Empire, et de s'en regarder comme les sujets; d'ailleurs on exerce sur eux la surveillance la plus active, dans la crainte qu'ils ne s'échappent secrètement. Mais ils paroissent contens de leur sort; ils vivent fort bien et presque sans rien faire, genre de vie qui plaît assez aux gens de ce métier. Le 6 octobre, Henri Newman, de l'artillerie royale, mourut; c'étoit le sixième homme de la garde de l'ambassadeur dont nous avions à regretter la perte, et plusieurs autres étoient dans un état désespéré. Le 7, nous fîmes notre dernière sortie de Pékin; cette fois, nous étions dans des voitures découvertes; nous eûmes donc la faculté de contenter un peu notre curiosité, et notre attente ne fut nullement remplie. La ville nous parut d'une étendue immense; mais les édifices sont en général bas et de la plus médiocre apparence; les rues larges, mais irrégulières, nombre de maisons et de boutiques empiétant de beaucoup sur l'alignement des autres. L'habitation du pauvre et celle du riche sont ras-

semblées et confondues pêle-mêle; dans beaucoup d'endroits, une maison opulente ou une belle boutique tient à une chaumière faite de boue; mais la maison, pas plus que la chaumière, n'a sur la rue aucune fenêtre, ni aucune ouverture recevant le jour de ce côté. Chaque habitation a par derrière un enclos généralement planté d'arbres, ce qui donne à cette cité un air tout-à-fait champêtre. Alors, comme à notre première entrée, les rues nous parurent remplies de poussière et de peuple de toutes les classes. On y remarquoit un grand nombre de femmes, dont la curiosité surpassoit celle des hommes. Le soir, nous reprîmes nos anciens logemens à Tong-Tchéou (1); le lendemain, nous nous embarquâmes sur plusieurs bateaux de passage, et nous redescendîmes la rivière. Ces bâtimens étoient plus grands et mieux approvisionnés que ceux qui nous avoient servi à la remonter; nos alimens étoient aussi d'une qualité supérieure, plus variés et plus abondans; nous eûmes même la liberté de présider à la cuisine, qui dès lors se rapprocha davantage de la manière anglaise; on nous donna aussi beaucoup de fruits; en un mot, le nécessaire,

(1) Voyez ci-dessus, page 8. (L-s.)

le superflu, nous avions tout à profusion. Dans chaque ville un peu importante où nous passions, les habitans s'empressoient de nous donner des marques de considération et de prévenance. Les troupes étoient rangées sous les armes et la garnison hors de la ville, long-temps avant que nous fussions même à portée de la vue. On avoit disposé dans les principales cités des places propres au débarquement, dans le cas où l'ambassadeur auroit eu le désir de descendre à terre; des nattes y étoient étendues en forme de tapis; des tentures d'étoffes de soie et d'indiennes de différens dessins, décoroient ces places avec élégance et variété. C'est ainsi que nous voyagions assez lentement, tâchant d'oublier les désagrémens du séjour de Pékin, jouissant, et des beautés du magnifique tableau qui se déployoit à nos yeux, et des bontés de la Providence. Le 12 octobre, nous revîmes la ville de Tien-Sing (1), où le mandarin nous avoit si bien accueillis et nous avoit donné un si beau repas dans un édifice construit exprès devant son palais. Les principaux personnages de la ville, parés de leurs plus riches habits, étoient placés dans le

(1) Voyez ci-dessus, pages 5 et 6. (L-s.)

même édifice ; et lorsque nous passâmes devant eux, ils nous saluèrent avec beaucoup de bienveillance et de distinction. Nous fûmes tous étonnés de la quantité de peuple qui couvroit les bords de la rivière, pendant plusieurs milles consécutifs ; je crois être très-modéré dans mon calcul, en l'évaluant à plus de deux millions d'âmes. Au milieu de cet immense rassemblement, aussitôt qu'il paroissoit un mandarin ou un soldat armé de son fouet, la foule s'ouvroit ; et sans faire entendre le plus léger murmure, sans donner le moindre signe de mécontentement, elle laissoit un libre passage. Ces peuples sont accoutumés à une si entière obéissance, le plus petit mouvement d'insubordination est puni à l'instant même avec tant de sévérité, qu'ils ne sont jamais tentés d'opposer la moindre résistance.

A Tien-Sing nous entrâmes dans une autre rivière, et nous descendîmes à environ un mille au-dessous de cette ville, avant de nous arrêter. Le vieux mandarin nous donna là une nouvelle marque de sa générosité et de son bon cœur. Chaque bateau reçut un très-beau présent, consistant en provisions, en fruits, en confitures ; et l'abondance

de ces divers comestibles étoit telle, qu'il nous fut impossible d'en consommer la dixième partie. Par ses constantes assiduités à notre égard pendant notre navigation depuis Tien-Sing jusqu'à Pékin, pendant notre séjour en Chine et notre voyage en Tatârie, ce vieillard avoit gagné l'affection de chacun de nous; il n'avoit pas cessé un instant de nous accompagner, de nous procurer des vivres, en un mot, de prouver à Son Excellence et à toute l'ambassade la sincérité des vœux qu'il formoit pour le succès de la négociation (1). Nous ne désirions pas avec moins de sincérité qu'il ne nous abandonnât qu'au terme de notre voyage dans l'intérieur de la contrée. Un grand nombre de mandarins inférieurs et d'officiers subalternes nous accompagnoient sous ses ordres; plusieurs d'entre eux ne nous avoient pas quittés, pendant toute la durée de notre séjour, et ils étoient devenus très-familiers. Nous avions acquis quelque connoissance de leur langue, autant du moins qu'il étoit nécessaire pour demander la plus grande partie de nos besoins; et

(1) A ce portrait avantageux, il est aisé de reconnoître le bon et vénérable Van-ta-Jin, dont il est souvent fait mention dans la relation de sir Staunton. (L-s.)

comme

comme ils s'empressoient de nous les procurer, nous ne manquions d'aucune des choses qui pouvoient contribuer à notre agrément. Nous nous regardions donc comme fort heureux, et de semblables procédés faisoient un peu diversion à la longueur du temps qui devoit s'écouler jusqu'à notre retour à la flotte; car nous avions entendu dire qu'elle ne nous reprendroit pas avant un mois ou même davantage. Le temps étoit frais et agréable; la moisson étoit entièrement achevée, et de quelque côté que nous portassions nos regards, nous découvrions des lointains immenses et les plus beaux sites qu'il soit possible à l'imagination de se figurer. Les toits des maisons construites sur les bateaux étoient en plate-forme, et assez élevés pour nous permettre de jouir de la vue de toute la contrée; pendant les trente-trois premiers jours de notre voyage, le pays ne nous offrit qu'une vaste plaine, où l'œil n'étoit arrêté que par des villes et des villages, tellement rapprochés les uns des autres en certains endroits, que nous pouvions à peine distinguer l'intervalle qui les séparoit.

Il y avoit sur les bords de cette rivière plusieurs villes importantes; dans la matinée

du quatrième jour après notre départ de Tien-Sing, nous eûmes le spectacle imposant d'une grande place forte. Parvenus à une certaine distance au-dessous de cette place, en suivant le cours de la rivière, nous avions successivement découvert la presque totalité de sa circonférence, et nous jugeâmes qu'elle pouvoit être d'environ trois lieues. Les faubourgs étoient composés de baraques bâties en boue qui, à mesure qu'on approche de la ville, finissent par en masquer entièrement la vue. Le soir, lorsque l'obscurité commençoit à s'étendre autour de nous, nous découvrîmes sur le bord de la rivière une autre cité; mais nous ne la vîmes que très-imparfaitement. Nous distinguâmes cependant un grand nombre de soldats campés auprès des murs; ils se mirent sous les armes à notre approche, et demeurèrent ainsi rangés jusqu'à ce que tous nos bateaux fussent passés; ils saluèrent l'ambassadeur de trois coups de canon; c'est là le plus grand nombre usité en pareil cas, excepté pour l'Empereur. Leurs canons, à proprement parler, ne méritent guère ce nom; ils consistent tout simplement en une pièce de bois forée, dont une des extrémités est fichée en terre; on la

remplit de poudre et on la décharge en l'air; le bruit de l'explosion peut être comparé à celui d'une petite pièce de campagne.

Le 12, nous entrâmes dans la province de Tchan-Tong; différens mandarins et officiers avoient ordre de nous conduire jusqu'à la province limitrophe. Sur chaque bateau étoient aussi deux soldats chargés de veiller à ce qu'aucun passager ne s'écartât. On a peine à s'expliquer le motif d'une telle jalousie et d'une telle crainte des étrangers; car quoique la Chine soit certainement un des plus beaux pays de la terre, cependant ses mœurs et ses usages sont tellement contraires aux nôtres, que bien peu de nos compagnons, eussent-ils dû s'attendre à mener, à leur retour, la plus misérable vie, auroient pu consentir à rester au milieu d'eux. L'ignorance et la superstition de ces peuples sont sans bornes; à peine peuvent-ils concevoir qu'il existe un autre pays que le leur; et dans la province que nous traversions alors, je ne crois pas qu'un habitant sur dix eût entendu parler du passage d'un seul étranger avant l'ambassade anglaise. Tout étoit donc pour eux un sujet d'étonnement et d'admiration. Si, même au milieu de la nuit, nos bateaux passoient à

travers une ville ou un village, des milliers de spectateurs avides accouroient de toutes parts, dans l'unique espérance de voir quelques-uns d'entre nous, et ils nous suivoient à des distances considérables, jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait leur curiosité.

Le 22 octobre, le cours de l'eau nous porta devant une tour d'une construction fort singulière, dans le genre de la tour de porcelaine à Nankin, imitée dans les jardins de Kew (1). Elle étoit entièrement bâtie en brique blanche, excepté les intervalles d'un étage à l'autre, qui étoient revêtus d'une espèce de tuile vernissée. Sa forme étoit octogonale; chaque pan avoit à peu près quatre verges, dans le sens de la circonférence; sur chacun de ces pans se trouvoit une fenêtre ou une ouverture pratiquée pour en recevoir une. Sa hauteur étoit partagée en huit étages, non compris le rez de chaussée et la coupole, et elle s'élevoit à environ 240 verges au-dessus du niveau du sol. Nous observâmes tout autour un grand nombre de temples d'idoles,

(1) Voyez ci-dessus tome Ier., page 5, planche III; et ci-après la planche intitulée: *Vue prise dans le voisinage de la ville de Hin-Tsin, sur le bord du grand canal.* (L-s.)

mais généralement si mal entretenus, qu'il nous étoit facile d'entrevoir la divinité à travers les ruines. La tour étoit située au milieu d'une plaine vaste et découverte, à environ trois milles d'une petite place forte, dont nous ne pûmes avoir qu'une vue fort imparfaite, quoiqu'en plusieurs endroits nous ne fussions pas à plus d'une portée de fusil de ses murs, parce qu'elle étoit environnée de baraques de boue, comme le sont la plupart de leurs plus beaux édifices. C'est là que nous quittâmes la rivière, pour entrer dans un canal qui tire son eau de cette rivière même (1), mais dont le lit est presque aussi large et aussi profond que celui de la rivière.

Le 24, nous passâmes devant deux villes fortifiées, où beaucoup de troupes étoient en cantonnement. Nous découvrîmes plusieurs châteaux ou espèces de forts, incapables d'aucune résistance, excepté contre la mousqueterie et autres armes peu puissantes. Plus nous avançions vers le sud, plus les édifices s'embellissoient, et ils n'étoient plus désho-

(1) L'auteur désigne ici le grand canal de la Chine, l'un des travaux à la fois les plus utiles et les plus étonnans pour l'immensité qu'ait jamais entrepris et exécuté aucune nation civilisée. (L-s.)

norés par la présence de ces misérables chaumières, dont j'ai déjà parlé.

Les collines que nous aperçûmes le 25 sur notre gauche, nous firent conjecturer que nous étions dans le voisinage de la mer; pendant deux ou trois jours, à mesure que nous en approchions, nous vîmes la campagne entièrement submergée; mais il n'y avoit pas un pouce de terre qui ne fût cultivé avec autant d'industrie que de soin. Les habitans étoient occupés à serrer leurs récoltes, qu'ils transportoient dans des bateaux; ailleurs, les pêcheurs rassembloient le poisson qu'ils avoient pris. Les procédés en usage pour la pêche varient, suivant que l'eau est plus ou moins profonde, plus ou moins embarrassée d'herbages, qui croissent dans certaines places en très-grande abondance; ils emploient tantôt des filets, tantôt des nasses tissues avec infiniment d'adresse; ces divers spectacles nous intéressoient en nous divertissant. Il nous parut y avoir aussi beaucoup d'oiseaux sauvages, et la manière dont ils les attrapent est fort singulière. Cachés, à ce qu'on nous dit, au milieu des herbes, ils savent si bien tromper ces oiseaux et les attirer à eux, qu'ils les prennent avec la main.

Les 26 et 27, le canal suivit une direction sinueuse, au pied d'un rang d'agréables collines. Les tours et les forteresses construites sur chacune d'elles, présentoient un coup d'œil vraiment pittoresque. Il y avoit beaucoup de troupes stationnées dans cette partie de l'Empire, particulièrement dans le voisinage des capitales. Nous eûmes lieu de soupçonner que les mandarins faisoient en sorte de nous faire passer de nuit par la plus grande partie de ces villes; mais les soldats étoient toujours sous les armes, portant chacun une lanterne devant soi, de manière qu'il nous étoit facile de les compter et de voir quel étoit leur équipement.

Le 1er. novembre, d'assez bon matin, nous arrivâmes sur un lac spacieux ou sur une vaste nappe d'eau, dans laquelle se déchargeoient un grand nombre de canaux et de belles rivières (1). Ici la vue étoit admirable. La contrée présentoit de toutes parts une telle variété d'accidens et de scènes champêtres,

(1) M. Holmes veut ici désigner le lac Pao-ling dont parle M. Staunton, t. IV, pag. 200, et dont on trouve une vue ci-après, sur la planche intitulée *vue du lac Pao-ling, à l'endroit où il n'est séparé du grand canal que par un banc de terre.* (L-s.)

que je n'avois encore rien vu de semblable. Les villes, les villages, les plaines ombragées, les bosquets, les collines, les vallons y étoient tellement entrecoupés, que la nature sembloit avoir épuisé toutes ses ressources pour embellir ces lieux. Le lac étoit aussi couvert de navires, qui le traversoient dans tous les sens, et ce mouvement ajoutoit à l'agrément de la vue. Vers le centre du lac, le courant devenoit extraordinairement rapide; il entraînoit les bâtimens avec une telle violence, que les hommes ne les maîtrisoient qu'avec peine, et ne parvenoient pas sans de grands efforts à empêcher les abordages. Nos matelots Chinois parurent se méfier beaucoup de leur habileté, et nous donnèrent à croire que nous étions exposés à un grand danger; car ils invoquèrent le secours du ciel, et prièrent leurs dieux de les aider dans la traversée, qu'ils vinrent pourtant à bout d'achever, mais non sans accident; un homme eut le malheur de tomber à l'eau, le sergent Stewart y tomba aussi; mais comme celui-ci nageoit supérieurement, il se soutint assez long-temps sur l'eau pour qu'un bateau eût le temps d'aller le sauver. Vers midi, nous entrâmes dans la rivière Jaune, ou plu-

tôt dans un canal qui nous y porta le 3. Là, nous eûmes occasion d'être témoins d'un procédé de pêche curieux, employé sur les lacs qui se rencontrent fréquemment dans cette partie de l'Empire. Deux ou trois hommes dans une petite barque, ont à peu près une douzaine d'oiseaux nommés cormorans; ils sont noirs comme de corbeaux, mais beaucoup plus gros, armés d'un long bec jaune très-affilé. Au signal donné par leur maître, ils se précipitent sous l'eau et y demeurent jusqu'à ce qu'on laisse tomber dans les flots, le long de la barque, une rame ou une perche; ils reparoissent aussitôt, viennent décharger dans la barque tout le poisson qu'ils ont pris, et attendent de nouveaux ordres.

Le 5 novembre, nous traversâmes un autre beau lac, entouré de montagnes, et rempli d'îlots, ou plutôt de rochers élevés, sur le sommet desquels on avoit bâti des pagodes et des espèces de temples, d'un effet très-pittoresque. Au pied des montagnes, étoient situés de grands villages, dont les habitans s'occupoient principalement à construire des jonques; plusieurs de ces jonques, d'une grosseur vraiment extraordinaire,

étoient encore sur les chantiers. Nous vîmes aussi en ce lieu plusieurs de leurs vaisseaux de guerre, qui avoient plutôt l'air de misérables pontons. A l'entrée de la rivière, sur le lac, nous passâmes sous un pont (1), et à mesure que nous en remontions le cours, nous en rencontrâmes plusieurs autres. Quelques-uns n'avoient qu'une arche; d'autres en avoient trois : tous ces ponts étoient bâtis en pierre et d'une élévation surprenante, ne présentant d'ailleurs rien de curieux dans le travail. La contrée, de ce côté, avoit une physionomie absolument différente de celle que nous avions observée auparavant. Nous suivions un jour une route sinueuse entre des montagnes; le jour suivant, nous nous trouvions au milieu d'une plaine marécageuse, remplie de lacs et de grands amas d'eau. Jamais il ne se passoit une journée sans que nous rencontrassions une grande ville : souvent nous en traversions deux ou trois; et elles étoient d'autant mieux bâties, que nous avançions davantage vers le sud; le commerce y paroissoit aussi plus florissant. Les rivières

(1) Voyez ci-après, la planche qui représente *les barques chinoises de l'ambassade se préparant à passer sous un pont.* (L-s.)

étoient couvertes d'une multitude de vaisseaux, qui ne s'arrêtoient ni la nuit, ni le jour; en un mot, tout ce qui frappoit nos regards indiquoit un peuple infiniment plus actif et plus industrieux que celui que nous avions observé depuis notre arrivée en Chine. Les mandarins, et toutes les personnes élevées par leur rang au-dessus de la classe commune, portoient des vêtemens de soie; les troupes avoient aussi un uniforme plus brillant et plus riche; mais pour les armes et le reste de l'équipement, elles différoient peu de celles que nous avions vues auparavant. Les villes situées dans cette partie de l'Empire nous parurent très-anciennes; les murailles et les maisons tombent en ruines. La population surpasse toute croyance; figurez-vous la campagne absolument couverte d'habitans, et les rivières, de maisons flottantes; il n'est pas moins surprenant de voir le nombre de personnes logées ensemble comme dans un nid, sans éprouver aucune gêne apparente. Dans une pièce où quatre à cinq Anglais se trouveroient à l'étroit, dix ou douze Chinois sont à leur aise. Ils vivent principalement de végétaux, que la contrée produit abondamment; le riz est leur mets favori; ils

en font deux récoltes par année, et ils étoient occupés à serrer la seconde, lorsque nous voyagions dans cette province. Le pays fournit aussi beaucoup de soie, de suif et de camphre; pendant plusieurs jours de suite, nous ne vîmes que de ces arbres qui donnent le suif. Cette substance se retire d'une espèce de noix ou pomme, exactement semblable, pour la couleur et pour la forme, à celle qui vient sur la tige de la patate. Le mûrier, l'oranger, le camphrier croissent de toutes parts, et ces arbres embellissent beaucoup le paysage. On trouve aussi dans ces provinces une grande quantité d'autres productions et d'autres objets d'un commerce utile; mais renfermés comme nous l'étions, il nous étoit difficile de tout examiner avec assez de précision pour en donner une description exacte. Les Chinois méridionaux paroissoient encore, s'il est possible, plus empressés de nous voir, que ceux de Pékin; et sur la demande expresse des mandarins, le colonel Benson nous donna l'ordre de nous tenir sur le pont en traversant les villes. On nous dit qu'une foule de curieux accouroient de plus de cent milles uniquement à cause de nous, et paroissoient satisfaits du moment où ils nous avoient entrevus.

CHAPITRE VIII.

L'ambassade arrive à Han-Tchéou. — Elle se sépare. — Une partie se dirige vers Canton, l'autre vers la baie de Tchou-San. — Les Anglais sont traités avec peu d'égards. — Manière de passer les écluses. — Arrivée à Nang-pou. — Coupable indifférence des Chinois envers les morts. — Manière d'enterrer dans la province de Pe-tché-li. — Commerce de la ville de Ning-pou. — Description de la ville de Tchou-San. — L'Hindoùstân met à la voile. — Arrive près de Canton. — Nouvelle de la révolution française. — Wham-pou, village considérable, voisin de Canton. — Prise d'un brick français. — Arrivée de plusieurs bâtimens anglais. — Itinéraire de la partie de l'ambassade qui s'étoit dirigée par terre vers Canton. — Bonheur dont jouissent les Chinois. — Leur immoralité. — Leur procédé pour élever l'eau.

Le 15 novembre, nous arrivâmes à Han-Tchéou, ville grande et forte. Ce n'est pas une chose commune que de rencontrer en Chine une pièce de canon, et la gaucherie des Chinois à s'en servir ne peut être comparée qu'à la peur qu'ils en ont. Cependant nous vîmes aux portes de cette place sept ou huit grosses pièces de campagne, bien montées et en bon état; à la distance d'à peu près

six milles, nous fûmes reçus par plusieurs régimens mieux tenus et mieux rangés que tout ceux que nous avions vus auparavant. Quelques-uns étoient armés d'arcs et de flèches; d'autres de fusils à mèches, et environ deux régimens n'avoient que des épées et des boucliers. Au centre de chaque bataillon étoient placées quelques pièces d'artillerie. Ces soldats nous saluèrent et continuèrent leur salut jusqu'après notre embarquement à bord des petites jonques qui nous étoient préparées. Lord Macartney prit avec la plus grande partie de sa suite la route de Canton. Le colonel Benson, le capitaine Mackintosh, M. Alexandre, M. Dinwiddie, et neuf autres personnes d'un grade inférieur s'embarquèrent sur une rivière différente, qui devoit les conduire à la baie de Tchou-San, où l'*Hindoustân* les attendoit. Par des lettres que nous reçûmes du *Lion*, nous fûmes informés que ce bâtiment croisoit dans les îles des Larrons, et que son équipage étoit malade. Nous nous séparâmes à Han-Tchéou, et nous fûmes portés dans des litières à huit milles au-dessous, excepté pourtant les militaires, qui, sur la prière des mandarins, marchèrent en ordre jusqu'à l'embarcadaire; toute la cam-

pagne étoit couverte de peuple. Les individus de tous les rangs paroissoient mêlés et confondus ; de longues files de soldats étoient disposées de manière que jusqu'au bord de l'eau l'ambassadeur et sa suite ne cessa de passer au milieu d'eux. Là, des ponts volans avoient été construits exprès sur des chariots, qui furent traînés dans l'eau par des buffles jusqu'à la distance d'environ un demi-mille, parce qu'il n'y avoit pas assez de profondeur pour permettre aux vaisseaux d'approcher plus près de la terre. Le détachement destiné pour la baie de Tchou-San traversa un bras de mer, et aborda au coucher du soleil à un petit village éloigné d'à peu près trente milles de Nankin. Nous fûmes brusquement introduits dans des litières, et à peine débarqués, nous étions déjà guindés, à six pieds de haut, sur les épaules de deux hommes robustes, qui nous portèrent en courant pendant près d'une demi-heure. Nous fûmes ensuite jetés dans de petits bateaux assez mal propres, où nous passâmes la nuit ; le lendemain, de grand matin, on nous hala sur un canal qui traverse une contrée délicieuse, pendant l'espace de vingt-cinq à trente milles. Ce canal n'ayant pas

été achevé et conduit jusqu'à la rivière vers laquelle il étoit dirigé, nous fûmes encore une fois obligés de débarquer à la ville de Tin-Tchin-Tchi ; de là nous fûmes transportés, comme le premier jour, dans des litières, où nous fûmes entassés pêle-mêle, et avec si peu d'égards pour les rangs, que quelques-uns de nos gentilshommes furent placés dans de mauvaises chaises découvertes, exposés de toutes parts à une pluie extrêmement froide, qui commençoit à tomber lors de notre arrivée à terre ; tandis que, par un singulier contraste, les subalternes occupoient des litières élégantes et commodes. Le lendemain, l'arrangement dans les bateaux ne fut pas mieux calculé ; mais nous eûmes du moins en abondance des provisions de toute espèce et d'une qualité supérieure à toutes celles que nous avions reçues jusqu'alors. La vue du pays étoit d'ailleurs si agréable, que nous eûmes bientôt oublié quelques légères contrariétés. Les mandarins nous assurèrent qu'aussitôt que la profondeur de l'eau pourroit le permettre, nous aurions de plus grandes jonques ; mais dans le lieu où nous étions, les dimensions des canaux ne comportoient pas de barques plus fortes que celles dont nous

nous

nous servions actuellement. Le paysage étoit varié et la contrée montueuse ; nous fûmes même obligés de passer plusieurs écluses, d'une construction fort singulière. On nous hissoit en haut du rocher au moyen d'un cabestan et d'une corde qui enveloppoit la partie postérieure du bateau ; lorsque le poids de la partie antérieure venoit à l'emporter, le bateau faisoit la bascule et redescendoit du côté opposé avec une très-grande vitesse. Les Chinois manœuvrant leurs barques avec beaucoup de rapidité et sans beaucoup de précaution, on est souvent exposé, dans le cours de ces navigations intérieures, à des accidens fâcheux et même à des dangers réels (1).

Le 14, nous arrivâmes à la ville de Houng-Pi, où nous trouvâmes, ainsi que nous l'avoient promis nos mandarins, des bateaux fort

(1) Voyez la description de cette manœuvre, tom. I, page 29, et la planche XV, intitulée *vue en face d'un bateau qui passe sur un plan incliné ou glacis* ; et ci-après, les deux planches qui représentent *les barques chinoises de l'ambassade passant par une écluse sur le grand canal, le plan et la coupe d'une écluse sur le grand canal de la Chine, et le plan incliné par le moyen duquel on fait passer les bâtimens entre deux canaux de niveaux différens.* (L-s.)

agréables, mais en même temps tellement obstrués de domestiques et de soldats, que nous fûmes bientôt excessivement incommodés du voyage. Nous entrâmes dans le pays des montagnes; et le 15, nous découvrîmes la fameuse ville de Nang-Pou, bâtie sur la croupe d'un rocher escarpé, aussi sauvage et aussi stérile que les hauteurs du Derbyshire. On conçoit difficilement le motif qui a pu déterminer la construction d'une si belle cité dans un emplacement aussi désavantageux, lorsqu'on voit de toutes parts cette même cité environnée de riches et fertiles plaines. Elle est fortifiée par la nature et l'art; la montée par laquelle on y arrive est presque à pic, excepté du côté de la rivière, et cette partie est protégée par un grand nombre d'ouvrages, les plus forts que j'aie vus dans toute la Chine. Les habitans nous traitèrent avec une déférence extraordinaire; ils nous honoroient de leurs visites presque à toutes les heures du jour. Les premiers personnages de la ville paroissoient plus empressés et plus curieux que les inférieurs; ils furent très-sensibles à notre affabilité, et firent leurs observations sur les différentes choses qui leur sembloient ou étranges, ou

inexplicables. Nous leur adressâmes aussi beaucoup de questions sur ce qui paroissoit tel à nos yeux ; et nous les trouvâmes en général plus communicatifs que le reste de leurs compatriotes, excepté pourtant sur les points qui touchoient à leur religion. Nous jugeâmes que cet article étoit un mystère qu'il leur étoit interdit de révéler ; nous ne pûmes donc établir aucune opinion ni sur ce qu'ils sont, ni sur ce qu'ils croient. Leurs idoles sont nombreuses ; le moindre petit village a l'objet de son culte public, et presque toutes les maisons un peu considérables ont l'objet de leur culte particulier ; la plus chétive embarcation porte sa divinité, à laquelle on offre des prières et des sacrifices, dans les périls et à des jours marqués. Leur manière d'enterrer leurs morts nous fit horreur ; et véritablement on ne peut pas donner à une pratique aussi barbare le nom de sépulture. Vous voyez quelquefois plusieurs milliers de cercueils absolument découverts, et les cadavres en putréfaction ; quelques-uns sont enterrés à moitié, et l'autre moitié est couverte de paille. Un petit nombre de personnes ont des caveaux, sur lesquels sont construits des édifices décens, ornés de ciselures et d'images ;

quelques-uns de leurs grands hommes, qui se sont illustrés par leurs qualités personnelles ou par les services qu'ils ont rendus à leur patrie, ont une statue érigée en leur honneur aux dépens du public. Cet usage, ou tout autre de cette espèce, n'est pas commun à toutes les parties de l'Empire; la coutume d'une province, à cet égard, diffère autant de celle de la province voisine que si elles n'avoient ensemble aucune relation. Ainsi, aux environs de Pékin et dans la province de Pe-Tché-Li, on creuse une fosse profonde, où le corps est placé debout; on élève ensuite sur le corps un tertre de terre, de forme ovale, haut d'environ huit pieds, et on n'y laisse aucune autre marque pour faire distinguer à qui appartiennent les cendres que recèle cette espèce de monument.

A Nang-Pou, l'arbre à thé est cultivé avec plus d'art que dans tout autre lieu de la Chine; il étoit en fleur à notre passage, et chaque éminence, couverte d'arbustes de ce genre, offroit le plus riant coup d'œil. L'oranger, le camphrier et l'arbre à suif sont indigènes dans cette province; outre cela, une grande quantité de productions, qui entrent dans le commerce, y croissent en si grande abondance, qu'on les a presque pour rien. La ville

de Nang-Pou fait sur ses propres vaisseaux un trafic immense avec Batavia, les îles Philippines, et les autres établissemens des mers de Chine; elle approvisionne, par le débouché de Canton, les bâtimens Européens. Les principaux mandarins nous firent chacun un présent de la valeur d'à peu près trois pounds (1), consistant en soie, thé, nankin, tabac, et autres bagatelles; d'ailleurs, ils firent tous leurs efforts pour rendre notre séjour agréable; mais le mauvais temps nous fixa trop long-temps dans leur ville, pour que nous pussions nous y trouver bien. Non-seulement le vent nous étoit contraire; mais il souffloit avec beaucoup de force, et la pluie tomboit avec une telle violence, que, pénétrant à travers les nattes dont nos jonques étoient couvertes, elle nous inondoit. Ce temps dura sans interruption pendant sept ou huit jours. Notre impatience d'arriver à bord de l'*Hindoùstán*, dont nous n'étions pas éloignés de plus de dix lieues, nous donnoit de l'humeur. Les mandarins s'en aperçurent; mais ils ne parurent pas s'en offenser.

Le jeudi 4 décembre, le vent s'étant ap-

(1) Environ soixante-dix francs, argent de France. (L-s.)

paisé, nous continuâmes notre route, et nous fîmes différens détours entre des collines couvertes d'arbres à thé, et d'autres arbustes, dont les fleurs, d'une blancheur éblouissante, exhaloient les plus doux parfums; mais ce qui mit le comble à nos jouissances, ce fut de découvrir, vers les trois heures, l'*Hindoüstân*. Ce bâtiment, lorsque nous fûmes plus près de lui, nous salua de neuf coups de canon; et il redoubla le salut, lorsqu'il reçut à bord son commandant. La garnison et les troupes firent un feu roulant pendant deux heures; et le lendemain, nos gentilshommes eurent les honneurs d'une grande parade. La ville de Tchou-San est située en partie dans une agréable vallée, et en partie sur le penchant d'une colline sauvage; elle est protégée par des forts construits régulièrement sur chacune des hauteurs dont elle est environnée. Son principal commerce avec Canton consiste en thé et en nankin, il s'y fabrique aussi une indienne grossière et quelques mouchoirs.

Deux jours après notre arrivée, lorsque nous eûmes fini d'embarquer les effets de l'ambassadeur, nous levâmes l'ancre avec un vent favorable, et nous saluâmes les grands

mandarins en traversant la ville. Nous étions tous contens, tous empressés de nous rendre à Canton, où nous nous attendions à rencontrer beaucoup de compatriotes, et à trouver des lettres de nos amis d'Europe. Il ventoit bon frais, et précisement en sortant de la baie notre vaisseau toucha contre un rocher. Le choc fut violent, et l'alarme grande; nous craignîmes et pour le bâtiment, et pour nous; heureusement en quelques minutes le navire se releva, sans avoir reçu aucun dommage apparent. A notre sortie de la baie, nous eûmes un vent très-fort; mais ce vent favorisoit notre marche. Le 7, nous aperçûmes l'île Formose; et le 8, nous étions au milieu des îles des Larrons. Le 9, nous entrâmes dans la baie de Macao (1), et nous vîmes quatre grands bâtimens à l'ancre par le travers de la ville; ils se trouvoient d'ailleurs à une trop grande distance pour qu'il nous fût possible de distinguer ce qu'ils étoient. Le soir, nous obtînmes un *tchop* (2) ou passe-port pour entrer dans la

(1) Voyez au commencement du 1er. vol., un *plan* très-détaillé de cette baie.

(2) Lisez *tchao* (ordre impérial), et voyez mon Mémoire sur les Papiers-Monnoies des Orientaux, t. IV, p. 115-141 des Mémoires de l'Institut. (L-s.)

rivière. Les deux forts placés à l'entrée de la Bocca-Tigris, nous saluèrent de trois coups de canon, et hissèrent le pavillon de l'Empereur, lorsque nous passâmes près d'eux. Ils étoient autrefois dans l'usage de rendre à tous nos bâtimens de la Compagnie qui remontoient la rivière, le salut qu'ils en recevoient; mais après la fin malheureuse du canonnier condamné à mort à Canton, et dont il a été fait mention dans la première partie de ce Journal, cette coutume avoit été abolie. La réception distinguée qui nous fut faite étoit donc un honneur auquel nous ne devions pas nous attendre; et nous crûmes devoir enchérir sur ce salut par deux coups de canon de plus. Profitant de la marée, nous entrâmes dans la rivière pendant la nuit, et nous passâmes devant le *Lion* sans l'apercevoir au mouillage dans la baie d'Anson, par le travers de la Bocca-Tigris. Le lendemain, nous franchîmes la seconde barre, et nous trouvâmes quatre bâtimens de notre Compagnie des Indes, prêts à mettre à la voile pour l'Angleterre; c'étoient le *Bombay Castle*, la *Minerve*, le *Chesterfield* et le *Brunswick*. Ce fut par eux que nous eûmes la première nouvelle de la révolution française et de la guerre

qui embrasoit l'Europe. Le 3 décembre, nous arrivâmes à Wham-pou, place où les navires européens viennent prendre leur cargaison : c'est un village très-considérable, à environ seize milles au-dessous de la ville de Canton.

Les vaisseaux n'ont pas la faculté de remonter plus haut la rivière ; ce sont les facteurs qui se chargent du soin de faire les cargaisons ; ils possèdent les plus belles maisons de la ville, et vivent avec un faste égal à celui des souverains. Ils restent à Canton jusqu'à ce que le dernier bâtiment, appelé *Bookship*, se soit mis en route pour l'Europe ; alors les Chinois les obligent de se retirer à Macao jusqu'à l'arrivée du premier vaisseau, à la saison suivante. Les habitans de Wham-pou ont avec les Européens, et particulièrement avec nos compatriotes, des relations si fréquentes, que tous possédent au moins une teinture de la langue anglaise, et que quelques-uns la parlent couramment. A peine un navire est-il arrivé, qu'il reçoit la visite de tailleurs, de cordonniers, de blanchisseuses, et de barques approvisionnées de toutes sortes d'articles, dans le goût anglais ; il est, en général, peu d'objets que vous ne puissiez vous procurer auprès des marchands de Canton, aus-

sitôt que vous le désirez. Nous trouvâmes à Wham-pou environ vingt bâtimens de Hollande, de Suède, d'Ostende et d'Amérique, outre plusieurs navires anglais. Le lendemain de notre arrivée, quelques officiers du *Lion* vinrent à notre bord avec des lettres d'Angleterre; d'après la nouvelle de la guerre avec la France, ils avoient pris un brick français, chargé de fourrures, venant de l'île d'Amsterdam (1), et ils avoient donné la chasse à un gros vaisseau qui s'étoit jeté à la côte près de Macao. Nous apprîmes que plusieurs bâtimens français, armés en course, dont quelques-uns avoient trente canons en batterie et un équipage nombreux, croisoient dans l'intérieur et aux environs des détroits de la Sonde et de Malacca; et le bruit se répandit qu'ils avoient pris la *Princesse Royale*, vaisseau de la Compagnie des Indes. Le 6 décembre, arriva le *Warley*, de la Compagnie des Indes; le 7, la *Royale Charlotte*, le *Triton*, et deux autres bâtimens arrivèrent du Bengale. Ils

(1) C'étoit le bâtiment qu'attendoient Perron et les autres Français, occupés dans l'île d'Amsterdam, à la chasse des veaux marins. Voyez ci-dessus, tome I, page 81. (L-s.)

nous instruisirent de la prise de Pondichéry, et nous donnèrent plusieurs nouvelles intéressantes, concernant l'Asie et l'Europe. Le 11, une affaire malheureuse eut lieu à terre. Les navires qui arrivent en ce lieu sont dans l'usage d'y réparer leur grément. Il y a pour cet effet des espèces de magasins construits exprès, qu'on appelle les *Banks Hall*, où se tiennent les armuriers, les charpentiers, les voiliers, et les autres artisans pour la marine. Le commis aux vivres du *Brunswick* étant à terre pour saler les provisions nécessaires à la traversée, eut une dispute avec quelques matelots de son bord. Cet homme ne se possédant plus, eut l'imprudence de tirer au milieu d'eux un pistolet chargé; du coup, il étendit mort sur la place un de ces malheureux, et en blessa deux autres assez dangereusement pour qu'on désespérât de leur vie. Il fut aussitôt mis aux fers, son procès devant être instruit à son retour en Angleterre.

Le vendredi 20 décembre, quatre bâtimens, le *Lord Thurlow*, le *comte* d'*Abergavenny*, la *Cérès* et l'*Osterley*, et trois jours après le *Glatton*, venant d'Angleterre, entrèrent dans le port. Sortis de la Tamise en mai, ces vaisseaux nous apportèrent beaucoup de

lettres; et nous eûmes en même temps toutes les nouvelles que nous pouvions désirer.

Nos amis, qui s'étoient séparés de nous à Han-Tchéou, ainsi que je l'ai dit plus haut, traversèrent la ville, dont les rues étoient tellement obstruées par la foule, qu'ils pouvoient à peine marcher. A huit milles environ de cette place, ils s'embarquèrent sur une rivière, au moyen de ponts semblables à ceux déjà décrits. A peine furent-ils rendus à bord, que des buffles nombreux attelés aux chariots se mirent en mouvement, et en un instant les ponts disparurent. Le même soir, vers cinq heures, ils se trouvèrent sur la plus belle rivière qu'ils eussent encore vue; son cours sinueux faisoit mille détours au milieu d'une fertile vallée, entre des collines couvertes de pagodes, de corps-de-garde, et de jolies chaumières. Le 16, cette rivière se partagea en trois ou quatre branches. Sur le bord, un corps de troupes rangé en parade, salua Son Excellence d'une façon très-singulière, tombant à genoux et poussant de grands cris d'acclamation. Les Chinois ne font usage de cette espèce de salut qu'envers la famille royale et les personnages de distinction; pendant le reste du voyage, depuis ce lieu jus-

qu'à Canton, ils n'en employèrent pas d'autre à l'égard de l'Ambassadeur. Le 18, nos compagnons arrivèrent à un joli petit village, où ils furent déposés à terre. Là, chacun reçut un présent de peu de valeur, consistant en nankin, éventails, parfumeries, etc. La rivière sur laquelle ils voyageoient alors étoit si peu profonde, qu'il falloit un très-grand nombre d'hommes pour tirer les bateaux; tandis que d'autres malheureux, transis de froid, entroient dans l'eau et travailloient à exhausser son niveau par des espèces d'écluses pratiquées le long de ses bords. Il y avoit sur la même rivière beaucoup de moulins employés à moudre le riz. Ils débarquèrent le 20, et portés dans des litières, à la distance d'environ vingt-quatre milles, ils traversèrent plusieurs villes et villages très-agréablement situés. Des ordres avoient été donnés pour que personne, sous aucun prétexte, ne quittât sa litière; mais soit par l'attrait de la curiosité au milieu d'un magnifique paysage, soit par un sentiment de pitié pour les malheureux qui les portoient, la plupart désobéirent aux ordres. Ce petit relâchement dans la discipline occasionna beaucoup de confusion. Les uns allant à cheval, les autres à pied, la ligne

de la marche s'allongea sur un espace de plus de deux milles, de manière qu'aucun des commandemens ne pouvoit recevoir son exécution. Vers le soir, ils arrivèrent à une petite ville; pendant un séjour de deux journées, ils y furent libéralement pourvus de tout ce dont ils pouvoient avoir besoin. Le troisième jour, ils s'embarquèrent de nouveau, et le soir ils côtoyèrent une grande cité, où ils reçurent des troupes le même accueil qu'ils avoient constamment reçu dans tous les lieux par où ils avoient passé. Chaque soldat tenoit à la main un parasol. Ils eurent en cet endroit de plus grands bateaux, parce que la rivière devenoit assez large et assez profonde pour être navigable aux bâtimens de toute grandeur. Des deux côtés, sur des radeaux en bois, des maisons étoient construites, où plusieurs familles vivoient ensemble, avec les apparences de la meilleure intelligence. Ces maisons montent et descendent continuellement la rivière, s'arrêtant rarement dans le même lieu au delà de quelques jours. Plusieurs de ces édifices mobiles étoient très-spacieux; longs de deux cents verges, larges de cent, ils réunissoient toutes les commodités des maisons bâties à terre,

et l'emportoient même sur celles-ci à bien des égards. De nombreuses plantations de cannes à sucre s'étendoient le long des bords de cette rivière ; c'est une production que ces peuples paroissent beaucoup rechercher, et elle est en effet la base de leur nourriture. Les villages et les habitations des mandarins s'élevoient au milieu des bosquets d'arbres verts et d'orangers chargés d'une si prodigieuse quantité de fruits, qu'il est impossible de se figurer un tel spectacle. En un mot, pour l'agrément de sa température et la richesse de ses productions, la Chine est le plus beau pays de la terre. Il n'existe peut-être aucun produit de la nature, à quelque contrée qu'il ait été départi, qui ne se trouve aussi en cette contrée, et qui n'y prenne même tous les développemens propres à constituer sa perfection. La Chine est particulièrement favorisée du côté de la salubrité du climat ; les habitans y pullulent ; ils jouissent du bienfait de la santé, parviennent à un âge très-avancé ; et si ce n'étoit le despotisme de leur gouvernement, les Chinois seroient, sans contredit, le peuple le plus heureux du monde. Mais ils sont vains, dissolus, barbares et grossiers, comparativement aux

peuples de l'Europe. Sous le rapport de l'antiquité, et à beaucoup d'autres égards, ils s'imaginent l'emporter sur tout le reste des nations; quoiqu'ils ne pussent s'empêcher d'admirer les présens apportés par l'Ambassadeur, ils affectoient de les dédaigner, comme indignes de leur examen ou de leur imitation. Il est certains articles pour lesquels on ne peut pas leur contester la supériorité, telles que les porcelaines, les soieries, etc.; mais si l'industrie anglaise avoit à sa disposition les mêmes matières premières, les Chinois seroient bientôt éclipsés, et leur commerce anéanti en Europe.

Ils ont pour arroser leurs terres un procédé fort ingénieux, que je n'ai vu en usage que dans cette province et aux environs de Canton. L'eau est élevée par le moyen de roues (1) à une hauteur dépendante de celle du terrain; puis elle est portée par des cannes de bambou à une distance vraiment prodigieuse, dans un réservoir destiné à la recevoir; de celui-ci dans un autre, et ainsi de suite sur toute la surface de la contrée. Chaque roue, dont le service n'occupe que deux

(1) Voyez ci-après, la planche qui représente une de ces roues. (L-s.)

hommes,

hommes, distribue dans l'espace d'un seul jour un très-grand nombre de tonnes d'eau.

Le 9 décembre, nous arrivâmes à une grande cité, où nous débarquâmes, et où nous passâmes la nuit. Dans la matinée du lendemain, nous reçûmes chacun un billet et un ordre de nous rendre sur une vaste place, où nous trouvâmes des chevaux tout sellés et tout bridés. Chacun s'empara du meilleur qu'il pût attraper, et piqua des deux, sans observer aucune régularité dans la marche, sans attendre ni l'ambassadeur, ni ses chefs, ni son camarade. Jamais peut-être aucun pays civilisé n'avoit été témoin d'une aussi singulière cavalcade; les Chinois étoient frappés de la nouveauté du spectacle, en nous voyant traverser la ville un à un, deux à deux, trois à trois, et continuer le même manége durant l'espace de trois milles au-delà. Nous galopions tous comme des fous, et il y en eut bien peu d'assez solides pour n'être pas désarçonnés; heureusement les chutes ne furent accompagnées d'aucun accident grave. Deux chevaux furent crevés par les soldats de l'infanterie, et plusieurs autres mis hors d'état de servir avant d'avoir fait la moitié du chemin, qui étoit de vingt-

quatre milles. La route étoit pavée, mais étroite, et le pays montueux. Une montagne que nous eûmes à passer, présentoit dans son escarpement perpendiculaire un accès si difficile et si périlleux, qu'elle avoit été comme taillée en gradins, pour empêcher les hommes et les chevaux de glisser en arrière. En effet, le moindre faux pas auroit précipité du haut en bas le cheval et le cavalier, et tous deux auroient été perdus sans ressource. Ce chemin n'avoit pas été tracé en ligne droite, mais il suivoit une direction oblique et tortueuse. Du sommet de la montagne, nous embrassions devant nous un immense horizon, tandis que par derrière nous voyions les troupes qui nous suivoient, prendre toutes leurs précautions et faire tous leurs efforts pour échapper aux périls dont elles étoient environnées, et auxquels nous étions nous-mêmes échappés. Sortie de ce mauvais pas, la karavâne fut encore une fois emportée par le même transport de folie; et c'est dans une telle confusion, que nous entrâmes dans la ville où nous devions passer la nuit. Chacun de nous, à mesure qu'il arrivoit, étoit conduit le long du bord de la rivière, à un palais appartenant au mandarin gouverneur, pour y coucher. Le

lendemain matin, il fallut encore rentrer dans des jonques très-petites et très-incommodes qui nous avoient été préparées. Le 14, nous nous rembarquâmes dans de plus grandes, qui, le 17, nous portèrent à environ quatre milles de Canton. Le 18, descendus à terre, nous manœuvrâmes en grande parade et en uniforme complet; nous fûmes reconduits ensuite à des bateaux de passage, les plus élégans et les plus agréables que nous eussions vus jusqu'alors; c'est ainsi que nous fîmes, avec une sorte de pompe, notre entrée dans la ville, où une maison, que je ferois mieux d'appeler un palais, étoit disposée pour recevoir l'ambassadeur. Cet édifice avoit été construit par un Anglais, en partie dans le style européen, et en partie dans le goût chinois; il étoit entouré de jardins si vastes et si délicieux, que les descriptions que j'en pourrois faire seroient au-dessous de la réalité. Le 25 (jour de Noël), la plus grande partie des troupes fut embarquée à Whampou, à bord du *Lion*, Son Excellence s'étant seulement réservé un détachement du corps de l'artillerie royale pour faire le service près de sa personne.

Les bâtimens qui étoient à la barre inférieure, savoir, le *Bombay Castle*, la *Mi-*

serve, le *Brunswick* et le *Chesterfield*, mirent à la voile pour l'Europe, le 30 décembre. Le 2 janvier 1794, arrivèrent à Whampoa le *Lord Walsingham*, l'*Exeter* et le *Hawke*, trois navires de la Compagnie des Indes. Un matelot de l'équipage du *Lion* tomba ce soir même à la mer, et fut noyé, malgré tous les efforts qu'on fit pour le sauver.

Le 3, le *Henri Dundas* arriva de Madras, et le 4, un gros galion espagnol, appelé le *Roi Charles*, commandé par don Ferdinand de Sylva, venant d'Acapulco et de Manille, se mit sous la sauve-garde du pavillon anglais pour achever son voyage. Le dernier bâtiment de la Compagnie des Indes, arrivé de Bombay, ayant pris la passe de l'Est, avoit abordé à Manille et informé le Gouverneur Espagnol que sa patrie étoit en guerre avec la France; comme le galion étoit chargé de richesses immenses, il ne vouloit pas s'exposer au danger de traverser seul le détroit.

CHAPITRE IX.

L'Ambassadeur s'embarque ; — Aborde à Macao. — Description et commerce de cette ville. — Iles des Larrons ; pourquoi ainsi nommées. — Tous les habitans européens de Macao font un brillant accueil aux Anglais. — L'Ambassadeur remonte à bord du *Lion* et escorte un grand nombre de bâtimens. — L'escadre passe la Ligne. — Corsaires français. — Détroit de la Sonde. — Les Malais égorgent un équipage hollandais. — Les croiseurs français prennent un navire anglais. — Penchant des Malais pour le vol et l'assassinat.

Le 8, lord Macartney se rendit à bord avec sa suite, et il fut salué de quinze coups de canon. Le lendemain, le *Lion* se désaffourcha ; le 10, nous levâmes l'ancre et nous descendîmes la Bocea Tigris ; le 13, nous mouillâmes dans la rade de Macao ; le 15, l'ambassadeur, accompagné de sa suite et escorté d'un détachement de sa garde, descendit à la ville du même nom.

Macao est un établissement portugais, dans une des îles des Larrons. La ville est grande et fortifiée ; plusieurs forts, placés sur des hauteurs qui l'environnent, en défendent l'ap-

proche par terre et par mer. Les gros vaisseaux n'y peuvent pas aborder ; l'eau n'a pas assez de profondeur pour leur permettre l'entrée du port, situé derrière la ville et formé par une autre île des Larrons. Beaucoup de petits bâtimens sont armés dans ce port ; et depuis qu'il s'est établi un commerce régulier entre la Chine et la côte nord-ouest de l'Amérique, il s'y rend un grand nombre d'embarcations chargées des produits de cette partie du monde.

Macao est à environ soixante lieues de Whampou, et à environ vingt lieues de l'entrée de la Bocca Tigris. Cette ville est principalement habitée par les Chinois, sous le gouvernement d'un mandarin que l'Empereur y établit. On estime qu'il y a environ dix mille âmes de cette nation et mille Portugais, outre les facteurs et les marchands de presque toutes les nations européennes. Il y a aussi un grand nombre de nègres et d'esclaves asiatiques. On y remarque plusieurs beaux bâtimens publics et particuliers. Les églises sont nombreuses, et grâce à la superstition, elles renferment des tableaux et des images pour une énorme somme d'argent. Il y a plusieurs couvents, un collége richement doté,

et quelques écoles particulières pour l'éducation des enfans du bas peuple.

La ville est bien défendue du côté de la terre comme du côté de la mer; les forts sont bâtis sur des hauteurs, et dominent le port et la ville; le port est très-sûr pour les petits navires; mais l'entrée en est difficile et dangereuse, et les grands vaisseaux sont obligés de demeurer en rade, où ils sont exposés à tous les vents. Les Portugais emploient environ vingt bâtimens au cabotage, et leur commerce en ce genre varie d'un à quatre cents tonneaux. Ces bâtimens sortent de Macao à la fin de février ou au commencement de mars, et rapportent, aux environs de septembre, les produits de l'Asie et de la côte nord-ouest de l'Amérique. Ils échangent ces objets avec les Chinois contre du thé, de la soie, de la porcelaine, et différentes autres denrées destinées à l'approvisionnement du marché de Lisbonne. Les vaisseaux anglais et ceux des autres nations européennes relâchent généralement à Macao lorsqu'ils vont à Canton, et lorsqu'ils en reviennent pour retourner en Europe. Les supercargues et ceux qui ont la direction des affaires de la Compagnie, y font leur résidence, jusqu'à ce

que la saison suivante les rappelle à Canton. Ces agens ont, pour l'ordinaire, reçu une excellente éducation; ils vivent comme les grands seigneurs, et font une dépense énorme; leurs maisons, appelées factoreries, sont des palais, et ils ont un cortége à la manière des princes.

L'île est pleine de roches stériles, et il n'y croît guère que quelques légumes; mais le continent voisin lui fournit abondamment toutes les commodités et tous les agrémens de la vie, de sorte qu'on y pourvoit à bon compte à tous ses besoins.

Les autres îles appartiennent à l'Empereur de la Chine; elles sont inhabitées, mais fréquentées par des bandes de pirates, dont la disposition au vol leur a fait donner le nom d'Iles des Larrons.

Le 13 janvier 1794, le *Lion* arriva par le travers de Macao. Une maison élégante avoit été préparée pour l'Ambassadeur; les gentilshommes de sa suite logèrent dans la factorerie anglaise. Son Excellence, en descendant à terre, fut reçue par sa propre garde et par le Gouverneur de l'île; un grand nombre d'officiers portugais et les principaux personnages de Macao vinrent au-devant d'elle

jusqu'au bord de l'eau, et l'accompagnèrent jusqu'à la maison du Gouverneur. L'ambassade fut accueillie dans cette ville avec des marques particulières de considération et d'honneur. Les forts, les églises, et même les couvens, où il n'y avoit pas d'exemple qu'aucun étranger eût pénétré auparavant, restèrent continuellement ouverts; et tout ce qu'il pouvoit y avoir de curieux ou d'extraordinaire nous étoit expliqué avec une extrême complaisance. Une réception aussi cordiale, dans un pays catholique, avoit de quoi nous étonner. Le clergé même paroissoit jaloux de surpasser en prévenance comme en politesse les officiers civils et militaires. Les agens attachés aux comptoirs suédois et hollandais s'empressèrent aussi de donner à l'ambassade des témoignages de leur déférence; en un mot, tous ceux qui avoient à Macao quelque intérêt ou quelque influence, n'épargnèrent ni soins ni efforts pour y rendre notre séjour le plus agréable possible. Des procédés aussi distingués ne pouvoient manquer d'être appréciés par l'Ambassadeur; et quoique retournant dans sa patrie, pas un de nous ne vit approcher sans regret le moment du départ. Nous restâmes à Macao jusqu'au 8 de

mars, époque à laquelle lord Macartney et sa suite s'embarquèrent à bord du *Lion*, sur la rade. Un bâtiment portugais, appelé le *Bon Jésus*, et le galion espagnol, dont j'ai parlé plus haut, vinrent de Whampou nous y rejoindre. Le 14, tous les vaisseaux de la Compagnie des Indes étoient prêts à se mettre en mer, et toutes les dispositions étoient faites pour que rien ne pût différer notre départ. Nous avions été le 11 à l'île de Samcocks, pour compléter notre provision d'eau.

Le 16 mars, nous fûmes rejoints par les bâtimens suivans de la Compagnie des Indes, venant de Canton, savoir : l'*Hindoùstân*, la *Royale Charlotte*, le *Comte d'Abergavenny*, le *Hawke*, la *Cérès*, l'*Osterly*, l'*Exeter*, le *Warley*, le *Lord Walsingham*, le *Henry Dundas*, le *Lord Thurlow* et le *Glatton*. Le lendemain matin, de bonne heure, nous mîmes à la voile, ayant encore sous notre escorte le galion espagnol, une frégate portugaise, le brick le *Jackall*, et un navire américain. Nous eûmes pour traverser les mers de la Chine un excellent vent, mais notre marche fut considérablement retardée par quelques bâtimens de la Compagnie, très-mauvais voiliers. Le 28, nous découvrîmes

la terre dans l'est-sud-est, à la distance d'environ sept lieues, et le 29, nous passâmes à la vue d'un petit rocher noir isolé, appelé *Pedro Blanca* : nous avions la terre à stribord, dans l'ouest-nord-ouest, distante de dix lieues. Vers midi, quelques bâtimens firent signal qu'ils voyoient un navire étranger ; nous courûmes aussitôt sur lui, et nous ne tardâmes pas à reconnoître un petit bateau de pêche. Nous savions que plusieurs gros bâtimens français, armés en course, croisoient par ces latitudes, et nous espérions rencontrer quelques-uns d'entre eux. Nous brûlions tous du désir de nous mesurer avec notre vieil ennemi, avec notre ennemi naturel. Je crois que pour un long voyage, comme pour une action, le *Lion* étoit alors en meilleur état qu'en sortant des ports d'Angleterre ; il avoit à bord quatre cents hommes courageux et dispos, et il n'y en avoit plus qu'un ou deux sur la liste du chirurgien. Le même jour à midi, nous étions par 2d 24′ de latitude nord, et par 105d 47′ de longitude Est.

Le 31 de mars, nous passâmes la Ligne ; et le premier avril, nous vîmes l'île de Lingen, dans le sud-ouest-quart-ouest, à la distance de sept lieues. Les *Oreilles d'Ane* (As-

ses Ears), deux pointes de rochers très-aiguës qui s'élèvent au centre de la haute terre, sont situées par 33′ de latitude sud, et 105^d de longitude Est. Nous distinguâmes très-bien à bas-bord la petite île de Poulo-Taya dans le sud-sud-est; le vent variable et par rafales.

Le 3, nous mouillâmes par le travers des Sept-Iles; à midi, nous relevâmes *Monopon-Hill* dans le sud-sud-est, à la distance de dix lieues; notre latitude observée étoit de 1^d 24′ sud. Pendant les jours précédens, calmes, légers airs de vent, beaucoup de tonnerre, d'éclairs et de pluie.

Le 4, nous vîmes l'île de Sumatra, et nous entrâmes dans le détroit de Banca. Le 6, légers airs de vent, et calmes. Nous avions contre nous un courant très-fort, qui nous obligea de mouiller souvent. Le temps étoit extrêmement chaud, et cette circonstance redoubloit notre déplaisir de n'avoir pas plus de vent pour traverser le détroit, et arriver à une latitude plus fraîche. Ce jour, latitude observée, 1^d 53′ sud. A quatre heures du matin, nous aperçûmes un bâtiment à l'ancre près de la terre, sur la côte de Banca. Le 9, il tira deux coups de canon, et hissa le pavillon de la Compagnie des Indes; sa res-

semblance avec le bâtiment américain nous le fit prendre pour lui. Le *Jackall* alla le héler, et nous informa que c'étoit le *Nancy Grab*, venant de Bombay. Il avoit été chassé dans le voisinage du détroit de la Sonde par quatre croiseurs français; et nous étions persuadés que ces bâtimens se tenoient en embuscade dans ces parages, pour s'emparer de quelques navires de la Compagnie retournant en Angleterre. De notre côté, nous comptions bien attraper quelques-uns de ces croiseurs; il étoit vraisemblable, en effet, que dans l'ignorance de nos forces réelles, ils nous prendroient pour une flotte de bâtimens marchands de l'Inde, et qu'ils n'hésiteroient pas à tenter de nous capturer: nous désirions beaucoup les trouver dans de telles dispositions.

Le lundi 7, nous découvrîmes dans le sud-est plusieurs bâtimens étrangers, et nous fîmes signal à l'*Exeter* et à l'*Hindoustân* de leur donner la chasse. Ils avoient une apparence fort suspecte; il y en avoit un ou deux sous voile, et les autres appareilloient. Lorsque nous commençâmes à les apercevoir, ils firent vent arrière; peu d'instans après, ils changèrent de route et se mirent au plus près

du vent, avec toutes les voiles qu'ils pouvoient porter. Un d'entre eux fit un signal; mais ce signal étant demeuré sans réponse, il resta en travers vis-à-vis de l'île de Nanka. Nous étions alors assez près pour distinguer un brick et environ une dousaine de grands prôs pleins d'hommes. Le brick portoit dix-huit canons, et les autres bâtimens en avoient depuis deux jusqu'à six. L'*Hindoustân* tira un coup pour les faire amener; mais comme ils n'eurent pas l'air d'y faire attention, les deux vaisseaux leur envoyèrent plusieurs boulets. Voyant bien qu'ils ne pouvoient échapper, ils jetèrent l'ancre, et ne s'opposèrent plus à ce que nos chaloupes les visitassent. Le brick étoit de construction hollandaise; selon toute apparence, il avoit été pris par les Malais, car l'équipage étoit entièrement composé de ces sauvages, et il étoit très-probable qu'ils ne croisoient pas dans ces parages avec de bonnes intentions; mais un simple soupçon ne suffisoit pas pour nous autoriser à les capturer; ils furent donc relâchés vers le soir, et les bâtimens qui les avoient visités reprirent leurs positions dans l'escadre.

Le 8, nous mouillâmes par le travers de l'île de Hog: calmes, et légers airs de vent.

Le lendemain, nous découvrîmes le détroit, et nous fîmes route dans le sud-sud-est. Ce jour et les deux suivans, nous essuyâmes quelques coups de vent. Plusieurs bâtimens de la Compagnie des Indes éprouvèrent des avaries, et ces accidens apportèrent beaucoup de retard à la marche du reste de la flotte. Le 11 au matin, temps couvert et brumeux; vers les dix heures, il s'éclaircit, et nous permit d'apercevoir sous le vent à nous deux navires étrangers; nous nous mîmes aussitôt à leur poursuite, et nous les vîmes hisser en tête du mât de misaine le yack anglais, qu'ils amenèrent sur-le-champ pour arborer un pavillon bleu, et ensuite le yack hollandais en haut du mât de perroquet de misaine; puis ils coururent au plus près du vent, ayant mis dehors le plus de voiles qu'il leur avoit été possible. L'*Exeter* se trouvant fort près de celui des deux bâtimens qui étoit le plus en arrière, tira un coup de canon pour le faire amener, tandis que l'autre lui adressoit un signal particulier pour qu'il changeât de route. Cependant nous avions fait branle-bas, dégagé la batterie, et nous étions prêts au combat, ne doutant pas que ces navires ne fussent des corsaires français. Jamais je ne fus

témoin de tant d'ardeur, de tant d'empressement, de tant d'enthousiasme, qu'à bord du *Lion* pendant cette chasse. Lorsque le tambour ordonna à chacun de prendre son poste, tout le monde obéit aussi gaiement que s'il eût été question d'une partie de plaisir. En moins d'une demi-heure, tous les canons furent chargés, et le vaisseau aussi libre qu'en sortant du chantier. Les gens de l'équipage avoient eux-mêmes jeté leurs effets les plus embarrassans, et les officiers avoient aidé à démonter leurs cabanes; de l'avant à l'arrière, on ne voyoit plus que canons, munitions, mèches allumées, en un mot, tout l'appareil inventé pour la destruction des hommes. Un vent favorable enfloit nos voiles, et nous avions l'espoir d'atteindre l'ennemi avant peu, lorsque, vers midi, le bâtiment de la tête hissa encore une fois le pavillon anglais, amena ses perroquets et nous salua de quinze coups de canon; après quoi il arriva sur nous. Le *Lion* déchargea quelques-uns de ses canons de gaillard et rendit le salut. L'*Exeter* eut ordre d'aller reconnoître, et nous sûmes bientôt que les deux navires étoient partis du Bengale pour purger ces mers des corsaires français dont elles étoient infestées.

En

En retrouvant des compatriotes et des amis, nous n'eûmes pas, il faut le dire, la moitié du plaisir que nous aurions éprouvé à rencontrer l'ennemi avec lequel nous avions tant de désir de nous mesurer. Chaque matelot, chaque soldat quitta son poste mécontent; mais les rations de *grog* (1) qui furent distribuées bientôt après, ramenèrent la gaieté, et les toasts de la franchise et de l'amitié retentirent dans tout le vaisseau. Le capitaine Mitchell, commodore de ces bâtimens et de quelques autres vaisseaux anglais à Batavia, vint à bord, et nous informa que le gouverneur général du Bengale avoit su que la *Princesse Royale*, de la Compagnie des Indes, avoit été prise dans le détroit de la Sonde, et que les forces des croiseurs français sur ces mers alloient toujours croissant; qu'alors il avoit ordonné à la *Britannia*, capitaine Cumming, au *Sans-Pareil*, capitaine Hudson, au *Houghton*, capitaine Cheap, et au *William Pitt*, capitaine Mitchell, d'aller à leur rencontre. Ils étoient partis du Bengale en décembre, et avoient pris dans la baie du même nom deux bâtimens français, l'un de 32, l'autre de 24 canons. Ils avoient ap-

(1) Liqueur composée de rhum et d'eau.

pris par ces bâtimens que l'ennemi croisoit aux environs du détroit de Malacca, et qu'il avoit armé la *Princesse Royale* avec cinquante-deux canons et cinq cent cinquante hommes d'équipage. Il avoit en outre deux autres vaisseaux, l'un de cinquante canons et de cinq cents hommes, appelé le *Bordeaux*; l'autre de quarante-quatre canons et de quatre cents hommes, appelé la *Sibylle*; la corvette la *Prudente*, de 36 canons et de trois cents hommes; et un cutter. Les bâtimens anglais portoient de trente-six à quarante-quatre canons en batterie, et étoient d'ailleurs pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour recevoir chaudement les Français. Comme la *Princesse Royale* n'avoit pas détruit ses signaux, ils étoient tombés entre les mains de l'ennemi, qui en avoit fait usage pour abuser le capitaine Mitchell; celui-ci avoit cru avoir affaire à des amis, jusqu'à ce qu'il eût reçu la bordée. Cette méprise eut lieu par le travers de Poulo-Babey, près de Batavia; le combat fut long, mais les Français furent battus. Avant cette affaire, ils avoient pris la *Résolution* et la *Revenge*, deux des navires dont il a été fait mention. Une autre action très-vive s'étoit engagée entre deux croiseurs et

le *Pigot*, bâtiment de la Compagnie; elle avoit duré près d'une heure; celui-ci avoit battu les Français, et s'étoit retiré dans la rade de Bencoolen. Mais une autre escadre avoit mieux réussi, et étoit venue l'enlever au mouillage. Le capitaine Mitchell nous apprit aussi que deux frégates françaises, l'une sous pavillon royal, l'autre sous pavillon national, s'étant rencontrées dans un port voisin de Batavia, un combat opiniâtre avoit eu lieu entre elles à l'Est de la pointe de cette île; les démocrates avoient été défaits, et les prisonniers envoyés parmi les Malais, qui probablement ne les auront pas mieux traités que leurs compatriotes; les royalistes, après le combat, avoient fait route pour la France.

Le *William Pitt* ayant eu le malheur de toucher contre un rocher en entrant à Batavia, avoit été obligé de virer en quille à Euroost. Le *Houghton* y étoit en ce moment pour protéger la sortie de quelques bâtimens Hollandais, qui se disposoient à rejoindre notre escadre. Tels furent les principaux renseignemens que nous donnèrent ces deux vaisseaux; ils nous avoient d'abord pris pour l'ennemi, la brume étant si épaisse qu'ils n'a-

voient pu apercevoir plus de trois ou quatre de nos bâtimens. Un navire américain, qui leur avoit parlé dans le détroit, leur avoit appris que nous étions prêts à nous mettre en mer, et le brouillard s'étant dissipé, notre nombre ne leur avoit plus laissé le moindre doute à notre égard. Ils revinrent avec nous à l'île du Nord, où nous mouillâmes de bonne heure le dimanche matin, 13 du courant. Le *Sans-Pareil* et la *Britannia* prirent deux navires américains qu'ils envoyèrent à Batavia; quoique sous pavillon américain, ils étoient réellement français, ayant à bord une cargaison appartenant à la France. Nous ne restâmes dans notre ancienne station que jusqu'au lendemain matin, et nous fîmes voile pour Java. A midi, nous mouillâmes près de la pointe d'Anguera, avec le galion espagnol et cinq de nos bâtimens de la Compagnie des Indes. A peine eûmes-nous hissé notre pavillon, que nous reçûmes la visite d'un sergent hollandais, qui résidoit en ce lieu depuis long-temps; il nous apporta une abondante provision de tortues, de cabris, de volailles, de fruits, et nous informa que le brick que nous avions visité dans le détroit de Banca avoit été pris par quelques prôs malais, et

que l'équipage, composé d'environ trente Hollandais, avoit été inhumainement massacré. Sir Erasme Gower avoit déjà exprimé son mécontentement de ce qu'on ne s'étoit pas assuré de ce bâtiment jusqu'à ce que les soupçons eussent été éclaircis; il ne put s'empêcher alors d'adresser aux officiers de la Compagnie qui avoient monté à son bord, les plus vifs reproches de ce qu'ils l'avoient si aisément relâché. Tout le monde voyoit avec peine que ces sauvages, dont nous avions éprouvé la barbarie, n'avoient pas reçu des Hollandais ou de nous leur juste châtiment; et il y avoit lieu de croire qu'une occasion aussi favorable de les punir ne se représenteroit plus.

Le sergent hollandais nous dit encore que le roi de Bantam avoit rempli la promesse qu'il avoit faite à l'Ambassadeur l'année précédente, avant notre départ de la pointe d'Anguera pour la Chine, et qu'il avoit vengé le trépas du malheureux Lightring, massacré à l'aiguade, près l'île du Nord; qu'il avoit découvert les auteurs de cet horrible forfait, et leur avoit fait subir une cruelle mort. Nous trouvâmes en cette place la bouée d'un navire anglais; quelques croiseurs français

l'avoient forcé de filer son cable et de se sauver. Nous ne pûmes connoître les noms d'aucun de ces bâtimens ; mais l'événement avoit eu lieu deux jours seulement avant notre arrivée, et l'avantage étoit probablement demeuré aux Français. L'action entre la *Princesse Royale* et trois croiseurs s'étoit passée à la vue des Hollandais, à la pointe d'Anguera ; le feu s'étoit soutenu pendant une heure avec une égale opiniâtreté de part et d'autre ; mais à la fin, le nombre l'ayant emporté, la *Princesse Royale* avoit été obligée d'amener son pavillon, après avoir fait, pour le défendre, les plus grands efforts de courage.

Le 15, les bâtimens commencèrent à se mettre en route de l'île du Nord ; et le lendemain soir, ils étoient tous arrivés avec le *Sans-Pareil* et la *Britannia*.

Le 17, nous complétâmes notre provision de bois et d'eau, et nous nous trouvâmes prêts à nous remettre en mer. Avant de quitter la pointe d'Anguera, nous avions plusieurs fois éprouvé combien les Malais sont enclins au vol. A peine une chaloupe de notre bâtiment ou de ceux de la Compagnie étoit-elle descendue à terre, qu'ils essayoient d'y commettre quelque larcin. Plusieurs d'entre eux

furent mortellement blessés à coups de hache par les hommes chargés d'abattre le bois; ceux-ci n'épargnant rien de ce qui leur paroissoit suspect, les repoussoient à travers les forêts jusqu'à leurs retraites, et les mutiloient d'une horrible manière; mais rien n'étoit capable d'arrêter ces sauvages dans leurs entreprises agressives, toutes les fois qu'ils s'imaginoient y trouver quelque profit. Beaucoup de nos gens lavoient leur linge dans le voisinage de l'aiguade; les Malais eurent l'adresse de leur emporter, sans être aperçus, plusieurs chemises, et divers autres effets. Cependant nous en surprîmes un qui enlevoit une chemise, et nous le poursuivîmes à une assez grande distance; mais il nous échappa en se cachant entre des cocôtiers. Lorsque les sauvages virent que nous étions sur la défensive, ils ne gardèrent plus de mesure, et firent contre nos gens plusieurs tentatives de vive force. Un d'eux fut assez hardi pour entreprendre de dérober quelques hardes qu'un de mes camarades avoit étendues sur des perches; il s'approcha de lui par derrière le plus doucement qu'il lui fut possible, le poignard tiré et la main levée pour le frapper; des buissons interposés ne permirent

à mon camarade d'apercevoir le danger que lorsque l'assassin fut à environ cinq ou six pas de lui. Tout à coup il se retourna, et ayant vu que le Malais étoit dans l'irrésolution d'avancer ou de reculer, il appela ses compagnons à son secours; leur prompte arrivée mit le sauvage en fuite. Notre soldat, qui se nommoit Stephen, n'avoit pour toute arme qu'une pierre qu'il lança sur le voleur avec force; il l'atteignit presque à la tête; si le coup eût porté, c'en étoit fait du malfaiteur.

Ces insulaires paroissoient particulièrement acharnés contre l'équipage espagnol; ils l'attaquèrent à différentes reprises, et lui enlevèrent de force plusieurs effets. Il est assez étonnant que sept ou huit Hollandais, les seuls Européens établis à la pointe d'Anguera, imposent aux Malais et leur impriment le respect et la crainte; le voisinage de Batavia et de Bantam paroît en être la principale raison. Très-puissans dans l'île de Java, les Hollandais sont encore favorisés par le roi de Bantam, qui tient les petits souverains dans sa dépendance; ce prince n'est en effet que le prisonnier des Hollandais, qui le rendent responsable de tous les crimes commis par ses sujets.



Le 17 avril, deux bricks hollandais arrivèrent de Batavia; ils croisoient dans ces parages pour protéger les bâtimens marchands de leur pays contre les entreprises des Malais; ils ne nous apportèrent aucune nouvelle.

CHAPITRE X.

La flotte met à la voile. — Navigation paisible. — Tempête. — Un vaisseau de l'escadre frappé d'un terrible coup de tonnerre. — Situation fâcheuse des vaisseaux et de leur équipage. — Les croiseurs français font beaucoup de mal aux Anglais dans la baie du Bengale. — Perspective de l'île de Sainte-Hélène. — Précis sur la situation de cette île.

Le 18, à la pointe du jour, le *Lion* fit signal de désaffourcher ; et vers deux heures après midi, toute la flotte étoit sous voile, avec un vent favorable de la partie du sud-est. Notre ancien compagagnon de voyage, le *Jackall*, se sépara de nous dans le détroit pour rejoindre l'escadre sous les ordres du capitaine Mitchell, qui étoit dans l'intention de croiser encore quelque temps aux environs de Batavia, espérant que quelques bâtimens français pourroient y revenir. Comme nous avions maintenant à faire une très-longue traversée, le capitaine sir Erasme Gower, pour empêcher les bâtimens de s'écarter les uns des autres, ajouta de nouveaux signaux pour la nuit et le temps de brume, et il re-

commanda particulièrement aux divers officiers commandans de se serrer en ligne le plus possible. Quelques-uns des bâtimens de la Compagnie marchoient extrêmement mal; mais la flotte étoit surtout retardée par le navire portugais. Ce navire étoit cause que nous filions au plus de cinq à six nœuds par heure, tandis qu'avec le vent dont nous étions favorisés, nous en aurions pu parcourir de neuf à dix. Le 19, nous avions entièrement perdu la terre de vue; le vent venoit toujours du même point, et le temps étoit singulièrement agréable. Nous atteignîmes bientôt les vents alisés; nous courions ouest-sud-ouest.

Le 25, après sept jours de navigation, nous avions fait plus de 1800 milles; notre latitude observée étant de 11^{d} $39'$ sud, notre longitude de 93^{d} $50'$ Est, et notre distance du Cap de Bonne-Espérance de 1456 lieues. Le 29, nous perdîmes de vue la *Lady Washington.*

Le 30, nous étions par 17^{d} $36'$ de latitude sud, 76^{d} $55'$ de longitude Est; éloignés du Cap de Bonne-Espérance de 1104 lieues.

Le premier mai, 18^{d} $32'$ latit. sud, 74^{d} $12'$ longitude Est; distance du Cap de Bonne-

Espérance 1043 lieues. Le navire américain rejoignit l'escadre, qui marchoit en assez bon ordre. Vent violent et par rafales; pluies fréquentes. L'espoir de traverser promptement la mer du Sud soutenoit notre courage, quoique la plupart fussent malades. Depuis notre sortie du détroit de la Sonde, on avoit pris toutes les précautions possibles pour arrêter les progrès du mal, en lavant et parfumant les entreponts aussi souvent que le temps le permettoit. Nous fîmes signal à l'*Hindoustân*, au *Glatton* et à l'*Abergavenny* de faire connoître leur longitude; elle se trouva la même que la nôtre, à quelques milles près.

Le 2 mai, dirigeant notre marche un quart plus à l'ouest, nous cinglâmes à l'ouest-quart-sud-ouest, l'Ile de France étant dans l'ouest à environ 800 milles de distance.

Le 3, temps d'orage et de pluie; tous les bâtimens marchoient en ordre, assez près les uns des autres, excepté l'américain, qui étoit resté à une si grande distance en arrière, que nous ne pouvions l'apercevoir que du haut du mât. On fit signal à plusieurs bâtimens de la Compagnie de faire connoître en quel état se trouvoient leurs équipages; ils étoient tous assez mal portans, mais bien

pourvus d'ailleurs de toutes les provisions nécessaires à un aussi long voyage.

Le 4, le vent tomba entièrement, et jusqu'au soir nous eûmes calme plat; alors s'éleva une jolie brise de la partie de l'Est; latitude 20^{d} 13′ sud, longit. 67^{d} 27′ Est, l'Ile de France à l'ouest, distante de 573 milles.

Le 5 mai, latit. 21^{d} 26′ sud, longit. 65^{d} 26′ Est, distance du Cap de Bonne-Espérance 904 lieues. Coups de vent et rafales venant du sud. Le 6, vent doux et temps constamment beau; latit. 22^{d} 25′ sud, long. 62^{d} 44′ Est; distance du Cap de Bonne-Espérance 842 lieues.

Le 27, joli frais et ciel serein; au point du jour, la *Cérès*, bâtiment de la Compagnie des Indes, signala un navire au vent, suivant la même direction que nous. Le *Lord Thurlow* fut détaché pour le reconnoître; il l'atteignit vers midi, et trouva que c'étoit un brick américain, appelé le *Hancock*, allant de Canton à New-York, en mer depuis deux mois.

Le 8 mai, les bâtimens ci-après désignés reçurent le signal de faire connoître leur longitude; chacun d'eux la donna comme il suit:

L'*Abergavenny*.	55d 31' Est.
L'*Exeter*.	56 9
L'*Hindoustân*.	56 10
Le *Henry Dundas*.	56 32

Notre latitude observée étoit de 24d 28' sud, et notre longitude de 56d 10' Est, vents doux de la partie de l'Est; ciel serein; temps agréable; route ouest-quart-sud-ouest.

Le 9 mai, nous changeâmes un peu la direction de notre marche, et reportâmes le cap à l'ouest. Calmes et vents légers de la partie du sud. Tous les bâtimens s'occupèrent d'enverguer de nouvelles voiles et de disposer de nouveaux agrès, en cas de tempête vers le Cap de Bonne-Espérance, que nous n'espérions pas de doubler sans quelques coups de vent. D'après la route estimée de ce jour, nous en étions à la distance de 578 lieues.

10 Mai, . . .	lat. 26° 37' sud,	long. 51° 22' Est.
11	27° 13'	50° 37'
14	28° 51'	40° 44'

14 Mai, dist. du Cap,	426 lieues,	route ouest plein.
15	373	presque calme.
16	358	légers airs de vent de la partie de l'Est.
17	338	*Idem.*
18	302	*Idem.*

Lat. 32° 29' sud, long. 35° 42' Est.

Le 19 mai, nous fûmes assaillis par un violent coup de vent d'ouest; il dura jusqu'au lendemain soir; alors il diminua considérablement d'intensité, et tourna un peu au sud, de sorte qu'il nous fut possible de continuer notre route, qui étoit l'ouest-quart-sud-ouest. Dans la tempête, le *Glatton* perdit son mât de hune de misaine. Le tonnerre avoit frappé la tête de ce mât, et descendant du haut en bas l'avoit mis en pièces; s'ouvrant ensuite un passage à travers les ponts, il avoit pénétré jusqu'à la chambre du conseil, où il avoit causé beaucoup de dommage; heureusement, il ne tua personne. Delà il étoit entré dans la *chambre de timonerie*, et avoit enfoncé plusieurs sabords; l'équipage trembloit que le feu ne prît au navire; l'épaisse fumée répandue dans l'entrepont empêchoit les hommes de servir. Les terribles éclats de la foudre qui se mêloient à cette scène de désolation en redoubloient l'horreur. Un globe de feu passa entre notre mât de misaine et notre grand mât, et alla tomber à la mer sous le vent, sans nous occasionner la moindre perte, quoique tous nos matelots fussent rassemblés, les uns sur le pont, les autres sur les vergues de hune. Un seul hom-

me ressentit le choc du météore, qui le renversa sur le dos, et le rendit sourd et muet pendant quelques minutes.

Aussitôt que nous eûmes aperçu la triste situation du *Glatton*, nous arrivâmes sur lui et nous mîmes notre yole à la mer pour lui envoyer des charpentiers qui l'aidassent à réparer son désastre; mais il ne put rétablir son mât et son grément avant le 23. Le temps étoit alors fort beau et le vent assez égal; mais vers le soir, il s'éleva de la partie du nord-ouest une nouvelle bourrasque, dont les secousses terribles se firent sentir pendant environ vingt-quatre heures. Dans la même nuit, la *Royale Charlotte*, la frégate portugaise, la *Lady Washington*, le bâtiment américain se séparèrent de la flotte; et le lendemain le *Lord Walsingham* disparut aussi. Notre ancien compagnon de voyage l'*Hindoùstân* démâta de son mât de misaine par l'effet du coup de vent, et son grand mât fut aussi tellement endommagé, que ce bâtiment fut obligé de rester en arrière pour se réparer. Comme la plus grande partie des vaisseau de l'escadre avoient plus ou moins soufferts, nous eûmes jusqu'au 27 très-peu de voiles dehors, pour leur donner le temps de porter

porter quelque remède à leurs avaries. Le vent s'étoit appaisé et fixé au nord; le temps étoit clair et beau. Le 26, l'observation donna 37^{d} 26′ de latit. sud, 24^{d} 46′ de longit. Est; 116 lieues de distance du Cap de Bonne-Espérance.

Les vaisseaux ci-après désignés avoient les longitudes suivantes:

Le *Comte d'Abergavenny* ..	24^{d}	45′	Est.
L'*Exeter*..................	24	30	
L'*Hindoustân*..............	24	22	
L'*Osterly*.................	22	47	

Tous les bâtimens furent invités à faire connoître l'état où ils se trouvoient; ils avoient de quatre à dix malades, et leur provision d'eau pouvoit encore durer de quarante à soixante-dix jours. L'équipage du *Lion* étoit dans une situation fort triste; il comptoit près de soixante-dix hommes sur la liste du chirurgien, et plusieurs d'entre eux étoient en danger. Depuis le départ de la pointe d'Auguera, il avoit perdu six matelots et un contre-maître; tous étoient morts de la dyssenterie.

La frégate portugaise rejoignit, le 28, le reste de la flotte; le même soir, un nouveau grain de la partie du nord-ouest se fit sentir

pendant douze heures, avec beaucoup de violence, et écarta de nous six vaisseaux de plus. Le 29, le vent se calma un peu, mais il varia continuellement jusqu'au 30 au soir, où nous fûmes assaillis d'une bourrasque plus terrible que toutes celles que nous avions essuyées jusqu'alors. La mer étoit excessivement houleuse, et les vagues brisant avec furie contre le navire, balayoient tout ce qu'elles rencontroient sur leur passage. Le vent souffla pendant deux jours avec une égale intensité et dispersa toute l'escadre; le *Lord Thurlow* fut le bâtiment qui resta près de nous. Nous avions de grands motifs d'inquiétude et d'alarme sur le sort de l'*Hindoùstân*, qui n'avoit pas eu le temps de réparer les avaries de la dernière tempête. Le ciel étoit si couvert et l'horizon si embrumé, qu'il nous étoit impossible de reconnoître si les bâtimens de la flotte étoient au vent ou sous le vent; mais le premier juin, de bonne heure, nous eûmes le plaisir de revoir plusieurs d'entre eux qui s'avançoient vers nous. Le galion espagnol fut le premier que nous distinguâmes. Au signal que nous lui fîmes, il répondit sur-le-champ en hissant son pavillon en tête du grand mât de perroquet. Avant

la nuit, douze autres navires nous avoient rejoint, et avoient repris leurs positions respectives. L'*Hindoûstân* manquoit encore, et aucun des vaisseaux retrouvés ne put nous en donner de nouvelles, non plus que du *Glatton*. Le *Comte d'Abergavenny* avoit eu sa grande vergue emportée et avoit d'ailleurs beaucoup souffert; mais il n'étoit pas en notre pouvoir de lui porter du secours, car nos meilleurs charpentiers étoient encore à bord du *Glatton*, et ceux qui nous restoient alors s'occupoient à réparer nos propres dommages, qui étoient tels que, d'heure en heure, il nous falloit travailler à pomper. Notre grément et notre voilure avoient considérablement souffert; la grande voile d'étai, les voiles d'étai de misaine et de hune de misaine, le hunier de misaine et le grand hunier avoient été mis en pièces; le roulis du navire étoit si fort, que nous fûmes à la fin obligés de mettre à la cape sous la misaine; et lors même que le vent fut entièrement appaisé, la mer étoit encore si grosse que nous nous trouvâmes en danger de voir tomber nos mâts par dessus le bord, avant d'avoir mis dehors assez de voiles pour appuyer le vaisseau.

Le premier juin, d'après l'observation,

nous étions à environ 4d au sud et 1d à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, par 38d 11' de latit. sud, et 19d 37' de longit. Est.

Le 2 juin, vent doux, mais contraire. Nous nous dirigeâmes vers le nord, par 38d 6' lat. sud, et 18d 22' longit Est.

Le 3 juin, vents légers et variables; 37d 0' latit. sud; 17d 35' longit. Est. Dix vaisseaux en vue : le *Glatton*, l'*Hindoustán*, la *Royale Charlotte*, le *Warley*, le *Hawke*, la frégate portugaise et le brick américain n'avoient pas encore reparu; mais ces deux derniers navires nous rejoignirent ce jour-là même, ainsi que l'*Hindoustán*. Le *Lord Thurlow* reçut l'ordre d'aller se placer au vent à nous par le bossoir, aussi loin qu'il le pourroit, sans perdre de vue nos signaux, et de tâcher de découvrir les vaisseaux qui étoient encore éloignés de l'escadre. Vents constans de la partie du sud-ouest; la flotte eut ordre de faire route au nord-quart-nord-ouest.

Le 4 juin, 36d 46' latit. sud, 16d 39' long. Est, l'île Sainte-Hélène au nord 43 ouest, à la distance de 572 lieues.

Le 5 juin, 35d 17' latit. sud, 15d 17' long. Est. Le *Lord Thurlow* fit signal d'une voile étrangère en avant à lui; nous nous avançâmes sur

elle et nous lui parlâmes vers deux heures ; ce bâtiment se nommoit le *Margaret*, de Boston, venant de la côte nord-ouest de l'Amérique, et allant à la Chine. Le 25, il avoit été hélé dans le 57ᵉ. degré de longitude Est, et dans la latitude du Cap, par le *Fort William*, le *Marquis de Lansdown* et un autre vaisseau de la Compagnie des Indes, venant du Bengale ; il avoit appris d'eux que les croiseurs français avoient fait beaucoup de mal dans la baie de Bengale et dans les environs ; il n'avoit pas à sa disposition d'autres renseignemens de quelque importance. Le soir, nous fîmes voile pour rejoindre la flotte sous le vent, et nous donnâmes au *Lord Thurlow* le signal de se tenir en observation du côté du vent. Le 6, le *Hawke* se réunit à l'escadre. Pendant ce jour et quelques-uns des jours suivans, nous eûmes un bon frais avec lequel nous gagnâmes les vents alizés.

Le 7, nous étions par 31ᵈ 34′ latit. sud, et par 12ᵈ 42′ longit. Est. Le 8, par 29ᵈ 36′ lat. sud, et par 9ᵈ 57′ long. Est. Nous vîmes sous ces parallèles un grand nombre de souffleurs, et d'immenses bandes d'oiseaux, d'un plumage tacheté, connus sous le nom de poules du Cap. L'*Exeter* eut ordre de se tenir au

vent, le *Thurlow* sous le vent, et le *Henry-Dundas* en tête, pour observer, soit les bâtimens qui nous manquoient, soit les navires étrangers, ayant soin de se tenir toujours en vue de nous, et à portée de distinguer nos signaux.

Le 10, le 11 et le 12, légers airs de vent, et calmes; d'après l'observation du 12, notre latitude étoit de 24d 49' sud, notre longitude de 4d 27' Est; notre distance à l'île de Sainte-Hélène de 253 lieues.

Le 13, nous passâmes le Tropique, avec un joli frais de la partie de l'Est. Le dimanche, 15 juin, nous étions par 20d 20' de latitude sud, et d'après les calculs les plus exacts, dans la longitude de Londres. Nous fîmes signal à la flotte de faire route au nord-ouest-quart-ouest, espérant bien, sous deux ou trois jours, apercevoir l'île Sainte-Hélène. Le nombre des malades à bord augmentoit prodigieusement; il y en avoit sur la liste du chirurgien près de cent, dont plusieurs en danger. Le 18, au coucher du soleil, l'*Exeter* et l'*Abergavenny*, qui marchoient en avant, signalèrent la terre et plusieurs bâtimens étrangers. Nous fîmes différens signaux; comme ils ne furent pas répétés, nos

vaisseaux se disposèrent au combat, et chacun d'eux prit la position qui lui étoit assignée. Bientôt nous découvrîmes que parmi ces bâtimens étrangers, il y avoit deux vaisseaux de guerre; l'un paroissoit être un vaisseau de ligne et l'autre une frégate; ils hissèrent le pavillon anglais et arrivèrent sur nous; il se trouva que c'étoit le *Sampton* de 64 canons, et l'*Argo* de 44, expédiés pour convoyer, depuis Sainte-Hélène, la flotte des Indes Orientales; ils étoient partis d'Angleterre le 22 mars, et ils n'avoient pas découvert la terre avant ce jour même où nous les avions rencontrés: les autres bâtimens venoient du Bengale. A midi, Sainte-Hélène nous restoit à l'ouest-quart-nord-ouest, à la distance de deux lieues. Cette terre nous parut élevée, montueuse et stérile. Vers deux heures, nous jetâmes l'ancre vis-à-vis la ville; nous fûmes salués de 15 coups de canon par le fort situé sur la montagne de *Ladder Hill*, et nous lui rendîmes le salut en nombre égal. L'île Sainte-Hélène est située par 16d de latitude sud, et par 6d de longitude ouest: sa circonférence est d'environ 21 milles; c'est une terre haute et peu fertile; elle ne produit aucune espèce de grains, et n'a pas en pâturage

de quoi nourrir le bétail nécessaire à la consommation des habitans; les vallées fournissent cependant des légumes et des fruits; tout le reste vient d'Angleterre. La Compagnie des Indes y expédie annuellement deux vaisseaux de transport chargés de bœufs, de farine, etc.; d'ailleurs, les bâtimens qui reviennent de la Chine et de l'Inde y abordent tous et l'approvisionnent de beaucoup d'articles, en sorte qu'il arrive rarement qu'on ne puisse pas se procurer à Sainte-Hélène, soit les objets de première nécessité, soit même les objets de luxe. Cette île appartient à la Compagnie des Indes, qui l'a considérablement fortifiée; comme elle y entretient depuis cinq cents jusqu'à mille hommes de garnison, il seroit difficile de l'en déposséder; c'est la seule place où ses vaisseaux puissent faire de l'eau, en revenant de l'Inde. Il y a environ deux cents familles anglaises établies à Sainte-Hélène; ce sont particulièrement des officiers et des employés au service de la Compagnie.

Nous trouvâmes en rade un baleinier anglais et plusieurs navires venant de Bombay; nous y trouvâmes aussi le *Warley* et le *Glatton*, que le grain dont nous avions été as-

saillis par le travers du Cap de Bonne-Espérance avoit écartés de la flotte. La *Royale Charlotte* y mouilla un jour après nous. Le transport le *Duc de Buccleugh* arriva le 20; la *Hancock*, brick américain, le 26; et les bâtimens de la Compagnie des Indes, le *Belveder* et le *Fitz William* le 27; le premier venant d'Angleterre, le second de Chine, et les deux autres de Bombay.

CHAPITRE XI.

L'escadre quitte l'île de Sainte-Hélène. — Noms et disposition des vaisseaux. — Ordre du commandant. — Vives inquiétudes qu'inspirent les croiseurs français. — Précautions que le commandant prend contre eux. — Poissons qui font la chasse aux poissons volans. — Inquiétudes et préparatifs à la vue d'une flotte. — Nouvelle de la victoire de l'amiral Howe. — Passage du Tropique. — Rencontre d'un vaisseau danois. — Rapport sur l'escadre française. — Arrivée à Spithead. — Nombre des morts de l'équipage du *Lion*. — Triste situation des autres.

Le 30 juin, l'escadre ayant complété sa provision d'eau, le signal fut donné de désafourcher; et le premier juillet, de bon matin, tous les vaisseaux appareillèrent: l'ordre de la marche fut réglé par un signal, ainsi qu'il suit:

Le vaisseau de Sa Majesté, le *Sampton*.

Idem, le *Lion*.

L'*Abergavenny*.	Le *Lord Thurlow*.	Le *Glatton*.
L'*Hindoustán*.	Le *King Charles*.	L'*Exeter*.
Le *Henri Dundas*.	Le *Bon Jésus*.	Le *Warley*.
La *Cérès*.	La *Royale Charlotte*.	L'*Osterly*.
Le *Hawke*.	Le *Fort William*	Le *Lord Walsingham*.
Le *Triton*.	Le *M. de Lansdown*.	Le *Général Coote*.
Le *Belvédère*.		Le *Fitz William*.

Le vaisseau de Sa Majesté, l'*Argo*.

Ordres donnés aux Commandans des vaisseaux par sir Erasme Gower.

« Lorsque je vous ferai le signal de son-
» der, vous répondrez par un contre-signal
» que vous avez trouvé le fond, ou qu'il
» en est autrement; puis vous indiquerez la
» profondeur de l'eau, en montrant le nombre
» qui exprime cette profondeur. Vous vous
» servirez du même moyen pour indiquer les
» latitudes, longitudes ou variations, ayant
» soin de faire d'abord le signal qui désigne
» les degrés, et ensuite celui qui désigne les
» minutes.

» Lorsque vous aurez reçu le signal de
» prendre l'avant, pour donner chasse ou
» pour tout autre motif, vous serez informé
» de l'air de vent dans lequel vous devrez
» vous porter, après toutefois que vous au-
» rez indiqué que vous avez compris le pre-
» mier signal.

» Lorsqu'on vous fera le signal de faire
» communiquer deux canots ou bien de com-
» muniquer deux navires ensemble, le mot
» d'ordre sera donné de part et d'autre.

» Tous les signaux se feront sans canon,
» autant qu'il sera possible; la place de ces

» signaux ne sera pas restreinte au mât de
» perroquet ou aux extrémités des vergues;
» mais lorsqu'il sera nécessaire, on pourra
» les hisser en tête des bas-mâts, au mât de
» misaine, enfin à toute autre partie appa-
» rente du vaisseau.

» Quel que soit le signal ou la question
» qu'on vous adresse, hissez le pavillon de
» réponse ; ne le hissez cependant qu'après
» vous être assuré que vous avez parfaite-
» ment compris le signal.

» La corvette hissée seule, exprimant la
» chute d'un homme à la mer, doit toujours
» se trouver sous la main, et en conséquence,
» être placée dans l'endroit du vaisseau le
» plus constamment garni de monde, afin
» qu'elle puisse être déployée sans délai.

» Muni de tous les pavillons nécessaires
» pour former ces divers signaux, vous serez
» en mesure de demander ou de donner tous
» les renseignemens que vous jugerez con-
» venables.

» Je crois inutile de vous recommander
» de conserver vos rangs et de ne pas vous
» perdre de vue ; l'intérêt et le salut de tous
» y sont trop essentiellement attachés pour

» que j'aie besoin d'insister plus particuliè-
» rement sur cet article.

» On aura soin, au déclin du jour, de
» vous faire connoître la voilure de la nuit.
» La même précaution sera prise pendant le
» jour aux approches des brouillards et des
» brumes. Vous n'y apporterez aucun chan-
» gement dans le cours de la nuit, ni pen-
» dant la journée, tant que durera le mau-
» vais temps, à moins que vous n'y soyez
» forcé par la violence du vent ou par des
» causes imprévues.

» Pour éviter, autant que possible, les sé-
» parations, il est indispensable que le capi-
» taine et les officiers acquièrent une con-
» noissance parfaite du rapport qui existe
» entre la marche de leur vaisseau et celle du
» commandant; de manière que, sous quel-
» que voilure que se trouve leur vaisseau,
» si le temps vient à changer tout à coup et
» qu'une obscurité soudaine empêche de se
» voir les uns les autres, ils puissent calcu-
» ler quelle voilure il convient de prendre
» pour se maintenir aux distances respec-
» tives.

» Dans un temps ordinaire, lorsque tous les
» bâtimens sont à portée de recevoir les or-

» dres, la distance qu'ils doivent observer
» entre eux n'excédera pas une longueur de
» cable ; ils se tiendront exactement dans les
» eaux les uns des autres ; la distance à ob-
» server entre les lignes sera d'environ deux
» longueurs de cable.

» En cas de mauvais temps, la distance
» sera plus grande. Je pense que les abor-
» dages sont plus à craindre dans le calme
» que dans la tempête. C'est aussi une idée
» fausse et qui, dans une saine pratique, doit
» être absolument proscrite, que celle de
» quitter son poste pendant la nuit ; si cha-
» que vaisseau faisoit ainsi, l'escadre en gé-
» néral seroit exposée aux plus grands dan-
» gers.

» Lorsque vous donnez la chasse, vous
» devez, le plus promptement possible, faire
» connoître votre opinion sur le vaisseau ou
» les vaisseaux que vous poursuivez ; vous
» devez encore indiquer, aussi souvent que
» vous le croirez nécessaire, les divers juge-
» mens qui viendront modifier votre pre-
» mière opinion.

» Lorsque je désirerai que le vaisseau que
» vous commandez passe en avant pendant
» la nuit, qu'il porte un fanal et qu'il se

» tienne en vue, je lui en ferai le signal avant
» le coucher du soleil, en même temps que
» je donnerai au *Lion* la voilure qu'il devra
» conserver pendant la nuit. L'escadre restera éloignée de vous d'un demi-mille; et
» s'il arrive que, placé à ce poste, vous ayez
» des raisons de présumer ou seulement de
» soupçonner quelque danger, il faut à l'instant même en prévenir toute la flotte par
» le signal que vous jugerez le plus propre
» à l'en détourner promptement. Dans une
» semblable occasion, la perte d'une heure
» ou deux ne sauroit entrer en comparaison
» avec le péril à éviter.

» Si, courant une bordée au plus près du
» vent, j'étois forcé, par un changement
» subit dans le vent, de revirer de bord, et
» que je voulusse vous faire exécuter la même
» manœuvre, je vous adresserois le signal
» convenu pour cet effet.

» Si, la ligne de bataille étant formée,
» j'ai besoin de quitter mon poste, je ferai
» aux autres vaisseaux le signal de ne rien
» changer à leur disposition, quoique j'en
» agisse autrement. L'espace que j'aurai laissé
» vide sera rempli par le vaisseau qui me
» suivra immédiatement. La même chose au-

» ra lieu toutes les fois qu'une place se trou-
» vera vacante, parce qu'un vaisseau aura
» quitté la ligne en vertu d'un signal, ou
» pour tout autre motif. Si le signal ne s'a-
» dresse qu'aux bâtimens de guerre, je ferai
» hisser la flamme blanche avec une mouche
» bleue. S'il devient nécessaire qu'un ou plu-
» sieurs autres navires concourent avec les
» bâtimens de guerre à l'exécution de l'ordre,
» je ferai hisser leurs signaux particuliers.

» Dans le cas où, après une séparation,
» le vaisseau séparé viendroit à rejoindre l'es-
» cadre pendant le jour, il se fera connoître
» en hissant au grand mât la flamme qui le
» distingue; on lui répondra par le yack de
» réponse. Mais si la rencontre a lieu pen-
» dant la nuit, le vaisseau rejoignant sera
» hélé, et devra répondre conformément
» aux instructions de l'amirauté.

» Pour annoncer les signaux que j'aurai
» intention de faire pendant la nuit, je tire-
» rai une fusée volante. Lorsque le temps
» sera obscur ou brumeux, je tirerai une
» ou plusieurs de ces fusées, afin d'indiquer
» la position du commandant. Quand un vais-
» seau sera en danger, il tirera un ou plu-
» sieurs coups de canon; il est enjoint au

» vaisseau

» vaisseau le plus voisin de lui porter tous
» secours qui seront en son pouvoir. »

Beaucoup d'autres dispositions furent faites, beaucoup d'autres ordres donnés pour assurer la conservation d'un convoi aussi important, en cas de rencontre des escadres ou des croiseurs français ; car il y avoit assez de raisons de craindre que l'ennemi n'entreprît de nous enlever quelque bâtiment. Le *Lion* avoit pris toutes les mesures nécessaires pour se mettre en état d'opposer à ses tentatives une vigoureuse résistance ; et quoique son équipage fût loin d'être complet, cependant tous les matelots qui lui restoient étoient excellens, pleins de courage, et il n'y a pas de doute que, forcés d'en venir aux mains, ils ne se conduisissent dans l'action avec toute la bravoure qu'on avoit droit d'attendre d'eux. Le *Sampton* et l'*Argo* avoient leurs équipages absolument au complet, et ils s'étoient abondamment pourvus de tous les objets propres à assurer la défense des bâtimens de la Compagnie. Le premier eut ordre de se tenir en observation à la tête de l'escadre ; le second de rester à bas-bord sur la même ligne que nous, mais pourtant aussi loin qu'il le pourroit, sans perdre nos signaux de vue et

de revenir chaque soir se rallier au convoi. Quant au *Lion*, il se tint à la tête des bâtimens de la Compagnie, de manière à pouvoir diriger tous les mouvemens. Le navire américain, le *Washington*, et le *Lucas*, de Londres, petit bâtiment armé pour la pêche de la baleine dans les mers du Sud, étoient partis avec nous de Sainte-Hélène. Le 3 juillet, l'américain prit congé de nous, et fit route à l'Ouest pour Philadelphie, après avoir salué le *Lion* de quinze coups de canon, que celui-ci rendit au nombre de neuf. Nous courûmes pendant quelques jours au nord-nord-ouest, entre la côte de Guinée et les îles de l'Ascension et de Saint-Thomas. Nous nous dirigeâmes ensuite au nord-ouest; et le 12, nous passâmes la Ligne avec des vents favorables et constans, par la longitude de 20d ouest. Le 14, nous courûmes au nord; et le 15, le signal fut donné de faire route au nord-quart-nord-est. Nous eûmes dans le voisinage de la Ligne un temps extrêmement agréable. Des multitudes de bonites et de dauphins faisant la chasse aux poissons volans, nous procuroient un spectacle amusant et curieux. Du 15 au 22, temps variable, grains, pluies d'orage et calmes, le vent soufflant princi-

palement du nord à l'ouest. Le 21 de juillet, de bon matin, un des bâtimens de la Compagnie fit signal qu'il voyoit des bâtimens étrangers, et le *Sampton* tira un coup de canon pour indiquer qu'il découvroit une flotte. Lorsqu'il fut entièrement jour, nous distinguâmes onze voiles, dont plusieurs paroissoient très-fortes. Aussitôt nous hissâmes le pavillon au grand mât, et le yack en tête du perroquet de misaine, signal prescrit par l'amirauté. Peu satisfaits de leur réponse à ce signal, nous eûmes lieu de soupçonner qu'ils n'étoient pas des vaisseaux amis. En conséquence le *Sampton* et l'*Argo* reçurent ordre de courir sus. Nos étrangers firent beaucoup de signaux ; ils formèrent la ligne de bataille d'abord sur un bord, ensuite sur l'autre ; ces divers mouvemens se succédoient fréquemment ; et bien que nous fussions encore indécis nous-mêmes sur ce que nous ferions, notre nombre et notre apparence les intimidèrent à tel point, que leur frayeur se trahissoit par l'incertitude de leurs manœuvres. A dix heures, ils hissèrent beaucoup de signaux et tirèrent des coups de canon ; aussitôt six bâtimens se détachèrent de notre escadre et forcèrent de voiles pour leur

gagner le vent. L'ordre fut par tout donné de se préparer à l'action ; les bâtimens de guerre et ceux de la Compagnie prirent leurs positions respectives ; et tout étant disposé, nous attendîmes l'événement. Nos basses voiles étant carguées et notre grand hunier coiffé, les vaisseaux suspects furent bientôt près de nous. En s'approchant, ils déployèrent le pavillon anglais, et arrivèrent directement sur le *Lion*, dans une ligne très-serrée. Celui qui marchoit en tête nous paroissoit très-fort ; notre imagination nous le représentoit comme étant au moins de soixante-quatorze canons ; nous crûmes aussi distinguer quatre vaisseaux de cinquante-quatre canons et plusieurs grosses frégates. Le signal précédent répété à dessein étant de nouveau resté sans réponse, nous ne doutâmes plus de leurs intentions hostiles. Les canons furent détapés et chargés ; mais les sabords de la batterie basse demeurèrent fermés jusqu'à ce que l'ennemi fût arrivé à peu près à portée ; alors les sabords s'ouvrirent, les canons furent mis dehors, les mèches allumées et chaque homme à son poste.

Vers midi, le vaisseau de tête de la ligne ennemie ayant prolongé notre vaisseau, nous reconnûmes l'*Assistance*, de cinquante ca-



nons, les quatre autres étoient des bâtimens de la Compagnie des Indes, et les six petits navires au vent étoient l'*Orphée*, la *Comète*, l'*Echo*, la *Latone*, le *Mercure* et le *Holderness*, expédiés pour apporter des sucres du Bengale. L'*Assistance* devoit les convoyer jusqu'à l'île Sainte-Hélène ou jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, et ramener les bâtimens chargés pour l'Angleterre; mais nous ayant rencontrés, et jugeant par là qu'ils n'avoient plus, de la part de l'ennemi; aucun danger à craindre dans ces parages, l'*Assistance* les laissa continuer seuls leur route vers l'Inde et se réunit à notre escadre. Ce vaisseau nous informa que la flotte anglaise, sous le commandement de lord Howe, avoit remporté sur les Français une victoire complète, détruit et pris plusieurs de leurs vaisseaux du premier rang, presque sans perte de notre côté : nous nous félicitâmes de trouver les mers d'Europe tellement nettoyées, que nos ennemis n'avoient pas assez de vaisseaux pour intercepter notre convoi. Ils avoient certainement connoissance de notre arrivée, quoiqu'au rapport de l'équipage de l'*Assistance*, on ne crût pas que nous quitterions Sainte-Hélène avant la fin du mois, et qu'on n'eût reçu aucune nou-

velle relativement au *Lion* et au retour de l'ambassade. Il paroît même que c'étoit une opinion généralement accréditée, que nous reviendrions par le Cap Horn; mais un tel détour auroit considérablement prolongé notre absence. Lord Macartney, dont l'intention primitive avoit été de prendre cette route, y renonça du moment où il apprit que la guerre étoit allumée en Europe. Le plaisir de satisfaire sa curiosité céda, dans cette circonstance, au désir d'être utile à sa patrie. Nous donnâmes une copie de nos signaux à l'*Assistance*, qui prit sa position au centre de la flotte. Nous avions maintenant un bâtiment de 44 canons, un de 50 et deux de 64, en sorte que nous nous sentions en état de nous mesurer avec une nombreuse escadre française, si elle eût osé nous approcher. Nous nous séparâmes à l'entrée de la nuit des bâtimens destinés pour le Bengale, par 12d 30' latit. sud, et environ 20d longit. ouest. Sir Edouard Hughes tira un coup de canon, et hissa sa cornette en qualité de commodore, après le départ de l'*Assistance*; ils firent route au sud-est, et nous au nord-nord-ouest, avec bon frais de vent de la partie du nord-est, et beau temps.

La ligne de bataille, pour l'avant-garde, formée comme le 21.

Amures à stribord.

Le vaisseau de Sa Majesté, le *Sampton*, 64 canons, 600 hommes d'équipage.

Bâtimens de la Compagnie :

Le *Glatton* ;
L'*Exeter* ;
Le *Warley* ;
L'*Osterly* ;
Le *Lord Walsingham* ;
Le *Général Coote*.
Le *Fitz William* ;
Le *Bon Jésus*, frégate portugaise ; 26 canons, 130 hommes d'équipage.
Le *Roi Charles*, frégate espagnole ; 34 canons, 160 hommes d'équipage.

Le vaisseau de Sa Majesté, le *Lion*, 64 canons, 400 hommes.

Bâtimens de la Compagnie :

La *Royale Charlotte* ;
Le *Fort William* ;
Le *Marquis de Lansdown* ;
Le *Comte d'Abergavenny* ;
L'*Hindoùstán* ;
Le *Henri Dundas* ;

La *Cérès ;*
Le *Hawke ;*
Le *Triton ;*
Le *Belvédere ;*

Le vaisseau de Sa Majesté, l'*Argo*, 44 canons, 350 hommes d'équipage.

Le 25 juillet, calmes et légers airs de vent variable. Nous prîmes différens petits poissons, un dauphin et un marsouin.

Le 26, le *Sampton*, éloigné de nous d'une demi-longueur de cable sous le vent, nous fit signal d'un homme à la mer. Nous jetâmes à tout hasard la *bouée de sauvetage ;* deux excellens nageurs se précipitèrent en même temps pour le secourir ; comme il y avoit peu de vent et que la mer étoit paisible, ils eurent le bonheur de le sauver.

Le 27, nous fûmes également favorisés, par rapport au vent comme par rapport au temps. Pendant la quinzaine précédente, nous n'avions parcouru dans la direction de notre route que la valeur de deux ou trois degrés. D'après la plus exacte estime, nous étions maintenant par le 13e. degré de latitude nord et par le 25e. environ de longitude ouest, San-Iago nous restant dans le nord-nord-est, à la distance d'environ cinquante lieues. Le soir



du 27, Francis Vincent, matelot, tomba dans l'entrepont par la grande écoutille, se fracassa le crâne, et expira quelques heures après, dans des douleurs horribles.

Le 28, une jolie brise s'éleva de la partie du nord-est et souffla d'une manière constante, tant que nous fûmes entre les Tropiques. Le premier août, le vent devint très-violent; vers midi, notre grande vergue de hune cassa précisément dans son milieu, et la voile fut mise en pièces. Tous les gabiers étoient dans les hunes; heureusement il n'y en eut aucun de blessé, et bientôt une autre vergue fut gréée. Le 5, nous passâmes le Tropique du Cancer, par 34^{d} de longitude ouest; le même jour, l'*Argo* et le *Bon Jésus* perdirent chacun un homme à la mer.

Le 6, le vent tourna au sud-est; signal de faire route au nord-quart-nord-ouest. Nous observâmes ce jour-là quelques oiseaux et une grande quantité de plantes marines qui flottoient autour du vaisseau; cependant nous étions éloignés d'environ 200 lieues des îles Canaries, qui nous restoient à l'ouest-quart-nord-ouest, et qui étoient les terres les plus voisines. J'ai depuis appris que ces plantes venoient du Golfe de Floride, et qu'elles sont

appelées *herbes du golfe ;* nous en vîmes beaucoup pendant plus d'une semaine. Le 7, le *Lucas*, baleinier de la Mer du Sud, eut une chaloupe submergée à la poursuite d'une baleine. Le 8, l'escadre reçut le signal de faire route au nord-nord-est. Le même jour, un officier de chaque vaisseau de guerre se transporta à bord de l'*Assistance*, pour visiter ses provisions, qui se trouvèrent fort endommagées et fort mauvaises. Nous commençions à éprouver nous-mêmes la disette de vivres; les rations étoient réduites, et d'une qualité très-inférieure.

Du 8 au 12 août, nous eûmes des calmes et de légers airs de vent. Nous ne passions pas un seul jour, lorsque le temps le permettoit, sans faire l'exercice du canon à la batterie basse.

Le 12, au point du jour, nous aperçûmes au nord-est une voile cinglant dans l'Est. Le *Sampton* eut ordre de lui donner la chasse; à deux heures après-midi, il fit signal que c'étoit un navire étranger, mais que la distance à laquelle il se trouvoit ne permettoit pas de distinguer ce qu'il pouvoit être. A 5 heures après midi, le *Sampton* reçut ordre de reprendre son poste.

Le 20, nous rencontrâmes un bâtiment danois venant de l'Inde; il nous apprit que pas plus de trois jours auparavant, il avoit été visité par une escadre française; qu'il avoit été particulièrement questionné sur notre flotte, sur le temps depuis lequel nous étions en mer, sur le nombre de nos vaisseaux; qu'il avoit répondu que nous étions partis de Sainte-Hélène quinze jours avant lui; que nos forces consistoient en deux vaisseaux de ligne et une frégate; que les Français donnèrent à entendre qu'ils regardoient comme un bonheur pour eux de ne nous avoir pas rencontrés; ils n'avoient en effet qu'un vaisseau de ligne de 80 canons, trois frégates et un cutter.

Nous rencontrâmes dans la Manche la grande escadre qui, sous les ordres du comte Howe, attendoit les Français. Il étoit nuit; la nuit étoit très-sombre et le vent très-violent. Quelques vaisseaux de guerre abordèrent plusieurs de nos bâtimnes de la Compagnie, et leur firent des avaries considérables; un d'entre eux, entièrement démâté, fut obligé d'entrer à Plymouth pour se réparer.

Le 6 septembre 1794, après un si long et

si pénible voyage, dans lequel nous avions essuyé tant de fatigues et de maladies, nous jetâmes enfin l'ancre dans le port de Spithead, depuis si long-temps l'objet de tous nos vœux. Les soldats et les matelots avoient eu dans le cours de cette traversée des peines incalculables; plusieurs d'entre eux étoient morts victimes de la dyssenterie, qui avoit exercé à bord du *Lion* les plus horribles ravages. Depuis notre départ de Batavia, le 17 mars 1793, nous avions perdu, seulement de l'équipage du *Lion*, environ 90 matelots et sept officiers de la garde de l'Ambassadeur; plus, trois hommes du corps de l'artillerie royale, un de l'infanterie, et un dragon-léger (Adam Bradshaw). La santé de ceux qui avoient survécu se trouvoit excessivement altérée, et ils avoient plus besoin de l'hôpital qu'ils n'étoient propres aux travaux d'une marche ou d'une campagne; mais nous allions rentrer dans nos foyers, et nous pouvions espérer que l'air natal, joint à une nourriture substantielle, nous rétabliroit entièrement.

Le 8, nous débarquâmes le cœur plein de joie. Quelle satisfaction de dire adieu aux plaines liquides, et de fouler encore la terre



[redacted]

de la patrie! Personne de nous ne regretta le séjour du vaisseau, et en le quittant, nous nous disions l'un à l'autre que les fatigues de terre ne seroient plus qu'un jeu pour nous, après une si longue et si pénible expérience des fatigues du service de mer.

FIN.

EXPLICATION

DE TOUTES LES

CARTES, VUES, PLANS, etc.,

QUI COMPOSENT L'ATLAS DE L'ÉDITION ORIGINALE
DE L'AMBASSADE

DE LORD MACARTNEY.

Traduite de l'Anglais par C-y.

EXPLICATION

DE TOUTES LES

CARTES, VUES, PLANS, etc.,

QUI COMPOSENT L'ATLAS DE L'AMBASSADE

DE LORD MACARTNEY (1).

NUMÉRO PREMIER.

CARTE générale sur la projection de Mercator, de la route que tinrent les vaisseaux, à partir de l'Angleterre jusqu'à leur arrivée au golfe de Pé-tché-ly, ou Pékin, et de celle qu'ils suivirent à leur retour en Angleterre; cette carte présente aussi les limites de l'empire de la Chine, dans toute l'extension qu'il a reçue par les conquêtes de l'Empereur Kien-Long.

(1) Voyez dans *l'Avis de l'Éditeur* les motifs qui nous ont déterminés à traduire cette Explication, qui a été supprimée dans la traduction de l'*Ambassade* de lord Macartney, publiée chez Buisson. (L-s.)

(Cette carte forme le N°. XXXIX de l'atlas de la traduction française de l'*Ambassade*, troisième édition.)

Numéro II.

Vue du côté oriental de l'Ile d'Amsterdam, dans l'Océan Indien, prise du mouillage, distant d'environ un mille du rivage; en outre, quelques dessins de cette même île avec le plan du grand Cratère. Cette île, d'origine volcanique, est encore dans un état d'incandescence; elle est située par 38d 42' latitude sud, et 76d 54' longitude Est de Greenwich.

(Cette carte n'a pas été publiée en français).

Numéro III.

Carte d'une partie de la côte de Cochinchine, renfermant le port de Touron et l'île de Callao; de plus, une vue de l'entrée de la baie de Touron, la pointe méridionale de la péninsule Tien-tcha, gisant à l'ouest quart nord, à la distance de dix milles.

Aux abords de cette péninsule, du côté du midi ou du couchant, l'entrée du port semble être formée par cette péninsule elle-même,

et par un groupe curieux de rochers de marbre qui y tiennent en effet par un isthme fort étroit; cet isthme, à la distance de dix milles, ne peut être aperçu de dessus le pont d'un navire. L'entrée est vers le point nord de la péninsule.

(Cette carte n'a pas été copiée en français.)

NUMÉRO IV.

Carte sur la projection de Mercator, contenant la route et les sondes faites par le *Lion*, l'*Hindoùstân* et leurs alléges de la baie de Touron en Cochinchine, jusqu'à l'embouchure de la rivière Péi-ho dans le golfe de Pé-tché-ly, ou Pékin.

Comme une grande partie de cette route, notamment celle des îles de Tchou-San, à l'extrémité occidentale du golfe de Pé-tché-ly, ou Pékin, n'avoit jamais été suivie auparavant par aucun vaisseau européen, ou que du moins il n'existe aucune relation d'une semblable navigation, l'on a mis tout le soin possible pour s'assurer, chaque jour à midi, de l'exacte situation de l'escadre, soit par la détermination de la latitude, en prenant la hauteur du soleil à midi ou, lorsque le temps ne le per-

mettoit pas, en prenant des hauteurs correspondantes, soit en reconnoissant la longitude par le moyen de plusieurs montres marines, dont on avoit réglé la marche près la pointe Nicholas, à l'île de Java, ou bien par la distance du limbe de la lune au soleil, ou aux étoiles fixes, observée en même temps par différentes personnes toutes les fois que le temps ou la situation des objets pouvoient le permettre. Plusieurs de ces observations ayant été faites d'abord vis-à-vis et en vue du promontoire escarpé de Chan-tong et d'autres endroits, lorsque l'escadre vint ensuite jeter l'ancre près l'embouchure du Péi-ho, dans le golfe de Pékin, on a droit de présumer que les lieux, aussi-bien que tout le reste de la route, sont tracés avec un degré d'exactitude suffisante.

(Cette carte n'a pas été copiée en français.)

NUMÉRO V.

Carte représentant plusieurs amas d'îles longeant la côte orientale de la Chine, connues communément sous la dénomination d'îles de Tchou-San, avec la route du vaisseau le *Clarence*, depuis le groupe le plus

méridional appelé les Koï-San, jusqu'au port de Tchou-San. Cette planche contient aussi un dessin de ce port, levé à la boussole du lieu où étoit le *Clarence*, et les différens aspects que présentent de ce même lieu les terres environnantes.

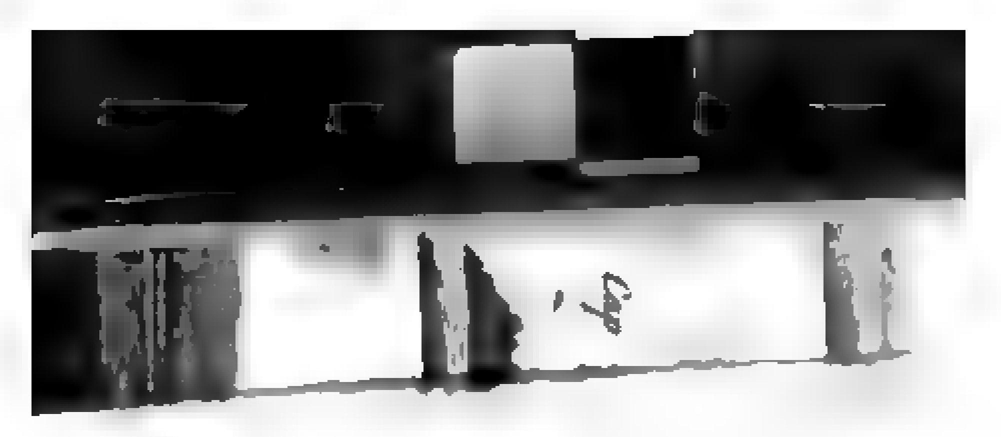
On avoit déjà donné anciennement une carte de ces îles; mais la position de l'écueil *Holderness*, quoique relevée exactement d'après le journal du vaisseau de ce nom, y est indiquée d'une manière singulièrement fautive, et cependant il est de la dernière importance d'en connoître la position exacte. Le rocher contre lequel l'*Hindoùstân* toucha n'est pas non plus marqué sur cette carte, ni la véritable route à tenir à travers les passages difficiles au milieu de ces îles nombreuses. Ces différentes considérations nous ont donné à penser qu'une nouvelle carte où ces erreurs se trouveroient corrigées avec plusieurs additions intéressantes, pourroit être utile aux navigateurs qui visiteroient ces passages dans la suite.

(Cette carte n'a pas été copiée dans l'édition française.)

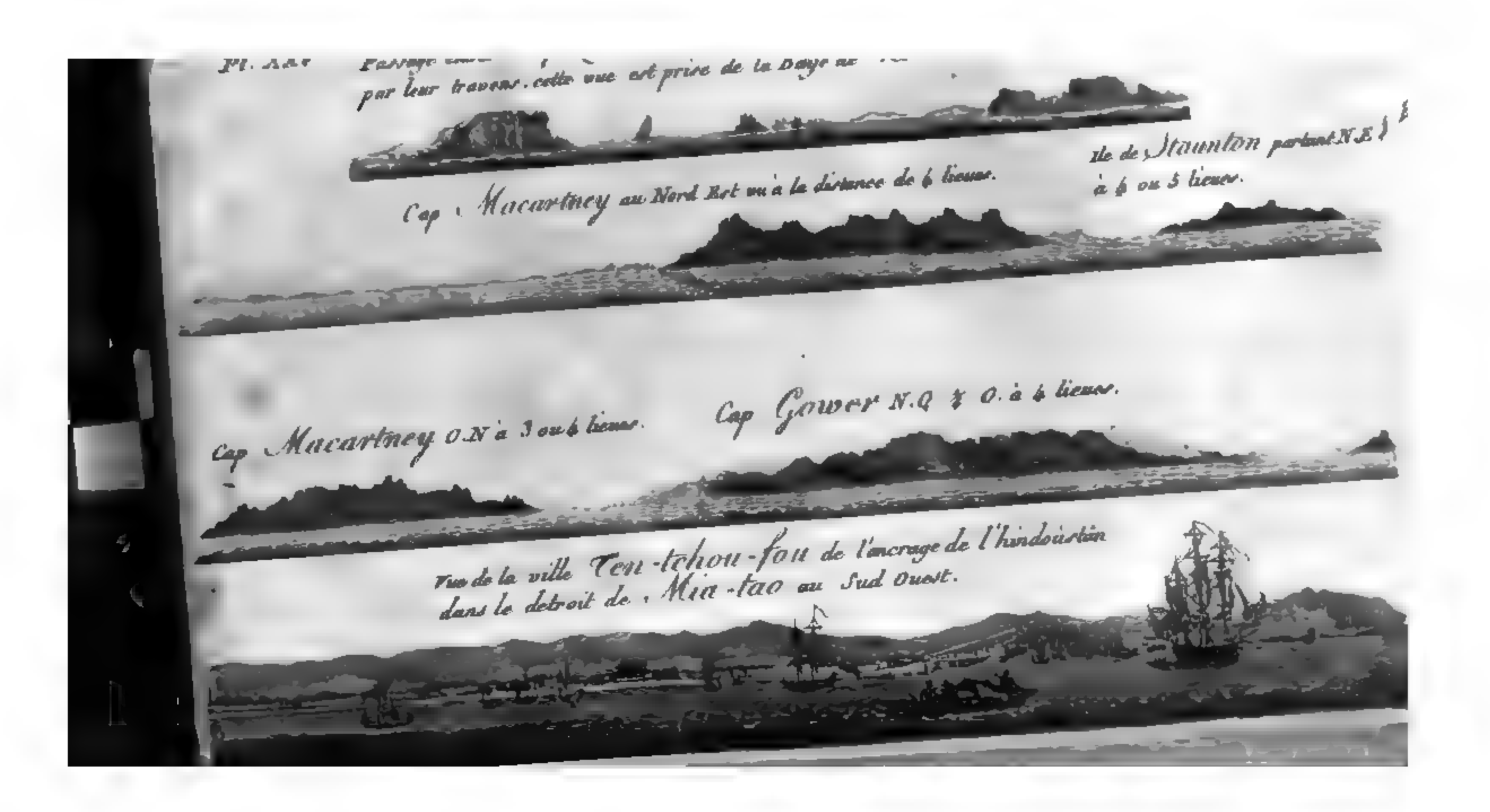
Numéro VI.

Dessin levé à la boussole, de la côte du promontoire de Chan-tong, avec la route qu'ont suivie les vaisseaux, et les sondes qui ont été prises depuis l'endroit où l'on a découvert terre pour la première fois, jusqu'au détroit de Mi-a-tao.

Depuis la plus grande extension de ce promontoire, ou la pointe de terre la plus avancée du reste de la côte de la Chine, dans la Mer Jaune, vers le royaume de Corée, on avoit pensé qu'il y avoit beaucoup de dangers et de difficultés à longer cette côte pour se rendre dans le golfe de Pékin. L'escadre cependant serrant toujours le rivage doubla le promontoire à vue de terre pendant la plus grande partie du trajet, ce qui fournit une excellente occasion d'en lever avec soin les différens points et de reconnoitre la profondeur de l'eau. Une opération importante surtout, est de s'être assuré que dans le détroit ou parmi les îles de Mi-a-tao, il n'y a pas de port assez considérable pour recevoir de gros vaisseaux, comme on l'avoit supposé d'après des renseignemens donnés par des pilotes chinois, et d'avoir découvert






par leur travers. cette vue est prise de la Baye
Ile de Staunton partant N.E.
à 4 ou 5 lieues.
Cap Macartney au Nord Est ou à la distance de 6 lieues.
Cap Macartney O.N. à 3 ou 4 lieues.
Cap Gower N.O. ¼ O. à 4 lieues.
Vue de la ville Ten-tchou-fou de l'ancrage de l'Hindoustan
dans le detroit de Mia-tao au Sud Ouest.

une excellente baie sur la côte nord du promontoire de Chan-tong, où l'on ne dévoit pas s'y attendre. Cette baie et toute la côte en général, ont été levées avec toute l'exactitude que les circonstances ont permise.

(Cette carte n'a pas été copiée, mais nous en avons tiré une petite vue du cap Zéou-tao, prise de la baie de Ki-san-zéou que nous avons portée sur notre planche N°. XXV; on trouve sur la même planche les vues indiquées sous le N°. suivant.)

Numéro VII.

Vues du pays qui forme l'extrémité orientale du promontoire de Chan-tong.

Cette terre, ou une île qui l'avoisine, étant le premier objet que découvrent les vaisseaux qui font voile à travers la Mer Jaune pour se rendre dans le golfe de Pékin, on jugea qu'il seroit à propos d'en fixer la position exacte, et de donner des noms à quelques-unes de ses parties qui n'ont pas été indiquées sur les cartes de l'empire de la Chine. Cette planche contient aussi une vue de la côte voisine, et une partie des murs de la ville

de Ten-tchou-fou, prise du mouillage de l'*Hindoustân* dans le détroit de Mi-a-tao. Ces vues se trouvent sur notre planche XXV[e].

Numéro VIII.

Esquisse du Péi-ho, ou Rivière Blanche; depuis son entrée dans le golfe de Pékin jusqu'à la ville de Ten-tchou-fou, où l'on a eu soin de marquer les cités, les villes, les principaux villages et postes militaires situés sur ses rives. Cette planche contient aussi une vue de la route de Pékin à Jé-hol, dans la Tatârie Chinoise, où sont situés, à diverses distances, six différens palais et jardins destinés à l'Empereur de la Chine lorsqu'il voyage de l'une de ces places à l'autre.

(Cette carte n'a pas été copiée.)

Numéro IX.

Esquisse de la route suivie dans un voyage de Jé-hol en Tatârie par terre jusqu'à Pékin, et par eau depuis cette ville jusqu'à Hang-tchou-fou en Chine.

(Cette carte forme la XL[e]. planche de l'atlas de l'édition française de l'*Ambassade*, troisième édit.)

NUMÉRO X.

Esquisse de la route que l'on a suivie depuis Hang-tchou-fou jusqu'à Quang-tchou-fou ou Canton, en Chine.

Ces deux cartes comprennent toute cette étendue de pays situé entre la ville de Jé-hol dans la Tatârie Chinoise et celle de Canton à l'extrémité méridionale de l'empire, ce qui forme une distance de 1500 milles anglais (environ cinq cents lieues communes de France), les rivières et canaux qui ouvrent une communication directe entre la capitale et le port de Canton, toutes les villes du premier, second et troisième ordre, avec plusieurs places et villages considérables situés sur les bords de ces canaux et rivières, la surface et le produit des différentes parties du pays traversées par la route, avec la température qui y régna durant le temps du voyage. Cette température, basée sur le thermomètre de Fahrenheit, est indiquée au bas des dessins.

(Cette carte forme la planche XLIe. de l'atlas de la traduction française de l'*Ambassade*, troisième édit.)

Numéro XI.

Plan de la ville et du port de Maçao, colonie portugaise située à l'extrémité méridionale de l'empire de la Chine, avec des renvois à tous les forts, colléges, couvens, et autres bâtimens publics et places remarquables. — La profondeur de l'eau et la nature du fond dans différens points de l'intérieur du port, aussi-bien que l'espace contenu entre la péninsule et l'entrée Nord dans le *Ty-pa*; d'après des expériences exactes faites par une personne instruite qui a demeuré long-temps sur les lieux.

EXPLICATION DES RENVOIS.

Forts.

a. Santo-Paolo del Monte, nommé aussi Monte Carmelo.
b. N. S. de Guia.
c. S. Jago della Barra.
d. N. S. de Buen Parte.
e. S. Francisco.
f. El Porto de S. Pedro.

Paroisses.

g. La Cathédrale.
h. S. Lorenzo.
i. S. Antonio.

Colléges.

k. Le collége royal de S. Joseph. } Tous deux bâtis
l. Le collége de S. Paul. } par les Jésuites.

Couvens.

m. Les Augustins.
n. Les Franciscains.
o. Les Dominicains.
p. Ste. Claire, couvent de femmes.

Chapelles.

q. De l'hôpital de la Miséricorde;
r. De l'hôpital de S. Lazare.
s. N. S. de la Pena de Francia.
t. La Misericordia.

Autres Edifices et lieux le plus remarquables.

v. La maison du sénat.
x. La douane.
y. La porte Saint-Lazare.
z. La Porte Saint-Antoine.
a. La plaine de Saint François.
b. La place de la Miséricorde.
c. Grève de Mandaco.
d et *e.* Petites Grèves.
f. La grande Grève.
g. Le Marché.
h. Ile Verte.
i. Puerta del Cerco.

k. Tchin-chang, ville chinoise nommée, par les Portugais, Casa-Blanca.

l. *San-Miao*, temple chinois.

m. San, ville chinoise.

n. Temple chinois.

o. Factorerie anglaise.

Nota. Les sondes sont mesurées par pieds, et ont été prises à la marée basse, au moment de la conjonction du soleil et de la lune, lorsque le flot s'élève généralement à 10 pieds; le moment de la haute mer, dans la pleine lune et à la nouvelle lune, est à 9 heures 52 minutes.

(Cette planche, omise dans l'édition française de l'*Ambassade*, est la première de notre Collection, et se trouve à la tête du premier volume.)

Numéro XII.

Feuille du coccus opuntia ou poire épineuse (nommée communément nopal), avec l'insecte à cochenille qui y vit; le mâle et la femelle de ces insectes, dans les différens états de leur existence et de leur accroissement; en outre une mouche que l'on trouve en quantité sur la même plante, et que l'on croit vivre sur la cochenille elle-même, dessinés avec soin d'après nature à Rio-Janeiro dans l'Amérique Méridionale.

[redacted]

EXPLICATION DES RENVOIS.

1 et 2. Le coccus, ou insecte à la cochenille, mâle, dans sa grandeur naturelle.

3 et 4. Le même plus grand.

Le corps de cet insecte est d'un rouge éclatant, et les longs filamens qui sortent de l'extrémité postérieure de son corps sont blancs; mais on les a portés au noir dans la gravure pour les rendre plus distincts.

5 et 6. Le coccus femelle dans sa grandeur naturelle, à deux différentes époques de sa croissance; le corps est de la couleur du bois d'acajou, les jambes sont d'un rouge brillant.

7. Premier état de la larve de la mouche que l'on suppose se nourrir du coccus.

8. La même, plus grande.

9 et 10 La larve de la mouche, vue de différens côtés et de différentes grosseurs, peu avant qu'elle passe à l'état de chrysalide; sa longueur naturelle est indiquée par la ligne placée sous la figure 9.

11. La chrysalide de la mouche; sa longueur naturelle est indiquée par la ligne placée au-dessus de la figure.

12. La mouche dans son état parfait; sa grandeur naturelle est indiquée par la ligne placée sous la figure même.

(Cette planche forme le N°. V de la traduction française de l'*Ambassade*, troisième édit.)

NUMÉRO XIII.

Le faisan de Java, à dos couleur de feu, nouvelle espèce décrite ainsi qu'il suit par le docteur Shaw. « Faisan noir à reflets bleu d'acier ; les deux côtés du corps roux, partie inférieure du dos rouge de feu ferrugineux ; la queue arrondie ; les deux plumes médiales d'un brun jaune pâle. »

(Cette figure, omise dans l'édition française de l'*Ambassade*, se trouve ci-jointe sous le N°. XXVI, figure première.)

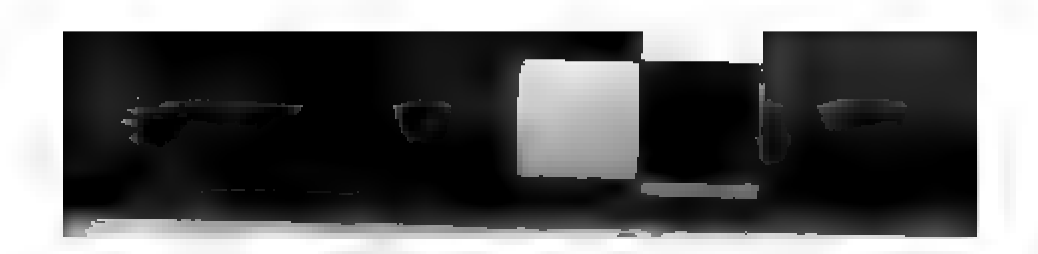
NUMÉRO XIV.

Vue d'un village sur les bords de la baie de Touron, en Cochinchine, avec un groupe d'habitans jouant au volant, et se servant, selon leur usage, de la semelle de leurs souliers au lieu de raquettes pour chasser le volant.

(Cette planche, omise dans la traduction française de l'*Ambassade*, est ci-jointe sous le N°. XXVII, figure première.)

NUMÉRO XV.

Vue de la baie de Touron, prise de la pointe d'une petite île, où quelques naturels sont assemblés pour offrir un sacrifice à leur dieu dans un humble temple dont toute l'ar-



le Faisan à dos de feu de l'île de Java.

Pl. XXVI.

le Faisan à dos de feu de l'île de Java

Pl. XXVI

1



le Pelicanus sinensis, ou Cormorand pecheur de la Chine

2





Pl. XXVII.

Fig. 1.



Naturels de la Cochinchine jouant au volant avec leurs pieds

Fig. 2.



Vue de la Baye de Touron

Dessiné par Alexandre

Gravé par J. Simon





[redacted]

chitecture consiste en un toit de chaume soutenu par quelques poteaux. Le bateau qui vogue à la rame vers l'île, appartient au gouverneur du district.

Le *Lion* et l'*Hindoùstân* son vus à l'ancre dans la baie.

(Cette planche, omise dans la traduction française de l'*Ambassade*, se trouve ci-contre, sous le N°. XXVII, fig. 2.)

NUMÉRO XVI.

Mandarin ou magistrat de Touron, accompagné de son porte-pipe. Son habillement, à quelques différences près, est celui que portent communément les naturels de la Cochinchine, et diffère peu, en général, de celui des Chinois.

(Cette planche forme le N°. VIII de l'atlas de l'édition française de l'*Ambassade*, troisième édit.)

NUMÉRO XVII.

Poste militaire chinois. Des postes de cette espèce, mais différens dans leur forme et leur plan de construction, se présentent à certaines distances; ils sont plus ou moins considérables, suivant que l'on le juge nécessaire

pour la tranquillité intérieure de l'empire et pour donner protection aux voyageurs sur les grandes routes, et aux vaisseaux sur les canaux ou rivières. Chaque poste contient ordinairement de six à douze hommes qui paroissent sous leurs plus beaux habits (tels qu'on les voit représentés sur la planche), lorsqu'une personne de considération vient à passer; ils les déposent ensuite soigneusement jusqu'à une prochaine occasion. Le soldat posté sur le sommet du fort, et frappant un instrument de bronze appelé *Lou* par les Chinois, avertit de l'approche des personnes de marque, afin que les hommes aient le temps de se préparer. Près de chaque poste militaire il y a ordinairement un petit temple, tel que celui qu'on aperçoit ici à l'extrémité de la muraille; entre autres divinités, on y remarque le dieu de la guerre.

(Cette planche a été copiée dans l'édition française de l'*Ambassade,* sous le N°. XXII.)

NUMÉRO XVIII.

Militaires Chinois destinés à complimenter l'Ambassadeur, et tombant à genoux pour le recevoir dans le lieu où il doit aborder. Outre les





le militaire sous les armes pour saluer l'Ambassadeur



[redacted]

les postes militaires dont on a parlé dans le dernier numéro, chaque ville de l'empire contient encore de très-grands corps de troupes. Lorsque les barques de l'ambassade approchoient des murs de quelqu'une de ces villes, trois cents soldats, environ, s'avançoient sur une seule file le long du bord de la rivière ou du canal; on dressoit la tente de l'officier; une musique militaire se faisoit entendre; et trois petits petards, placés perpendiculairement dans la terre, étoient tirés en signe d'honneur, lorsque la barque dl'Ambassadeur ou quelqu'autre portant des Chinois de distinction, venoient à passer devant la tente de l'officier.

(Cette planche, omise dans l'édition française de l'*Ambassade*, se trouve ici sous le N°. XXVIII.)

NUMÉRO XIX.

Armes offensives et défensives en usage parmi les troupes chinoises.

Cette planche pourra donner une idée de quelques-unes de ces armes, dont il y a une infinité d'espèces.

EXPLICATION DES RENVOIS.

1. Pierriers employés sur les vaisseaux de guerre chinois.

2. Arc avec son étui.

3. Carquois garni de flèches.

4. Casque.

5. Bouclier à l'usage des soldats, nommés tigres de guerre. (Voyez ci-dessus, tom. I, planche V, pag. 9.)

6. Epée des mêmes soldats.

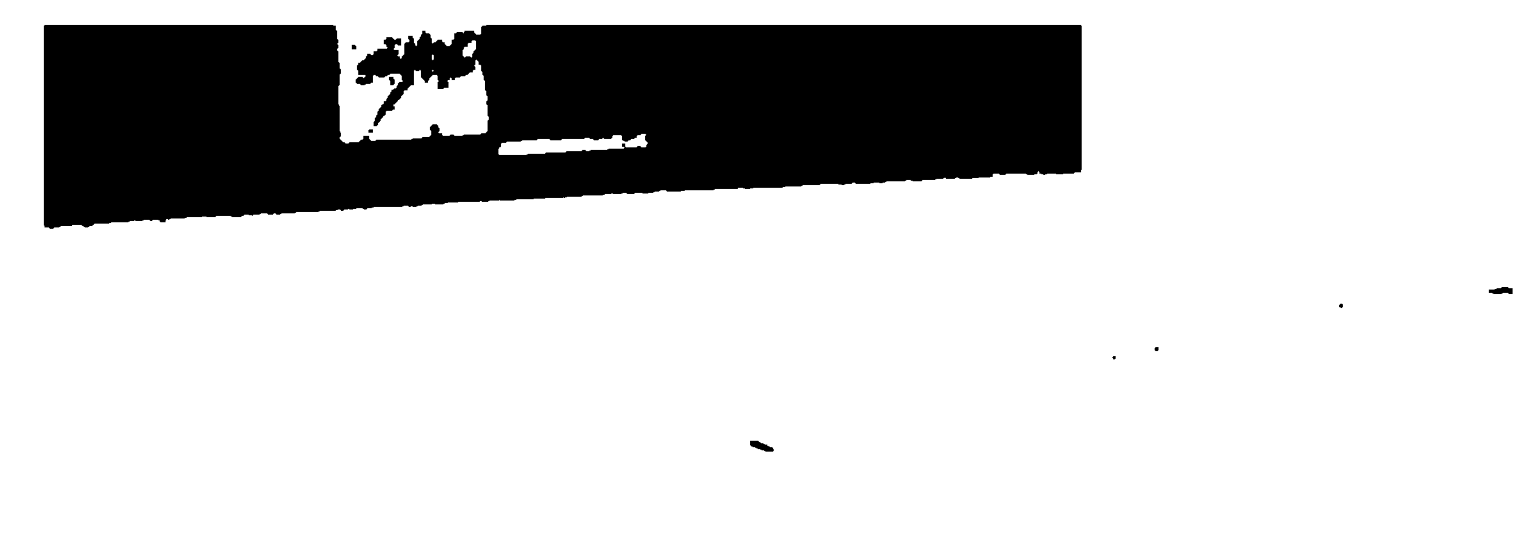
7. Fusil à mèche.

(Cette planche, omise dans l'édition française, se trouve ici sous le N°. XXIX.)

NUMÉRO XX.

Vue de l'une des portes occidentales de la ville de Pékin.

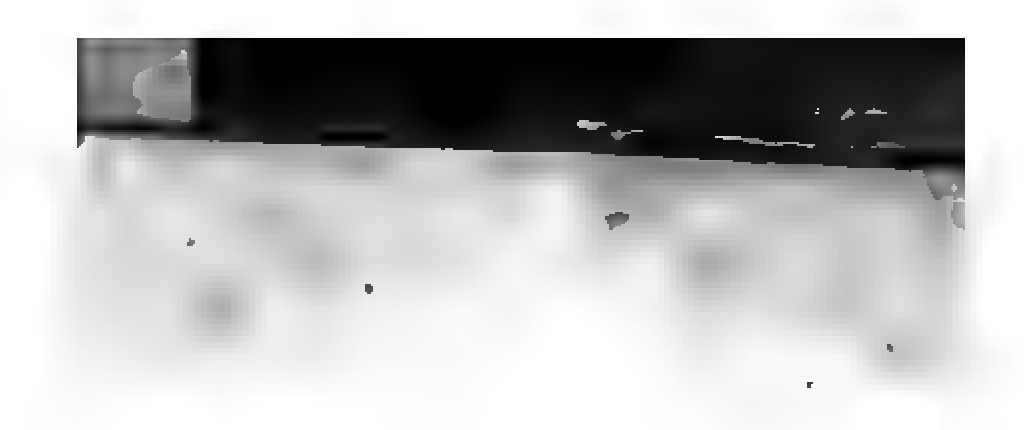
Les neuf portes de cette ville offrent une construction à très-peu près semblable, excepté que la saillie que forme la muraille est carrée dans les unes et arrondie dans les autres. Les deux bâtisses élevées sont absolument les mêmes dans toutes ; le fossé, qui n'est en effet qu'un bras de rivière, circule seulement autour des murailles méridionale et occidentale de la ville, et la divise ainsi de ces côtés, des faubourgs qui, à chaque porte, sont très-considérables, et ont un point de communi-

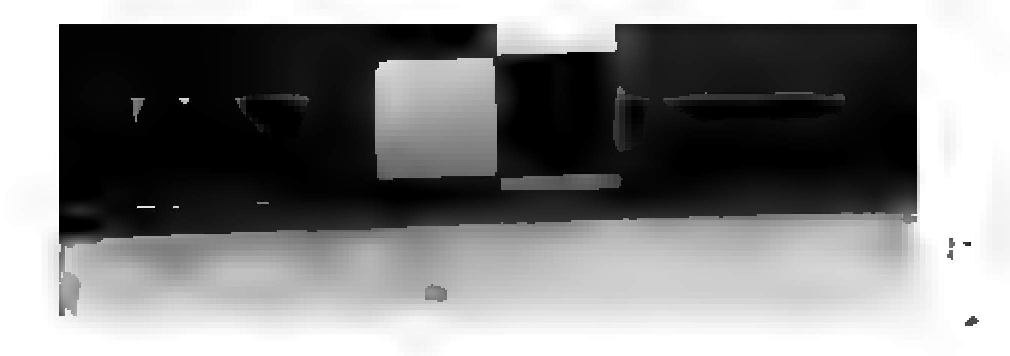






Pl. XIII

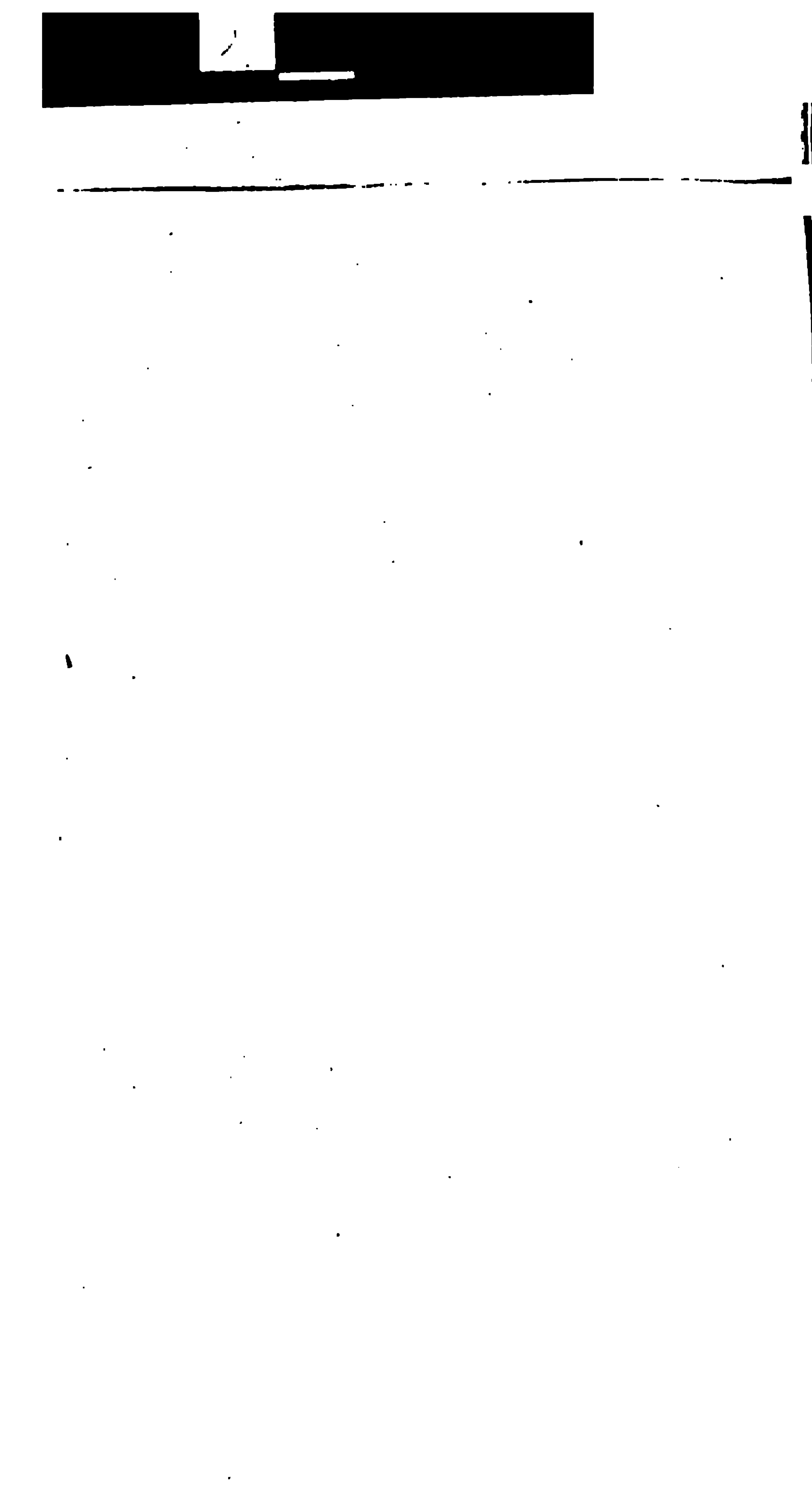


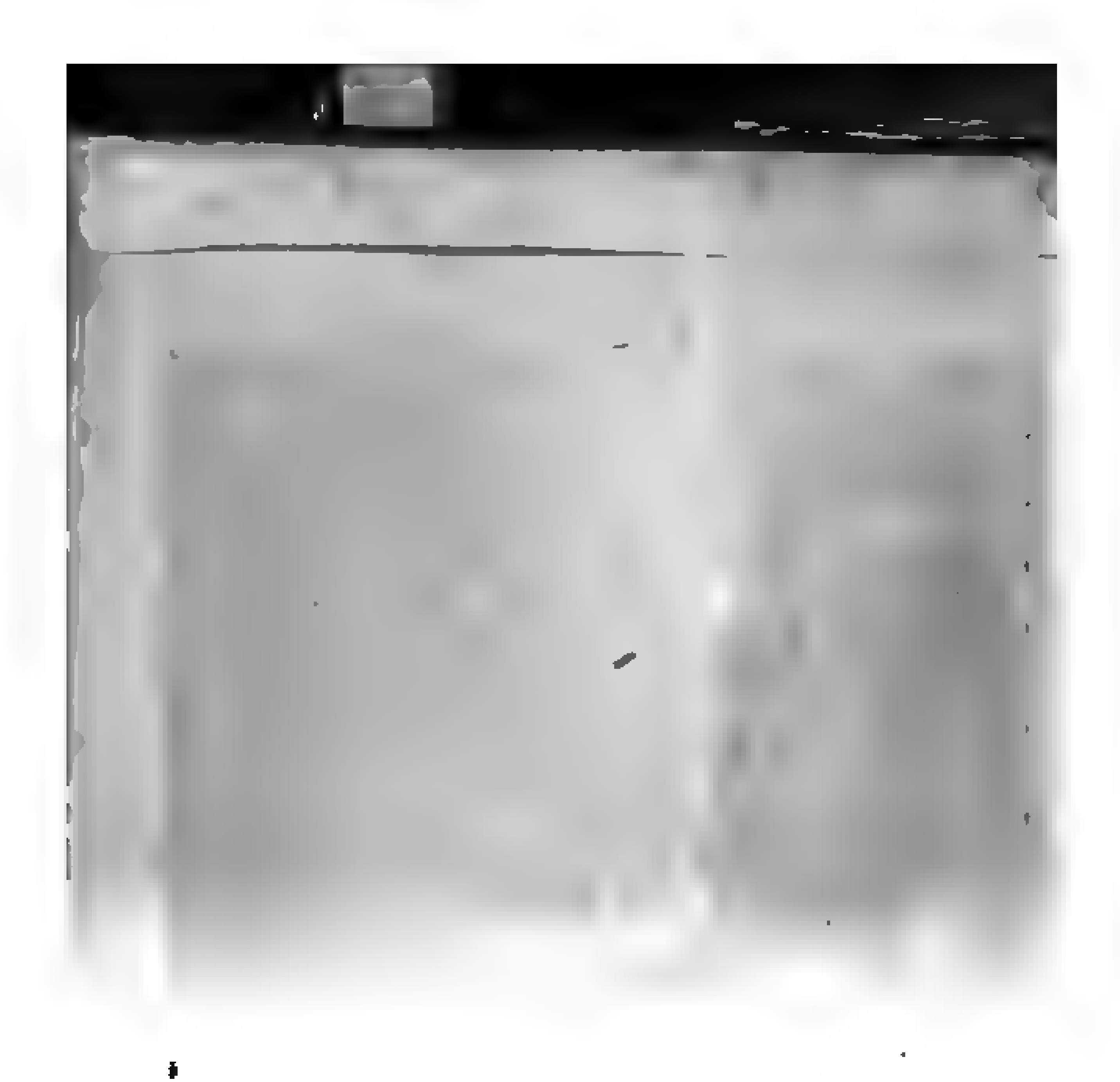


Pl. III



Dessiné par Alexander





cation. Le chariot à deux roues, attelé d'un seul cheval, que l'on aperçoit sur le pont, ressemble parfaitement à ceux que l'on trouve à louer dans les rues de Pékin, comme les fiacres en Angleterre; et c'est là la seule espèce de voiture en usage dans le pays.

(Cette planche, également omise dans l'édition de Buisson, se trouve ici sous le N°. XXX.)

Numéro XXI.

Plan de la salle d'audience et des trois cours qui en dépendent, au palais de Yuen-Ming-Yuen, dans les environs de Pékin, avec l'ordonnance de quelques-uns des présens, tels qu'ils avoient été placés sous les yeux de l'Empereur.

EXPLICATION DES RENVOIS.

Dans la troisième cour.

A. La salle d'audience.

B. Plate-forme de granite, d'environ 4 pieds, et sur laquelle ce bâtiment est élevé.

C. Le trône de l'Empereur.

Les petits ronds indiquent les piliers de bois qui soutiennent le toit.

D. Pavé de briques, avec une chaussée de granite dans le milieu.

EE. Bâtimens où se tiennent les principaux Mandarins.

F. Rangée de rochers artificiels; derrière ces rochers est une nappe d'eau, environnée de gazon et d'un beau boulingrin sablé; à l'extrémité de cette nappe d'eau se trouve une belle maison pour l'Empereur; le palais des femmes est derrière.

G. Appartemens du chef des eunuques.

H. La grande porte.

KK. Deux petites portes.

LL. Deux dragons dorés sur des piédestaux de marbre.

Dans la seconde et la première cour.

MM. Bâtimens pour les Mandarins.

N. Grande porte.

NN. Deux petites portes.

PP. Deux lions de bronze sur des piédestaux en marbre.

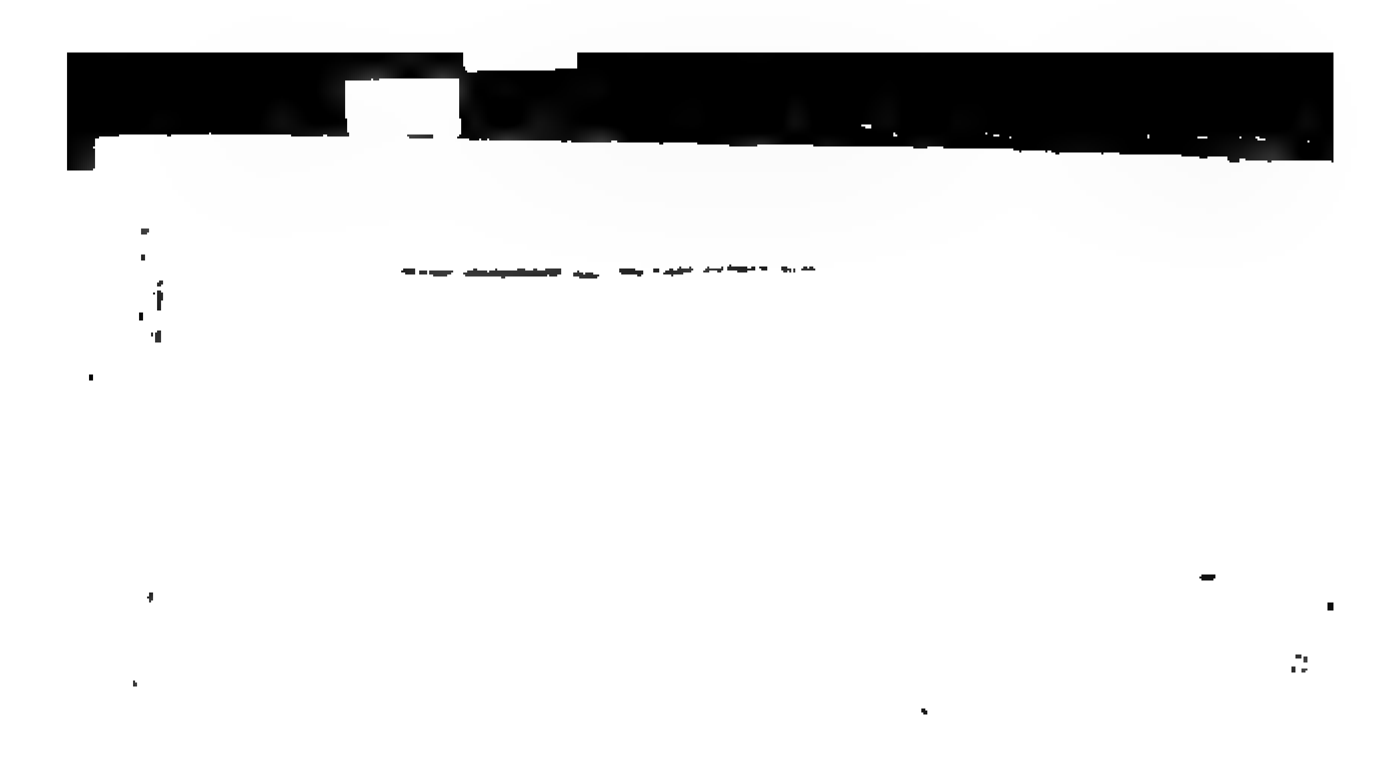
RR. Bâtimens occupés par les Mandarins de la Cour.

La première cour donne sur une belle esplanade bordée d'une rangée de bâtimens presque entièrement couverts de grands arbres.

Les présens destinés à l'Empereur furent placés à une extrémité de la salle d'audience dans l'ordre suivant.

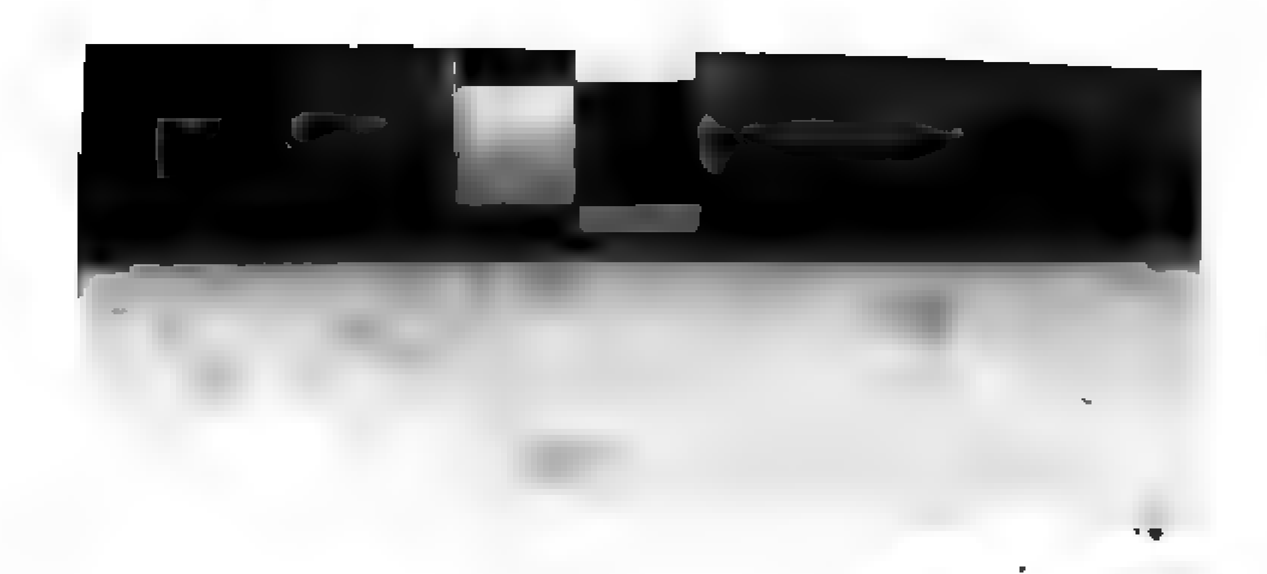
1. Le planétaire.
2. Deux montres de Vulliamy.
3. Une couple de lustres.
4. Une couple de globes.
5. Sphère mouvante.
6. Table sur laquelle étoient placées les marchandises de Wedgewood.
7. Une autre pour la quincaillerie.



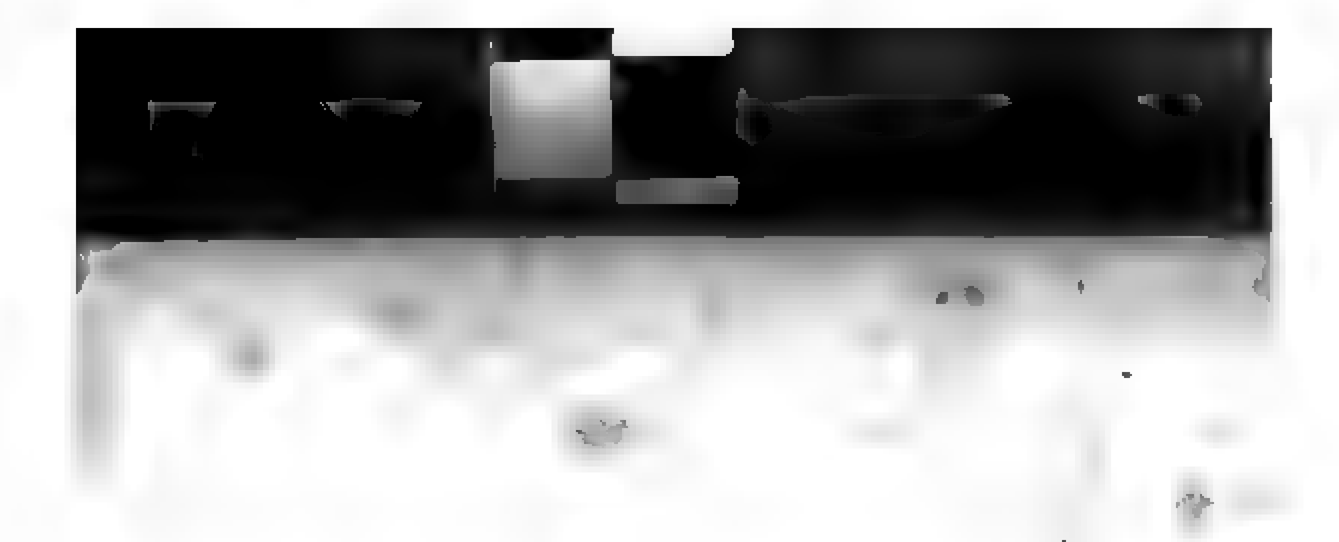




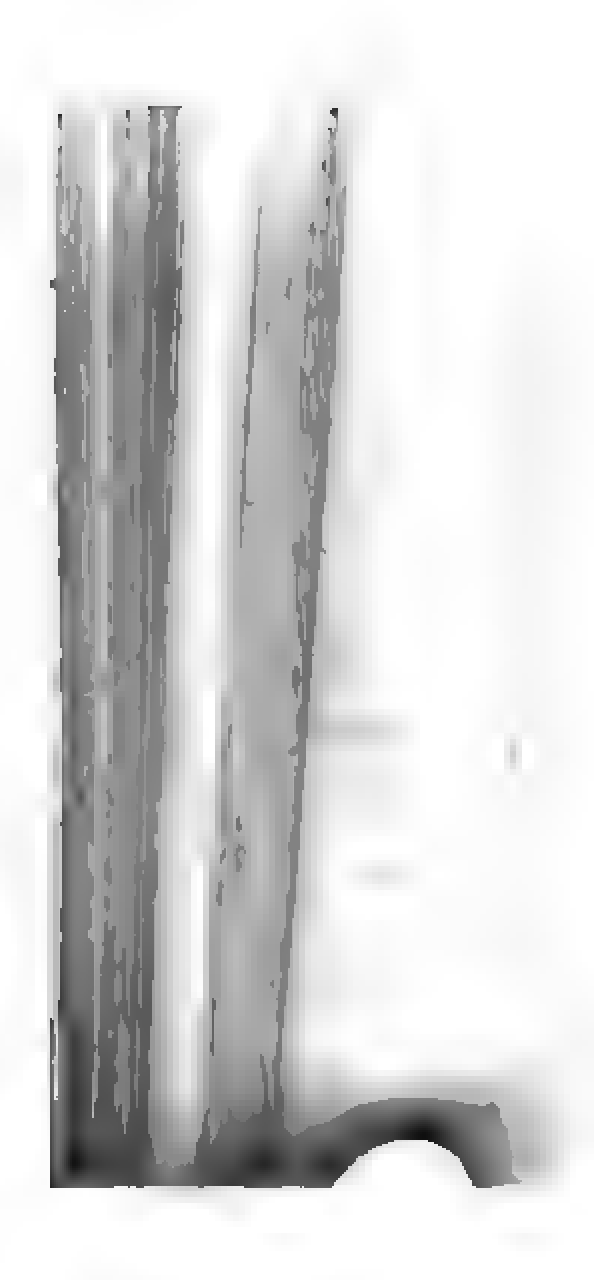




sont plus hautes et mieux fortifiées, pour



sont plus hautes et mieux fortifiées, pour



(Planche également omise dans l'édition de Buisson; nous la donnons ici sous le N°. XXXII.)

NUMÉRO XXII.

Vue du péristile de la salle d'audience au palais de Yuen-Ming-Yuen. Ce dessin pourra donner une idée de l'architecture par excellence des Chinois, qui consiste à élever leurs bâtimens sur une plate-forme bien dressée en pierre, et à les couvrir de larges toits singulièrement projetés et soutenus par des colonnes de bois.

(Cette planche n'a pas été copiée dans l'édition française. Elle se trouve ici sous le N°. XXXI.)

NUMÉRO XXIII.

Plan, coupe et élévation de la grande muraille de la Chine et de quelques-unes des tours situées près le passage de Kou-pé-Kou. La construction et les dimensions de la muraille semblent être partout uniformes, mais les tours diffèrent dans leur plan et leur force, selon leur situation. Celles qui sont élevées près d'un passage ou sur une rivière sont plus hautes et mieux fortifiées, pour

défendre avec plus d'avantage les lieux où l'ennemi auroit plus de facilité à pénétrer. Quelques-unes ne sont que d'un étage, d'autres en ont deux, outre la plate-forme sur laquelle s'appuient le parapet et la partie qui règne au-dessous de la terrasse de la muraille, laquelle consiste en un massif de maçonnerie, ou de briques, ou en de simples murs de revêtement, l'entre-deux étant rempli de terre.

(Planche omise par Buisson, et que l'on trouve ici sous le N°. XXXIV.)

EXPLICATION DES RENVOIS.

Fig. 1. Elévation de la grande muraille, avec une tour.

2. Coupe de la muraille.

3. Plan de la muraille et de la tour.

4. Briques employées à la construction de la muraille et des tours.

5. Briques employées pour la terrasse et pour paver les tours.

6. Plan de l'étage inférieur d'une tour.

7. Plan du second étage.

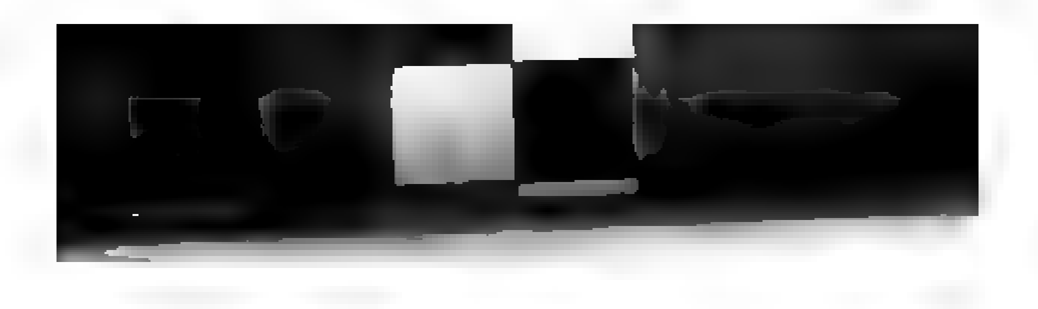
8. Plan de la plate-forme du sommet de la tour.

9. Coupe entre A et B.

10. Elévation de la tour et d'une partie de la muraille, prise sur la moitié de l'échelle.

REMARQUES.

La coupe fait voir deux murailles d'appui qui ont







Vue de la grande muraille de la Chine, nommée Van-ly tching.
(muraille de 10 000 lys) prise auprès du défilé de Koupé-kou.



un pied 6 pouces d'épaisseur au sommet, et 5 pieds à la base; elles sont construites en briques bleuâtres : la largeur du sommet, y compris l'épaisseur du parapet, est de 14 pieds. L'intervalle est rempli de terre et de petites pierres, avec une terrasse de briques qui ont un pied 3 pouces en carré, sur 3 pouces trois quarts d'épaisseur. On entre dans la tour de dessus la muraille par la poterne *a* (fig. 6 et 9), laquelle, à cause de cela, est coupée un peu plus bas que les autres portes du même étage, comme on le voit par la coupe (fig. 9); le terre-plein de la muraille est de niveau avec cet étage. La salle consiste en deux arches qui se coupent mutuellement à angles droits; à chaque extrémité il y a une porte. Un escalier marqué *b* (fig. 6 et 7) conduit au second étage; la chambre (fig. 7) consiste en deux arches parallèles dans la direction AB. Il y a trois ouvertures voûtées, pour la communication, entre chaque porte parallèle à cette direction; elles sont marquées par une ligne de points sur le plan; une arche traverse la principale arche centrale, marquée par des points sur le plan; elle est nécessaire pour compléter l'escalier de communication avec la plate-forme de la tour (fig. 8.)

Sur la plate-forme sont douze embrasures avec une meurtrière dans chaque intervalle, laquelle descend jusqu'au niveau du parapet. Dans le milieu des embrasures on a percé de petits trous pour les tourniquets des pièces de rempart.

La coupe montre que les arches entre chaque étage ont un pied 5 pouces d'épaisseur, c'est-à-dire, la longueur la plus générale d'une brique; il faut y ajou-

ter 4 pouces pour l'épaisseur de la terrasse de briques qui règne le long de toute la muraille. Les tours diffèrent pour la construction : celle du N°. 10 a été remarquée comme la plus forte et la plus haute de celles des environs, à cause de sa situation sur la rivière.

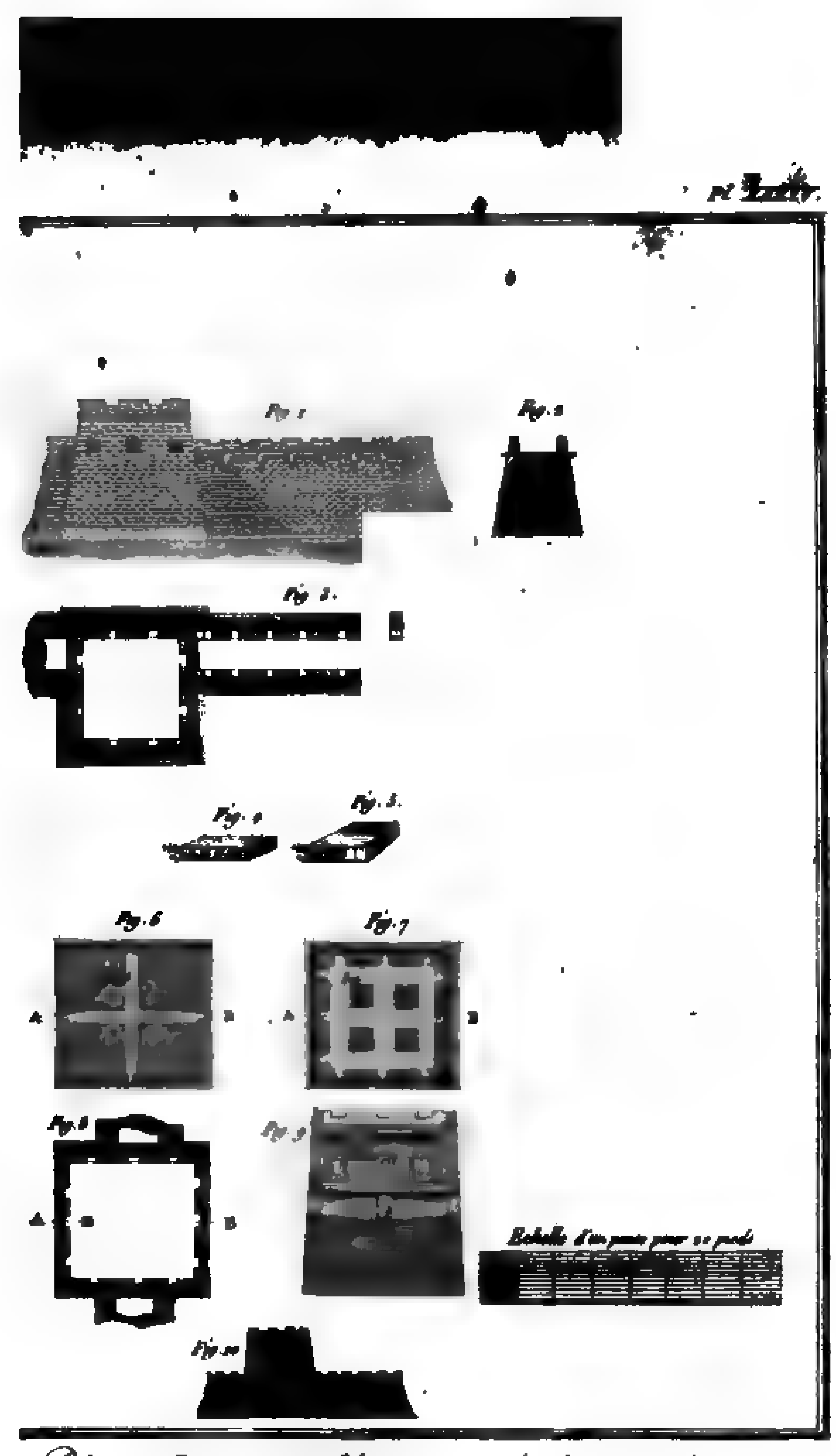
Numéro XXIV.

Vue d'une partie de la grande muraille de la Chine, appelée par les naturels Van-ly-Ching, c'est-à-dire, muraille de dix mille *ly*, prise près du passage de Kou-pé-Kou. La muraille, à cet endroit, règne sur le sommet des plus hautes montagnes, dont quelques-unes n'ont pas moins de trois mille pieds de hauteur perpendiculaire, et semblent être entièrement inaccessibles. La plupart des tours sont en ruine; telle est celle que l'on voit sur le premier plan de la gravure; mais on a le plus grand soin d'entretenir celles qui sont destinées à défendre les passages. Cette muraille, d'après les cartes de l'empire nouvellement levées, a plus de cinq cents milles en longueur, et en quelques endroits elle est double et même triple, pour défendre plus sûrement les passages. La maçonnerie et les briques des tours seules, sont plus considérables que toutes celles qui forment la construction de la ville entière de Londres.

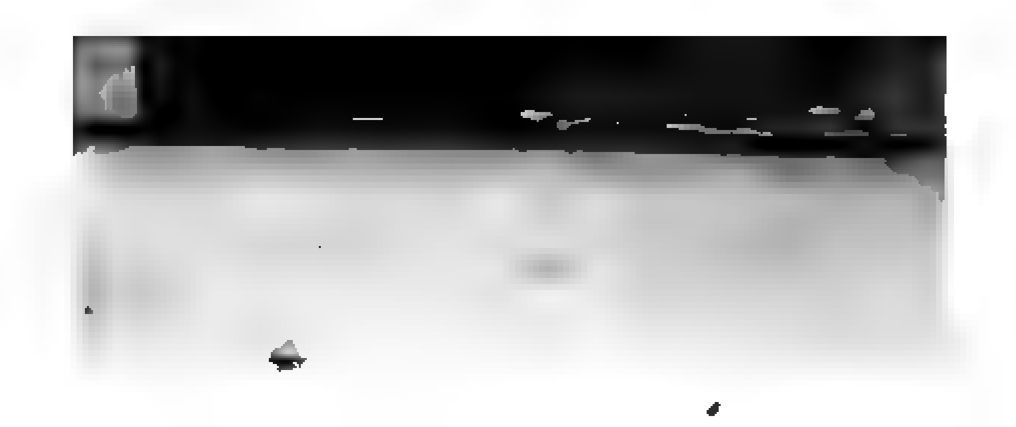
Pl. [illegible]

pris sur les lieux par le Capitaine Parish en 1793





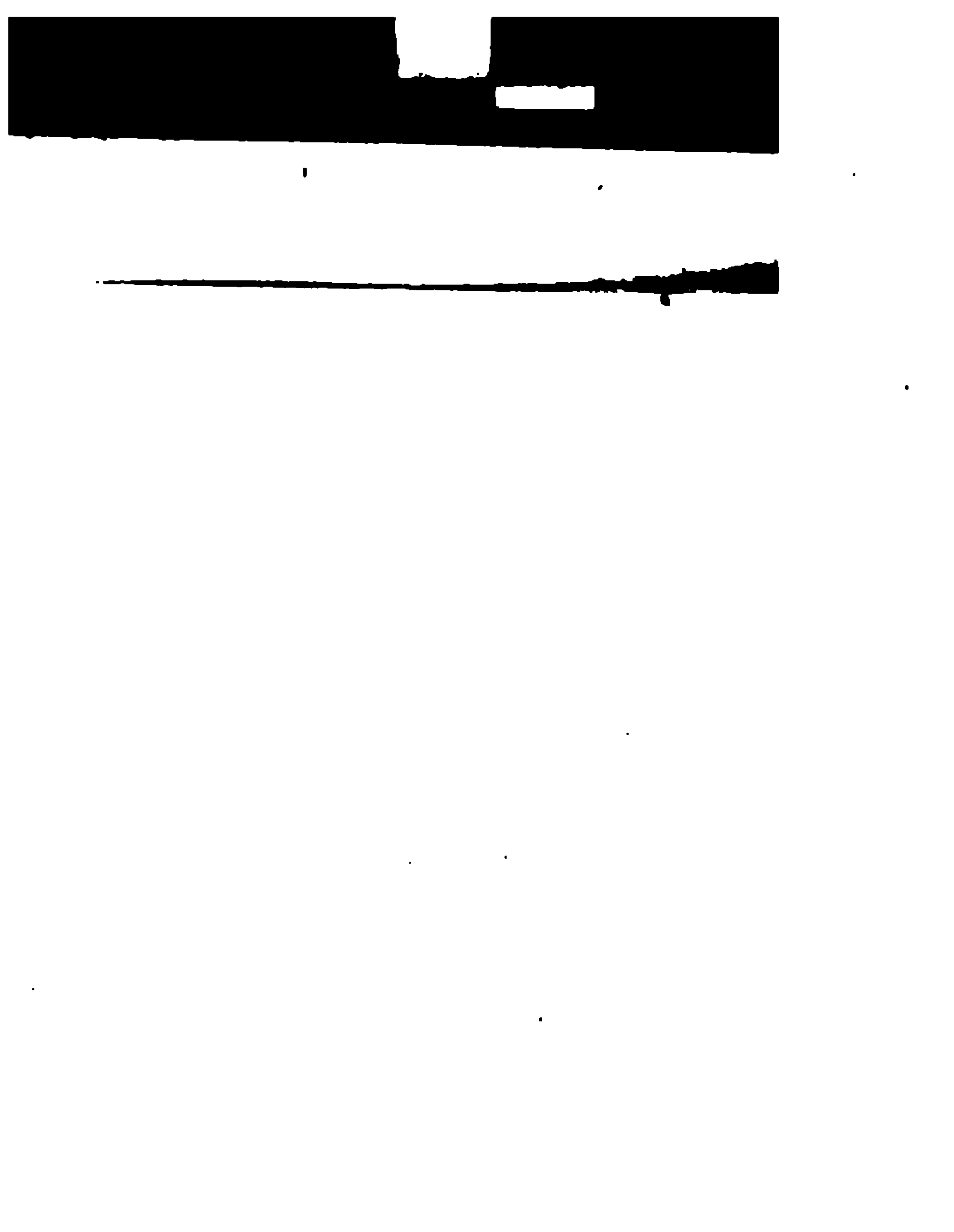
Plans, Coupes et Elévations de la grande muraille de la Chine et de quelques-unes des tours voisines du defilé de Kou-pé-Keou.
pris sur les lieux par le Capitaine Parish, en 1793.





Pl. XXXV





(J'ignore d'après quel dessin M. Buisson a pris la vue de la grande muraille qui se trouve sous le N°. XXI de l'atlas de sa troisième édition, mais elle n'a pas été copiée d'après l'original de l'édition anglaise, dont nous donnons ici une réduction fidèle sous le N°. XXXIII.)

NUMÉRO XXV.

Arrivée de l'Empereur de la Chine à sa tente à Jé-hol en Tatârie, pour recevoir l'Ambassadeur anglais.

Cette tente fut dressée pour ce dessein, dans un des lieux de plaisance dépendant du palais, et qui porte le nom de *Van-Chou-Yuen*, c'est-à-dire, jardin de dix mille arbres. Devant la tente étoient rangés, sur deux files, un grand nombre de personnages, tels que des princes tributaires, des représentans de souverains, des ministres d'états, des gouverneurs de provinces, des officiers de tribunaux et autres mandarins de marque attendant l'arrivée de l'Empereur, lequel étoit porté sur une litière ouverte, soutenue par seize hommes. Dans la marche vers la tente, l'Ambassadeur anglais s'avançoit en tête du rang qui tenoit la droite.

(Planche omise dans l'édition française de

l'*Ambassade*, et qui se trouve ici sous le N°. XXXV.)

NUMÉRO XXVI.

Plan, coupe et élévation du Pou-ta-la, ou grand temple, dans lequel officient les Lamas près de Jé-hol en Tatârie; le toit qui couronne le milieu de cet immense édifice est, dit-on, recouvert en tuiles d'or massif.

Explication du plan du monastère de Pou-ta-la.

Fig. 1ère. *A*. Terrasse.

B. Chapelle.

C. Plate-forme du principal bâtiment; elle est pavée en briques peintes en rouge, et environnée d'un parapet bas.

D. Toit d'une colonnade qui environne la cour où est situé le bâtiment avec une couverture d'or; il est soutenu par des piliers richement ornés de dorures et peints en rouge. Le toit est en tuiles jaunes vitrifiées.

E. Bâtiment avec une couverture d'or.

F. La cour où il est situé; il a 160 pieds de haut à partir de la base de la terrasse *A*.

GH. Deux édifices plus bas, construits sur la plate-forme supérieure de l'édifice principal; celui qui est marqué *H* a un toit d'or.

Fig. 2. Elévation géométrale de la façade.

Fig. 3. Coupe perpendiculaire de la façade.

A. Terrasse ou plate-forme.



15

l'A

N°

I

gr

pré

le

req

És

pav

par

est

sou

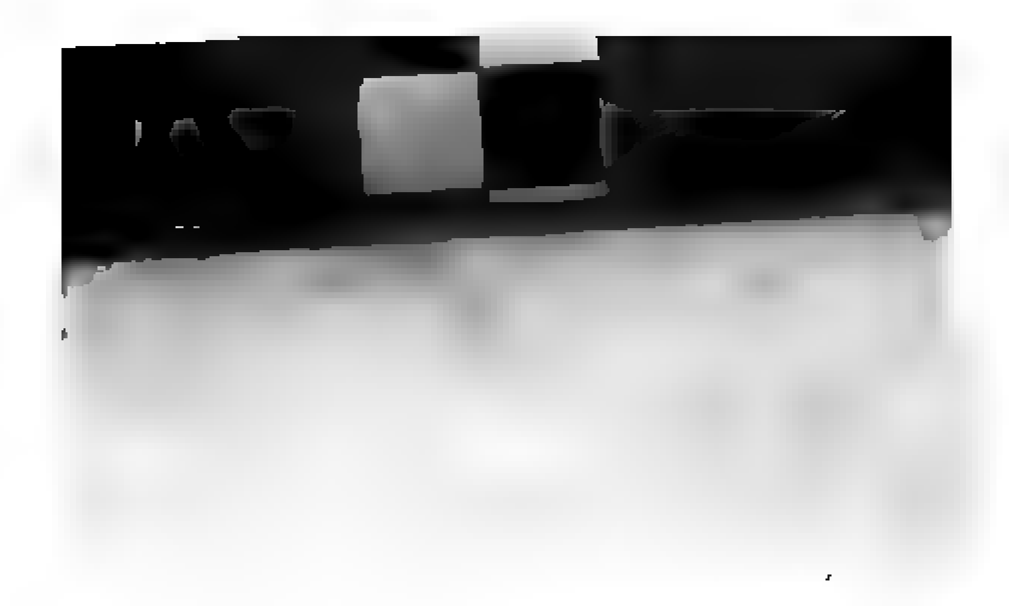
pei

à p

for

ma









II. Le centre de l'édifice n'a point été examiné, c'étoit probablement un massif de terre ou de maçonnerie; le reste est divisé en cellules, pour loger les prêtres.

(Planche omise dans l'édition française, et placée ici sous le N°. XXXVII.)

Numéro XXVII.

Vue du *Pou-ta-la*, ou grand temple, près de Jé-hol en Tatârie, avec la ville de Jé-hol, vue dans l'éloignement, prise d'une colline située dans le parc de l'Empereur. Les petits bâtimens qui entourent ce vaste édifice sont les habitations des prêtres ou lamas attachés à ce temple, et dont le nombre est environ de huit cents.

(Planche omise dans l'édition française, et que nous donnons sous le N°. XXVI.)

Numéro XXVIII.

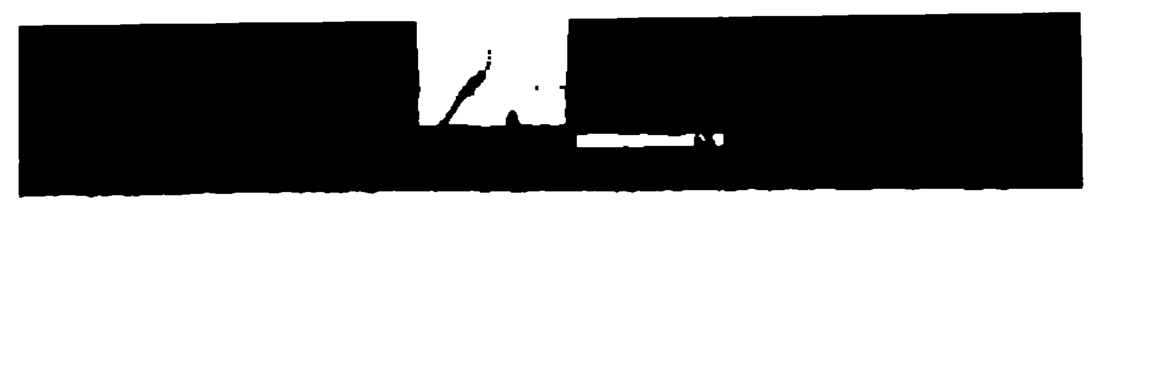
Supplice du *Tcha.* Ce supplice, communément appelé la cangue par les Européens, est infligé à la Chine pour les petites offenses. Il consiste en une énorme table de bois percée d'un trou dans le milieu, pour y placer le cou du coupable, et de deux autres trous destinés à recevoir ses mains. Il est condam-

né à porter cet instrument des semaines, quelquefois des mois entiers. S'il a assez de forces on ne l'empêche pas de sortir, mais ce fardeau est si pesant qu'il est fort heureux de trouver une muraille ou un arbre pour lui servir de point d'appui, et alors s'il passe par la tête de quelque valet du tribunal civil, que le malheureux s'est reposé assez long-temps, il lui applique des coups de fouets de lanières, jusqu'à ce qu'il se mette en marche. On avoit eu le plus grand soin de placer près de la porte de l'hôtel de l'Ambassadeur à Pékin, une demi-douzaine de ces machines pour les appliquer sur les épaules de ceux des domestiques Chinois qui auroient manqué à leur devoir.

(Cette planche se trouve ici sous le N°. XXXVII, et nous avons déjà donné le même sujet dessiné d'une autre manière, et toujours par le même artiste, M. Will. Alexandre, dans le tom. I, pag. 19, Pl. X.)

NUMÉRO XXIX.

Vue prise dans les jardins du palais impérial de Pékin. Elle représente une montagne artificielle, sur laquelle le dernier des



[redacted]

Pl. XXXV



[redacted]

Pl. XXXIX



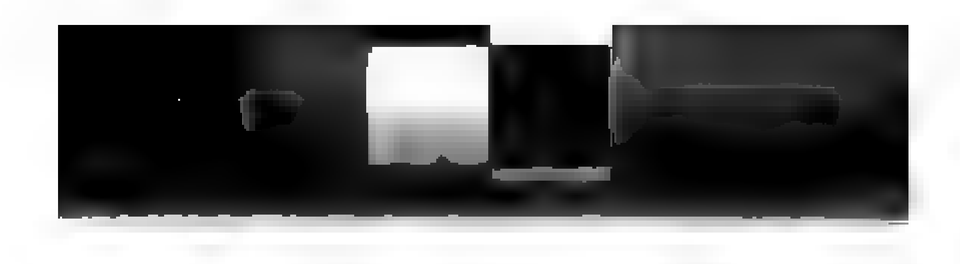
Dessiné par Alexandre

Jardins du Palais impérial de [illegible].









Empereurs Chinois, avant l'usurpation de la dynastie tatâre, se poignarda après avoir pendu sa fille (1), en apprenant que les vainqueurs étoient maîtres de la ville. Les montagnes que l'on voit dans l'éloignement se trouvent situées derrière le palais de Yuen-Ming-Yuen.

(Planche omise dans l'édition française; elle se trouve ici sous le N°. XXXIX.)

Numéro XXX.

Scène dramatique exécutée sur un théâtre chinois. Le principal sujet de la pièce, dont cette scène représente une partie, est tiré de l'ancienne histoire de ce pays; elle s'ouvre par un récit. Un Empereur de la Chine et l'Impératrice son épouse, qui, au milieu d'une félicité parfaite et de toutes les apparences de la sécurité, se trouvent tout

(1) Lisez, se pendit après avoir poignardé sa fille. Voici le fait tel qu'il est consigné dans la grande *histoire de la Chine, traduite par le P. de Mailla*, t. X, p. 491 et 492 : « Hoaï-Hong voyant que les rebelles étoient maîtres de Pékin, ordonna à sa femme de se tuer, et donna lui-même un coup de sabre à sa propre fille, et se pendit ensuite, etc. » (L-s.)

bâtiment que l'on aperçoit dans l'angle, à gauche de la gravure, représente une tour ou forteresse, et celui qui se trouve dans l'angle opposé est une salle de spectacle, dont, suivant l'usage, l'avant-scène est entièrement à découvert. On voit dans le centre de la gravure, près de la base de l'arc de triomphe, un homme recevant, pour quelque faute, par l'ordre du magistrat civil, le châtiment de la bastonnade, qui s'applique avec des bambous.

(Cette planche forme le N°. XL de notre Collection.)

Numéro XXXII.

Un *Quoan*, ou Mandarin portant une lettre de l'Empereur de la Chine. D'après cette gravure, on peut prendre une idée exacte, tant de l'homme que du cheval; la lettre qu'il porte en travers sur ses épaules, fut écrite par l'Empereur au Roi de la Grande-Bretagne, et il la porta ainsi devant l'Ambassadeur le long de la grande route pavée, depuis Pékin jusqu'à Tong-Tchou. Chaque voyageur, à la rencontre du messager impérial, étoit obligé, par respect pour cette sublime lettre, de quitter la route pavée, et s'il étoit à cheval

[redacted]



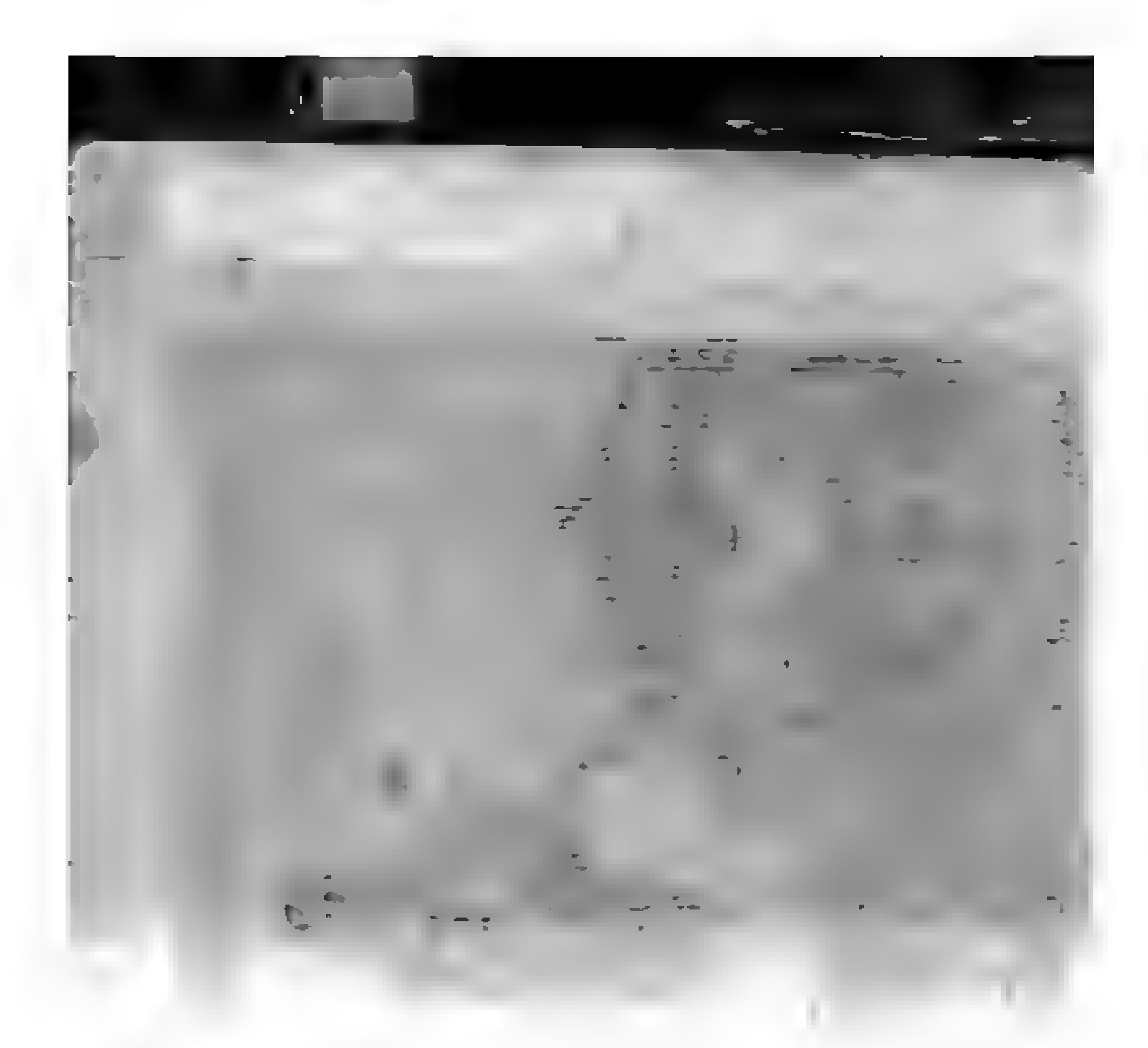
Vue d'un Pay-Lou, (improprement appelé Arc-de Triomphe)





Pl. XLI





[redacted]

val, de mettre pied à terre au moment de son passage. (Voyez ci-contre le N°. XLI.)

Numéro XXXIII.

Vue prise de la ville de Lin-Tsin, sur les bords du grand canal. Le principal monument qu'elle présente est un *Ta* ou, selon la dénomination commune, mais erronée, une pagode. Ces bâtimens ont généralement cinq, sept ou neuf étages avec autant de toits avancés, et leur hauteur est de quatre à sept de leur diamètre. Jamais ils n'ont été élevés pour en former des monumens destinés au culte sacré, comme le nom indien qu'on leur a donné sembleroit le faire croire, et comme on se l'étoit généralement imaginé, mais ils n'ont d'autre destination que d'honorer la mémoire de quelque grand personnage, de conserver celle de quelque événement remarquable, ou même de servir de simples points de vue; et c'est surtout dans cette dernière intention qu'on les voit le plus souvent couronner le sommet des plus hautes montagnes. Les bâtimens que l'on remarque de chaque côté de la planche avec des frontispices soutenus par des colonnes, sont les habitations

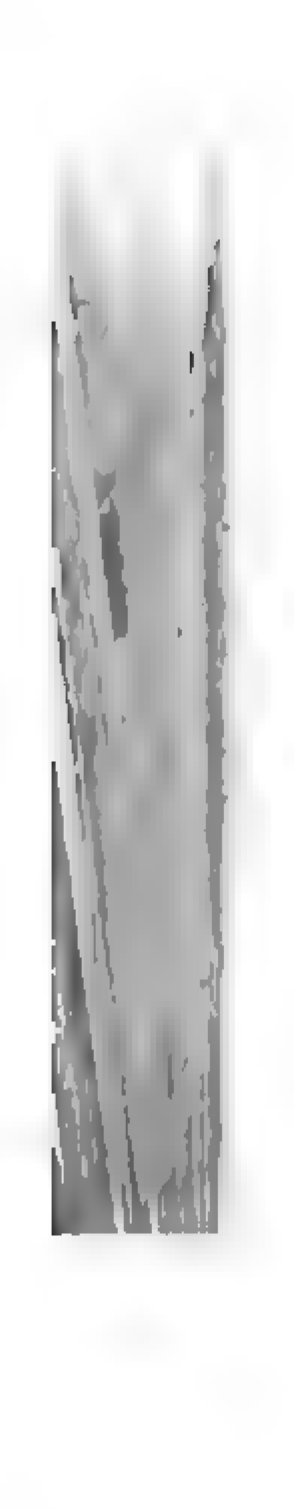
des officiers publics du district, et les figures représentent des groupes de paysans rassemblés le long du canal pour voir passer les barques de l'ambassade.

(Cette pagode se trouve dans notre Collection sous le N°. XLII; nous en avons déjà donné une autre ci-dessus, sous le N°. III; tome I, pag. 5; toutes deux ont été dessinées par le peintre de l'ambassade, M. W. Alexandre : aucune de ces pagodes ne se trouve dans la traduction française de *l'Ambassade à la Chine.*)

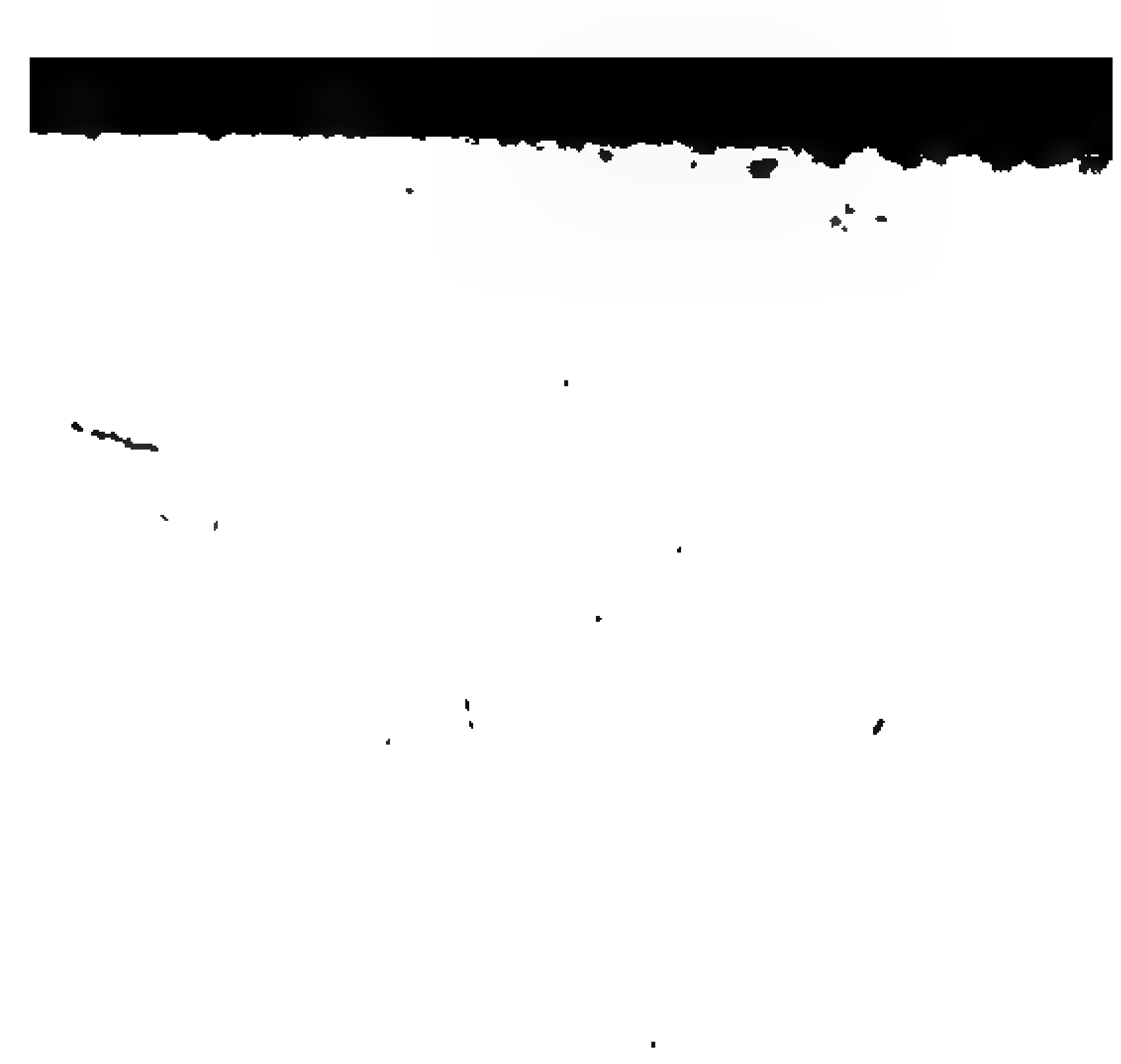
Numéro XXXIV.

Plan et coupe d'une écluse ou pertuis sur le grand canal de la Chine, d'un plan incliné entre deux canaux de niveaux différens. Les canaux en Chine n'ont point d'écluses chambrées comme ceux d'Europe, et leurs pertuis sont construits sur un modèle différent. Ils ne consistent qu'en quelques planches qui glissent l'une sur l'autre dans des rainures pratiquées dans les bajoyers, en saillie de chaque côté des berges, et qui ne laissent entre eux qu'un espace justement assez large pour livrer passage à leurs plus grands bateaux. Comme les canaux dans ce pays of-

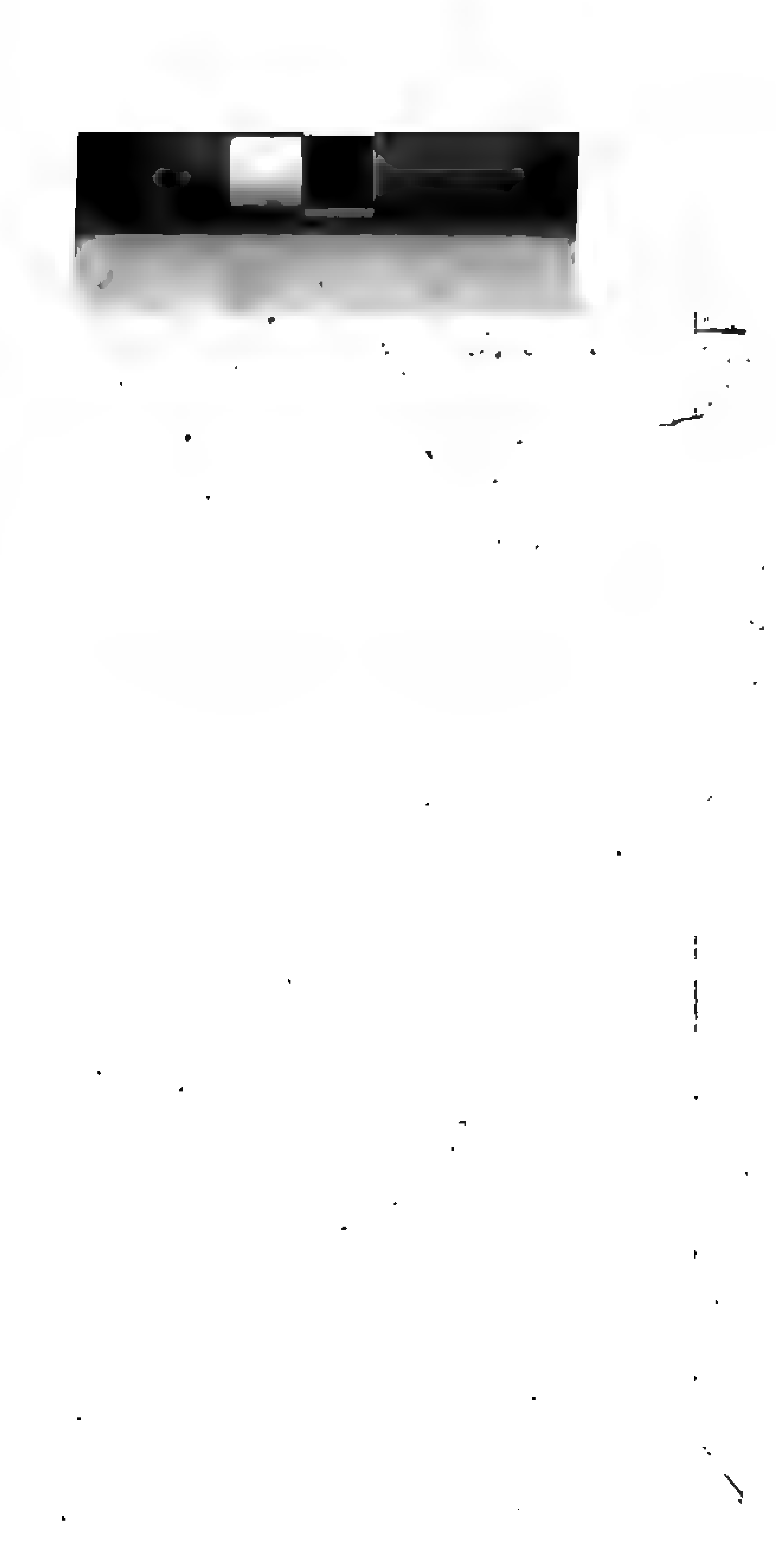
















[redacted]

frent peu de parties sur un niveau constant, mais qu'il y règne toujours quelque courant, soit d'un côté, soit de l'autre, l'usage de ces pertuis, favorisé par d'autres réservoirs pratiqués dans les berges, est de régler la quantité d'eau à s'écouler par le canal.

On n'a recours au glacis, ou plan incliné, que lorsque la surface du terrain est absolument trop inégale pour pouvoir y pratiquer un canal continu. Les bateaux sont hissés sur ces plans par le moyen de cabestans fixés sur chaque bajoyer; et si deux de ces machines ne suffisent pas, des trous sont pratiqués à dessein sur le sommet des bajoyers, pour en établir d'autres quand le besoin l'exige; et par les efforts réunis d'un certain nombre d'hommes qui gagnent leur vie à ce travail, les bateaux passent d'un canal à l'autre avec une grande célérité.

(Ce plan, omis dans l'édition française, se trouve ci-joint, sous le N°. XLIII.)

EXPLICATION DES RENVOIS.

Figures 1, 2 *et* 3.

Fig. 1. Plan d'une écluse et d'un pont.
3. Elévation du pont.

2. Coupe de l'écluse.

a. Planches qui forment la vanne.

b. Cabestans ou rouleaux horizontaux qui servent à lever la vanne.

c. Pont mobile, sur rouleaux.

Explication des Figures 4 et 5.

Fig. 1. Plan incliné entre deux canaux de niveaux différens.

5. Coupe de ce plan.

a. Canal supérieur.

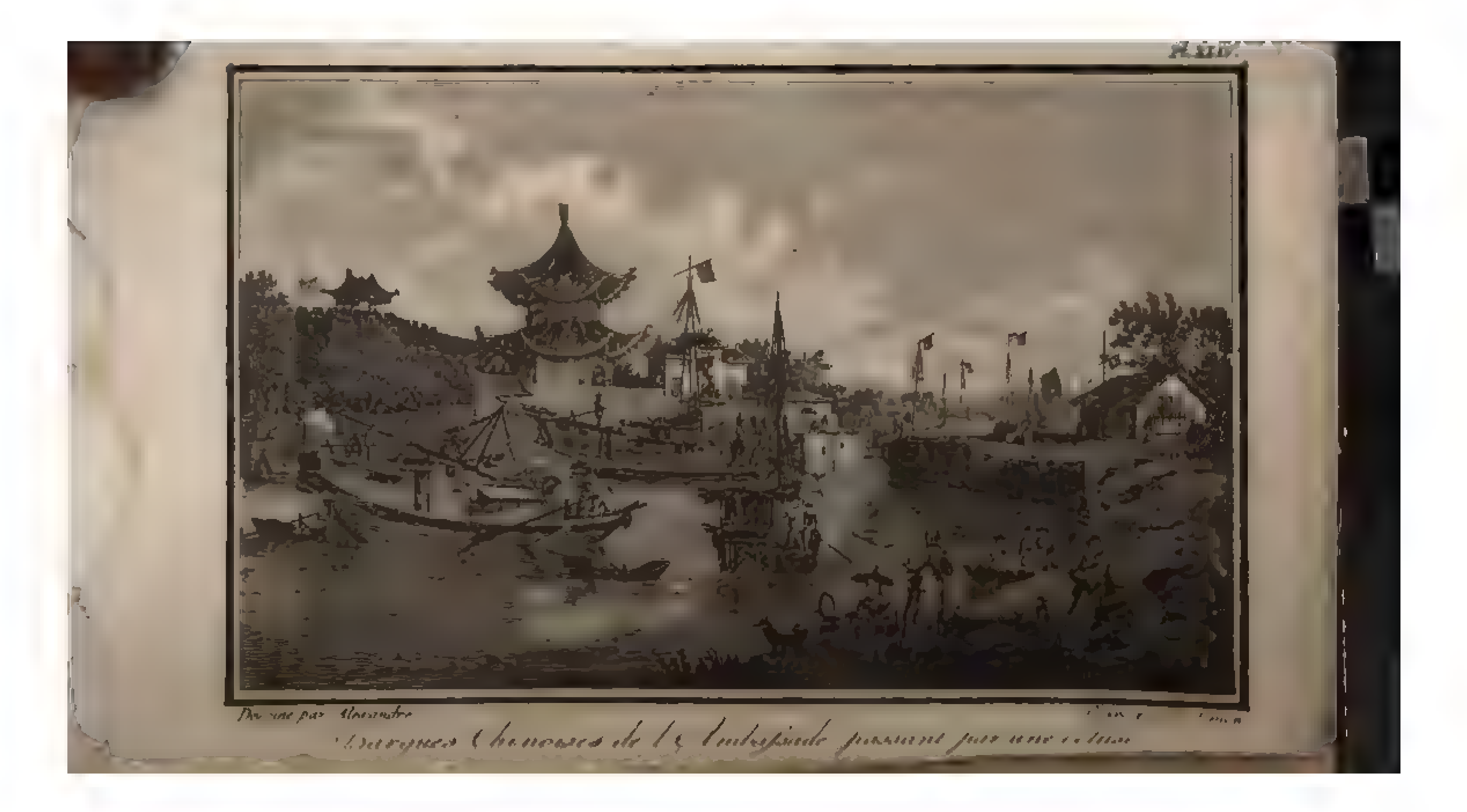
b. Canal inférieur.

c. Poutre qui traverse l'extrémité supérieure du canal.

d. Plan et coupe d'une barque qui monte le plan incliné.

f. Boulons de fer ou de bois qui servent à maintenir les cordes contre les flancs du bateau.

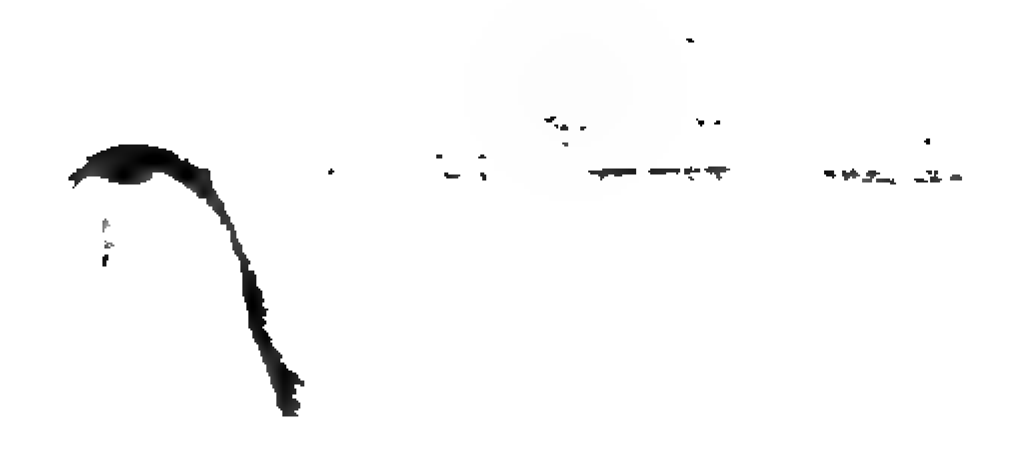




Dessiné par Alexandre

Barques Chinoises de l'Ambassade passant par une écluse

[redacted]



[redacted]

suffisant pour haler de grands bâtimens, on en ajoute d'autres qui s'adaptent dans des trous creusés exprès.

NUMÉRO XXXV.

Barques chinoises de l'ambassade, passant à travers un pertuis sur le grand canal. Lorsque les planches qui forment ces espèces de portes sont levées, et que la surface de l'eau se trouve être beaucoup plus haute d'un côté que de l'autre, les bateaux sont alors emportés par le courant avec une grande rapidité. Quoique les matelots chinois soient singulièrement adroits à diriger les barques dans ces passes rapides, cependant, pour prévenir tout accident, de petits postes militaires sont ordinairement établis sur les bajoyers, où se tiennent des soldats qui y disposent des espèces de matelas en cuir, rembourrés de laine ou d'autre matière élastique, pour empêcher que la barque ne se brise contre le môle. Le bâtiment à toit double que l'on remarque sur la pile à gauche, est un temple religieux, tel qu'on en voit un grand nombre dans toutes les parties de l'empire.

(Cette planche, omise dans l'édition française, se trouve ici sous le N°. XLIV.)

Numéro XXXVI.

Vue prise en travers le lac Pao-Ynk, où l'on aperçoit sa séparation du grand canal par une forte *levée de terre*. On fait dans ce lac une pêche très-abondante, particulièrement par le moyen du *pelicanus sinensis*, ou cormoran - pêcheur de la Chine. On porte sur ses bords un nombre considérable de ces oiseaux pour les dresser à cet exercice, après quoi on les répartit dans toute l'étendue de l'empire. Les barques de l'ambassade firent halte en cet endroit, où on les dépouilla de leurs mâts faits d'une seule pièce, pour leur en substituer d'autres composés de deux longues perches, dont les sommets se touchent et les bases posent de chaque côté du bateau, où par le moyen de tourniquets on peut les abaisser avec la plus grande célérité, et procurer ainsi aux barques la facilité de passer sous les ponts, qui sont très - fréquens dans la partie sud du grand canal.

(Cette planche, omise dans l'édition française, se trouve ici sous le N°. XLV.)





Dessiné par Alexandre

Gravé par [illegible]

Vue du Lac Pao-ynk, à l'endroit où il n'est séparé du grand Canal
langue de Terre

Pl. XLVI



Dessiné par Alexander

NUMÉRO XXXVII.

Le *pelicanus sinensis*, ou cormoran-pêcheur de la Chine. Cet oiseau semble former une espèce distincte de celles qui ont été jusqu'à présent décrites par les naturalistes. On pourroit tracer ainsi son caractère spécifique : pélican brun ou cormoran; gosier blanc, corps blanc en dessous, tacheté de brun; queue arrondie; iris blanc, bec jaune.

(Nous donnons dans la planche XXVI, fig. 2, cet oiseau soigneusement réduit d'après la gravure originale, omise dans la traduction de l'*Ambassade*.)

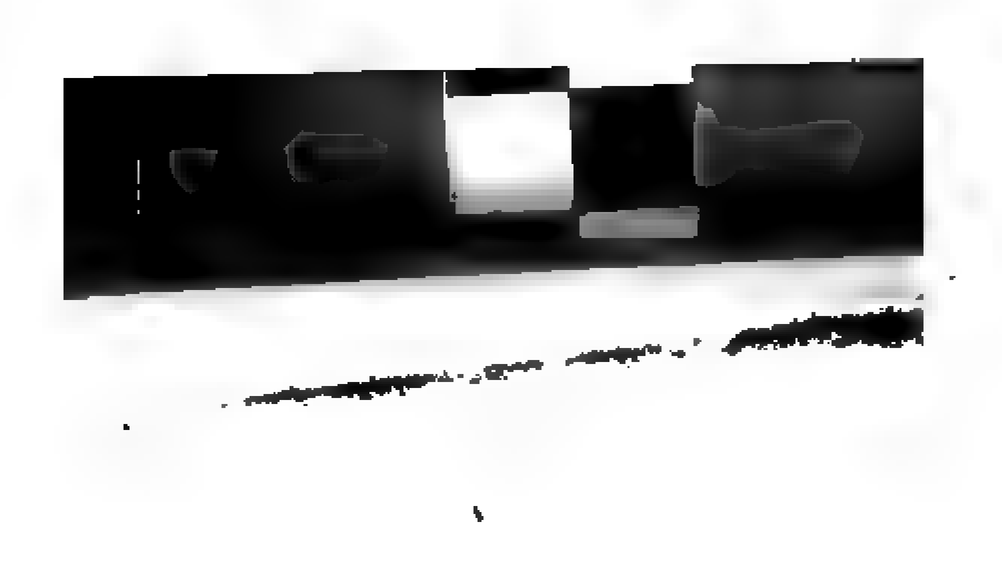
NUMÉRO XXXVIII.

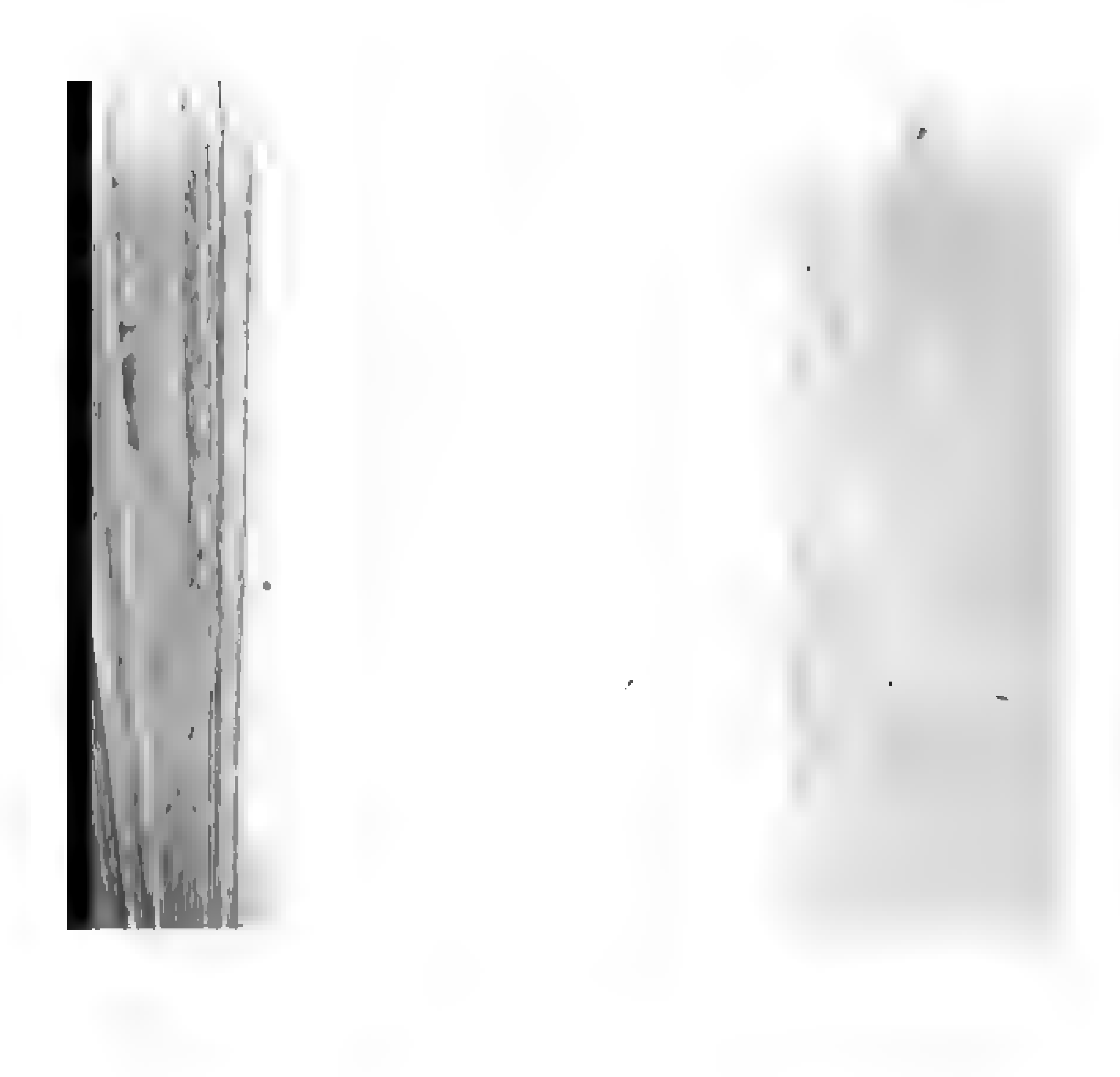
Vue des faubourgs d'une ville chinoise. L'édifice à deux toits que l'on remarque sur la gauche de la gravure, est un temple religieux. La petite loge élevée sur quatre piliers, où l'on monte par le moyen d'une échelle, est une vigie telle qu'il y en a ordinairement une à chaque poste militaire; et le bâtiment à travers lequel on a ménagé un passage, sert de magasin pour les armes, les habillemens et autres munitions de guerre. La méthode de

Pl. XLVI



Dessiné par Alexander







Pl. XLVIII







(Cette planche, omise dans l'édition française, forme notre XLVIIe. Numéro.)

Numéro XL.

Barques chinoises de l'ambassade, se préparant à passer sous un pont. Quoique la plupart des ponts, à la Chine, aient assez de hauteur pour permettre que les vaisseaux passent sous leurs arches sans qu'on soit obligé de baisser leurs mâts, cependant comme il s'en trouve aussi dont la construction est peu élevée, tous les mâts de leurs barques sont établis de manière à pouvoir être baissés dans l'occasion. Pour empêcher les chariots de passer sur ces ponts, dont l'usage est uniquement destiné aux piétons, on a pris la précaution d'y pratiquer des marches, comme on le remarque sur la gauche du dessin. Sous ce pont se trouve une communication établie entre le grand canal et une autre de ses branches, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour les piétons ou pour les manœuvres employés au halage des barques.

(Cette planche se trouve ici sous le N°. XLVIII.)

Numéro XLI.

Vue du lac Si-hou, et de la tour *des Vents*, prise de la vallée des Tombeaux. Ce lac, sur les bords duquel est située la grande et opulente ville de Hang-Tchou-Fou, avec le paysage environnant, est regardé comme un des lieux les plus beaux et les plus attrayans de l'Empire de la Chine. Le *Loui-Foung-ta*, (ou Tour des Vents Orageux), situé sur la pointe d'un promontoire qui se projette sur le lac, forme un coup d'œil imposant : on fait remonter sa construction au temps du philosophe Confucius, qui vivoit trois siècles avant l'ère chrétienne. La vallée des Tombeaux renferme des monumens d'une variété infinie. On voit de toutes parts disséminées sur le sol un grand nombre de bières découvertes; et sur les flancs des collines qui s'élèvent de la vallée, des groupes rapprochés de sarcophages, semblables à de petites huttes, ont tout-à-fait l'apparence des villages habités par des Lilliputiens.

(Vue omise dans l'édition française; donnée ici sous le N°. XLIX.)







Dessiné par W. Alexander. Gravé par S. Simon

Vue de la Tour des vents tonnants, située sur le bord du lac Si-hou,





Fig. 1re

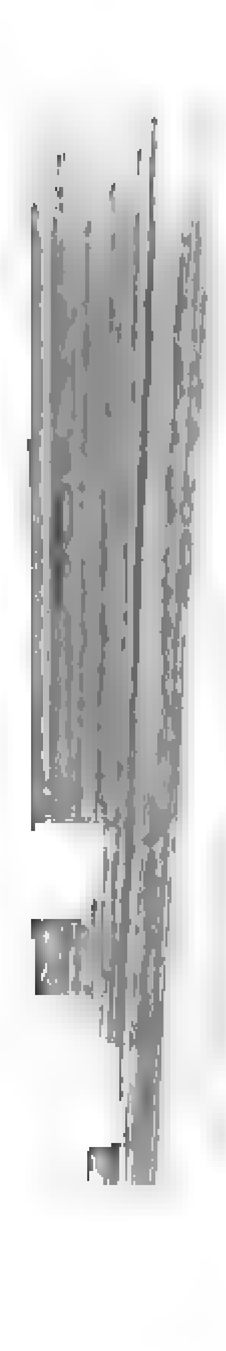
Marinier chinois donnant l'exemple du travail et de l'économie du tems

Fig. 2e

Rocher de Quang-yen ayant à sa base une excavation qui sert de temple et d'asile à quelques prêtres de Fo

Dessiné par Alexandre — Gravé par J. Simon





NUMÉRO XLII.

Marinier Chinois, donnant l'exemple du travail et de l'économie du temps. Dans la rivière de Tchen-Tang-Tchiang, près Hang-Tchou-Fou, de très-grands bateaux sont souvent conduits par un seul homme, qui sait, avec la plus grande dextérité, se glisser à travers une flotte entière, en dirigeant le gouvernail d'une main, orientant la voile de l'autre, et se servant de son pied pour faire jouer une large rame, tout en fumant sa pipe avec la plus grande tranquillité.

(Omis dans la traduction française; donné ici sous le N°. L, fig. 1ère.)

NUMÉRO XLIII.

Le rocher de Quang-Yin présentant, près de sa base, une excavation qui sert de temple et de demeure à quelques prêtres du culte de Fo. Ce rocher est composé d'une masse solide de marbre gris, qui s'élève au-dessus du bord de la rivière à une hauteur de plus de 600 pieds. Dans une large échancrure, près de sa base, est un temple à deux étages,

où l'on monte par le moyen de rampes taillées en marches sur les côtés de la caverne. Les faces du rocher contiguës à la rivière sont tellement escarpées, qu'on peut seulement aborder par eau cette demeure, dont l'aspect a quelque chose d'effrayant.

(Omis dans l'édition française; donné ici sous le N°. L, fig. 2e.)

NUMÉRO XLIV.

La roue à godets, de la Chine, destinée à élever l'eau des rivières pour la distribuer selon les besoins de l'agriculture. Ces sortes de roues, fort communes dans les provinces méridionales, sont entièrement faites de bambous enchevêtrés l'un dans l'autre sans avoir besoin d'aucun clou, et peuvent avoir de 15 à 40 pieds de diamètre ; elles ressemblent à la roue à sceau ou persane, mais elles en diffèrent matériellement dans leur principe et leur construction. Une roue de 30 pieds de diamètre peut élever, dans l'espace de 24 heures, à peu près soixante-dix mille *gallons* d'eau (1).

(Omise dans l'édition française; donnée ici sous le N°. LI.)

(1) Le gallon équivaut à quatre pintes. (L-s.)



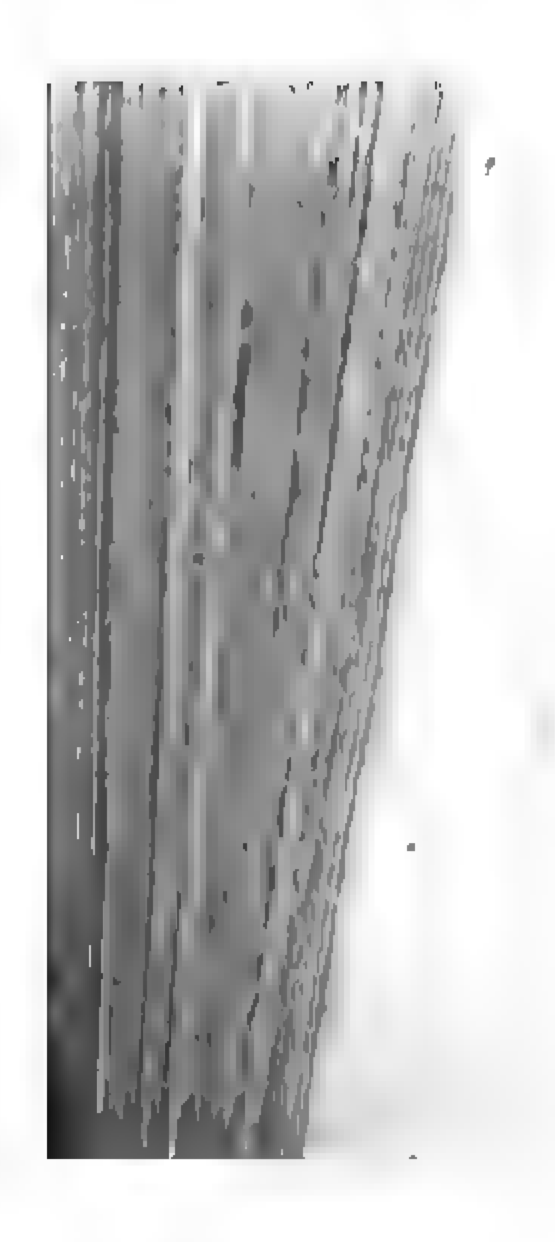


Pl LI.



Dessiné par Alexandre

Gravé par J. Simon



EXPLICATION DES RENVOIS.

AB. Les deux jantes en bambou de la roue ; A a un pied ou 18 pouces de diamètre moins que B.

C. L'axe ou moyeu. Près des deux extrémités de cet axe, sont fichées 16 ou 18 raies D de bambou, qui se traversent à F, où elles sont liées ensemble et assujetties par une corde de bambou fendu G et tors. Elles sont concentriques avec les jantes de la roue. Les raies se prolongent de là jusqu'aux deux extrémités de la roue, auxquelles elles sont fortement attachées avec une corde très-solide faite en bambou fendu. Entre ces jantes est un tissu H de bambou fendu ; il oppose une résistance au courant, et fait mouvoir la roue.

L. Godets ou tubes de bambou, fixés dans les jantes de la roue.

M. Une extrémité de ces godets est ouverte. Ces godets forment, avec l'axe, un angle tel qu'ils peuvent retenir l'eau jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au sommet de la roue.

O. Auge très-longue soutenue entre deux poutres R debout ; à cette auge aboutissent deux tubes P qui conduisent l'eau au réservoir, sur le bord ; S, poutres qui soutiennent les traverses sur lesquelles tourne la roue.

